SOUVENIRS D'UNE FEMME SIMPLE

❖ ❖ ❖

Marie-Léa BRILLAUD, épouse RENEAUD
(1889-1976)

Copie de Jean-Louis Moreau
Scanné en Septembre 2016 par Cédric Raguenaud.

SOUVENIRS D'UNE FEMME SIMPLE

- - - - - - - - -

Marie-Léa BRILLAUD, épouse RENEAUD

(1889-1976)

- - - - - - - - - -

TABLE DES MATIERES

I/ En Saintonge (I889-I9I2) p. I

2/Au Carrefour d'Orléans(I9I2-I922)p.I03

3/A Cepoy(I9I2-I922) p.I29

4/Retour à Gourvillette(I934-I976) p.I40

5/Divers p.I45

Souvenirs recueillis par sa bru Marie-Louise de I970 à I975

Ces souvenirs ont été recueillis entre I97I et I975, la plupart à la veillée, le soir, au coin du feu.

C'est "mémé Léa" qui a trouvé le titre, sans doute influencée par "Le Roman d'un brave homme" +++ que je lui lisais à cette époque.

Ce n'est pas une oeuvre littéraire, je ne suis pas douée pour cela et il aurait fallu beaucoup de temps pour relier entre eux ces souvenirs éparset en faire un tout cohérent. De combien de temps est-ce que je dispose encore ???

C'est mon troisième essai: les 2 premiers, l'un manuscrit, l'autre tapé à la machine, tirés sur duplicateur à l'alcool, ont été désastreux. C'est monsieur et madame Thouvenot et monsieur l'abbé Verdier, qui, par leurs conseils et leur aide m'ont donné le courage de recommencer. Qu'ils en soient remerciés. Espérons que le résultat sera moins catastrophique.

N'ayant jamais "tapé" à la machine auparavant j'ai fait quantité de fautes: de frappe, de présentation, de pagination, etc... Il y a aussi probablement des fautes d'orthographe: avec l'âge, mon attention se fatigue très vite.

J'ai écrit tout cela pour que les petits-enfants de "mémé Léa" sachent quelle fut sa vie, qu'ils ignorent certainement. Et aussi qu'ils prennent conscience qu'en I900 la vie du paysan charentais (saintongeais, pour préciser) était plus proche du Moyen Age que de l'ère actuelle.

Griselles, le 25 mai I980
Marie-Louise RENEAUD-BIZOT;

+++ erreur: il s'agissait de : LA VIE D'UN SIMPLE, d'Emile GUILLAUMIN.

MARIE-LEA BRILLAUD

Vers 1910

en1970

GOURVILLETTE

Gourvillette est mon pays natal , c'est le pays de mes ancêtres. Sur les registres paroissiaux, en 1643, on trouvait dèja des DAVID, ancêtres de ma grand'mère Marie Anne DAVID.D'ailleurs,sur le cadastre on trouve un lieu-dit,"laPièce aux DAVID et quand j'étais jeune, les propriétaires de tous les champs qui la composaient nous étaient apparentés.

Autrefois ,dans ma jeunesse, Gourvillette était bien plus peuplé que maintenant.Il n'y avait pas plus de maisons,mais la plupart des familles vivaient dans une ou deux pièces.Par exemple,la cour de Vigier,où habite seulement Morisset,était habitée par quatre familles apparentées,qui,d'ailleurs,s'entendaient comme chiens et chats.La cour où habite Henri Villemonté était occupée par trois familles, la cour des Blanchard(Germaine Berluchon)par trois familles.Dnas le village ,il y avait 3"grosses maisons": le Logis,Bellevue et la maison Forget , quelques maisons assez importantes:Arramy,Meiller,etc.. et beaucpup de petits propriétaires comme nous.Très peu étaient " en loyer de maison". On disait:"il est si pauvre qu'il ne possède pas un rang de tuiles pour se mettre sur la tête."

Les grosses propriétés ,closes par de hauts murs,étaient fermées,du côté de la rue,par un grand portail rond ou carré pour les attelages,et,à côté,par une porte pour les piétons,de même forme en général.Juste avant la mortalité des vignes,lamode avait changé.Du côté de la rue, la cour était limitée par un mur bas surmonté d'une grille à barreaux.Le portail,de même manière était maintenu par 2 gros pilastres carrés surmontés d'une sculpture en pierre également:boule,étoile,etc...souvent faites par les maçons du pays.C'est Léopold Renoux qui a fait les pilastres de la ferme à Marie-Louise Arramy.

Les rues étaient empierrées en calcaire du pays et étaient ravinées par l'eau qui descendait les pentes lors des averses(des gros d'eau).Ajoutez à cela les égouts des éviers qui coulaient directement sur la rue et même, parfois le purin.Elles étaient vraiment "fagnouses"(boueuses).Elles étaient reliées entre elles par

tout un labyrinthe de petites venelles qui existent encore mais qui ne sont plus guère fréquentées, ni entretenues, car les gens ne savent plus marcher à pied.

Au centre du bourg, sur le "canton"(place principale d'un village) s'élevait "l'arbre de la liberté"planté en l'honneur de la République, il y a bien longtemps. C'était un superbe marronier, auquel onaccrochait, tous les ans, le I4 jiullet, en grande cérémonie, un drapeau tricolore. Hélas, on l'a abattu car, trop vieux, il devenait dangereux avec ses branches mortes

C'est aussi un drapeau tricolore, mais en tole celui-la qui surmonte le clocher de la petite églisequi s'accroche à mi-pente du coteau. C'est une église , dont le porche roman, bien sculpté, est classé comme monument historique.

Il n'y a pas de rivière à Gourvillette, juste "La Node", une petite mare jamais tout à fait à sec, et qui en période pluvieuse, se gonfle et coule vers Massac. Dans ma jeunesse, les vieux prétendaient qu'il y avait là, autrefois, une source qui avait été bouchée avec une pierre.

Pour abreuver les bêtes, chaque maison avait sa citerne qui recevait les"égouts"des toits. Quelques rares et riches maisons avaient même une belle pompe en cuivre sur leur citerne.

Quelques propriétaires avaient fait creuser des puits assez profonds(+de 20m)pour avoir de l'eau potable. Les autres allaient en chercher aux "fonts". Il y en avait 2:la Grande Font et la Petite Font. C'étaient des puits peu profonds(sources affleurantes sans doute)dans lesquels on puisait l'eau avec un seau accroché au bout d'une perche. La perche restait en permanence posée en travers du trou. Le trou était entouré d'un ou 2 rangs de "roborgnes" (rocs borgnes:grosses pierres difformes et percées de trous)

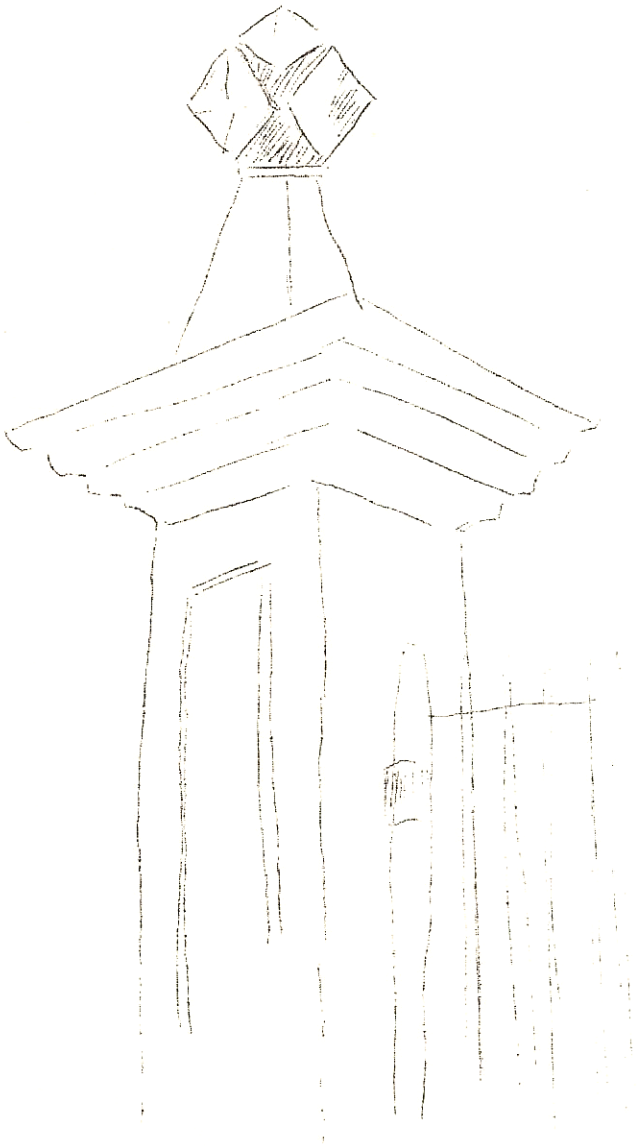
A la Grande Font, celle qui est la plus près de chez nous, les enfants se mettaient à plat ventre sur les pierres formant la "marzèle" pour regarder les bêtes qui nageaient dans l'eau(tetads, crevettes??)A la Petite Font, proche de l'actuelle mairie, l'eau frémissait sans arrêt, sans doute en sortant de la source(En I976, au moment de la grande sécheresse, elle a toujours coulé). Au début du XXème siècle(I9I2?)le Conseil Municipal a emprisonné les fontsdans des pompes à balancier avec à

côté,deux bacs où les bêtes pouvaient s'abreuver.

C'étaient plus propre et moins dangereux pour les "droles" (enfants).Il y avait aussi une source qui coulait chez la grand'mère de Marie-Louise Arramy,dans la maison qui fait l'angle de la place(actuellement Renon-Guillon).En période pluvieuse,l'eau sortait entre les pavés(carrelage).On a arrangé ça,mais il arrive encore que la source coule en sortant du mur vers l'extérieur.

Dans la cour de Marie-Louise Arramy,là où il y a le poulailler,il y avait un puits(?) avec une marzèle.On y voyait l'eau qui tremblait sans arrêt(source ou courant?)

- - - - - - - - - - -

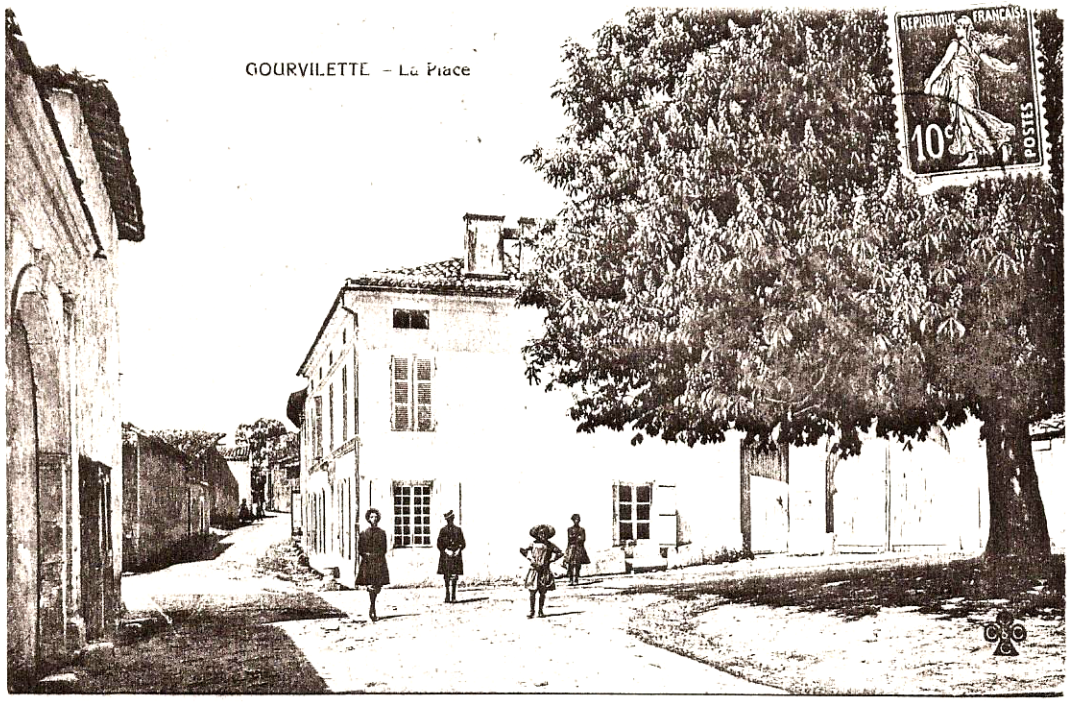


Pilastre du portail chez M;L.Arramy,taillé par Léopold Renoux maçon à Gourvillette.

Un heurtoir en forme de dauphin chez Gingreau, route des Touches.

GOURVILLETTE

En I908.De face,la maison Brillaud; à l'extrême gauche, le portail de Ferdinand Blanchard ;dans la rue,M.Léa Brillaud,en caraco noir,donne la main à sa nièce Marie-Rose; à l'extrême droite, la porte de l'épicerie Pelin-Labosset;devant, Alexandrine Labosset regarde,sans savoir qu'elle figurera sur la carte postale.



I908:le "canton".A droite,l'arbre de la Liberté; à gauche,la maison Forget.

NOTRE MAISON

C'est mon grand-père Barret qui a commencé à la construire(On l'appelait Ruffet,car il était originaire des Plans-de-Faye à côté de Ruffec).C'était vers I860.

Elle ne comprenait qu'une grande pièce(actuellement la cuisine et la chambre contiguë) comme la plupart des maisons des petits cultivateurs de cette époque.Elle mesurait 7m,50 sur 5m,30 environ.Elle était éclairée par une petite fenêtre(0m,45 sur 0m,55) qui donnait sur la route de Massac et par une grande fenêtre(0m,90 sur Im,80)qui donnait dans la cour en plein midi.C'était un grand progrès pour ma grand' mère David dont la maison natale était éclairée seulement par une toute petite fenêtre orientée plein nord.Au midi,à côté de la fenêtre,s'ouvrait la porte en bois plein,réemployée pour fermer le couloir actuellement).Par terre c'était de la terre battue.On montait au grenier par une échelle dans le coin de la pièce ,à droite en entrant.L'évier était dans le mur de la cour et s'écoulait sur la rue.Mon grand-père avait acheté aussi l'écurie,route de Massac.

Mon père,Auguste Brillaud,a agrandi la maison vers I890.I Il a fait l'entrée,l'escalier,la cave et la chambre qui est au-dessus de la cave.De plus,il a acheté le jardin de Firmin Martin(le père de Rachel).Avant,nous avions un jardin très loin,au chemin de l'Essart.Ainsi,nous avions 2 jardins.Il a aussi acheté la grange voisine(qui appartient aux Pelin car Edmond l'a eue en partage et leur a vendu)et les batiments derrière(Pelin et Moreau).Il avait fait sa bergerie où Clau de Moreau a son chais.Le bâtiment où je mets les fagots venait des David.Ainsi nous pouvions aller directement au jardin sans passer par la rue.La grange était ouverte du coté de la cour(ce n'était qu'un hangar où logeait l'outillage agricole).Le cheval logeait dans l'écurie qui existe encore dans la grange et les vaches à côté de lui.C'est Pelin qui l'a muré. Mon père a aussi creusé la citerne qui recevait les égouts du hangar pour abreuver les bêtes.

Pour construire sa maison sans que ça lui coute trop cher mon père a"tiré"lui-même les pierres en Baritaud(un champ de Gourvillette qui lui appartenait)le sable vers Bresdon et au Plantis,les pierres de taille venaient de Cherves de Cognac, les tuiles du Boutiers dans le pays bas.Il transportait tout avec sa charrette,ainsi li n'a guère eu a payer que les journées du maçon.Derrière chez nous,il y avait un menuisier qui louait un"plancher" de bal pour les ballades et les mariages. Papa lui voiturait gratuitement son plancher et le menuisier lui faisait gratuitement nos meubles, en lui fournissant le bois,probablement:la table qui est à Orfeuille,l'armoire qui est ici à André ainsi que l'escalier qui monte au grenier ont été faits de même.La traverse de l'escalier est incurvée en dessous pour permettre de monter les sacs de grain à dos d'homme.Il lui a fait aussi les 2 planchers(plancher et plafond en planches)de la chambre et la charpente qui est au-dessus.

Tant que ma grand'mère Marianne a été vivante,elle n'a pas voulu qu'on coupe la grand'pièce en deux.On l'a séparée en I896.Mon père a fait ouvrir la fenêtre qui donne sur la route de Massac.Comme le mur était à reculement,il a fallu qu'il fasse l'encadrement de la fenêtre en bois et l'on a bouché intérieurement et extérieurementla petite fenêtre qui existait auparavant.Edmond a écrit quelque chose sur une planche qu'il a enfermée dans la petite fenêtre ~~xxx xx~~.Dès la construction du corridor,la porte de la chambre a été transformée en fenêtre.Vers I900 on a fait cimenter la cuisine.C'est Léopold Renoux qui l'a fait.Edmond,alors que le ciment n'était pas sec s'est amusé à faire 3 ronds avec son chandelier.On les voit encore,à gauche de la porte.Un peu avant mon père avait fait faire les 3 marches extérieures.Avant c'étaient 2 carreaux qui aidaient(grandes pierres taillées).Sous ces pierres se cachaient des crapauds.

Quand j'étais jeune,on se lavait les mains sur une grande pierre montée à hauteur qui se trouvait à droite de la porte.A gauche,se trouvait un laurier-fleur.Il était si bien exposé qu'il ne gelait pas et fleurissait l'hiver.Quand maman est morte,le premier janvier I925,j'ai pu lui faire une couronne

avec les branches fleuries du laurier.

Dans le petit jardinet (qui existait déjà, séparé de la cour par un grillage) il y avait un pommier, un poirier et 2 pruniers: un prunier d'amour et un prunier qui donnait de grosses prunes blanches. Au-dessus de la porte, il y avait une treille.

quand mes parents sont morts, on a fait 3 parts de la maison: j'ai eu la cuisine et la chambre contiguë, Angèle a eu la grande chambre et edmond a eu les bâtiments. Avec Adrien, nous avons racheté la part d'Angèle; comme cela nous avions la maison en tière, mais cela explique qu'il y a 2 numéros au cadastre pour la maison.

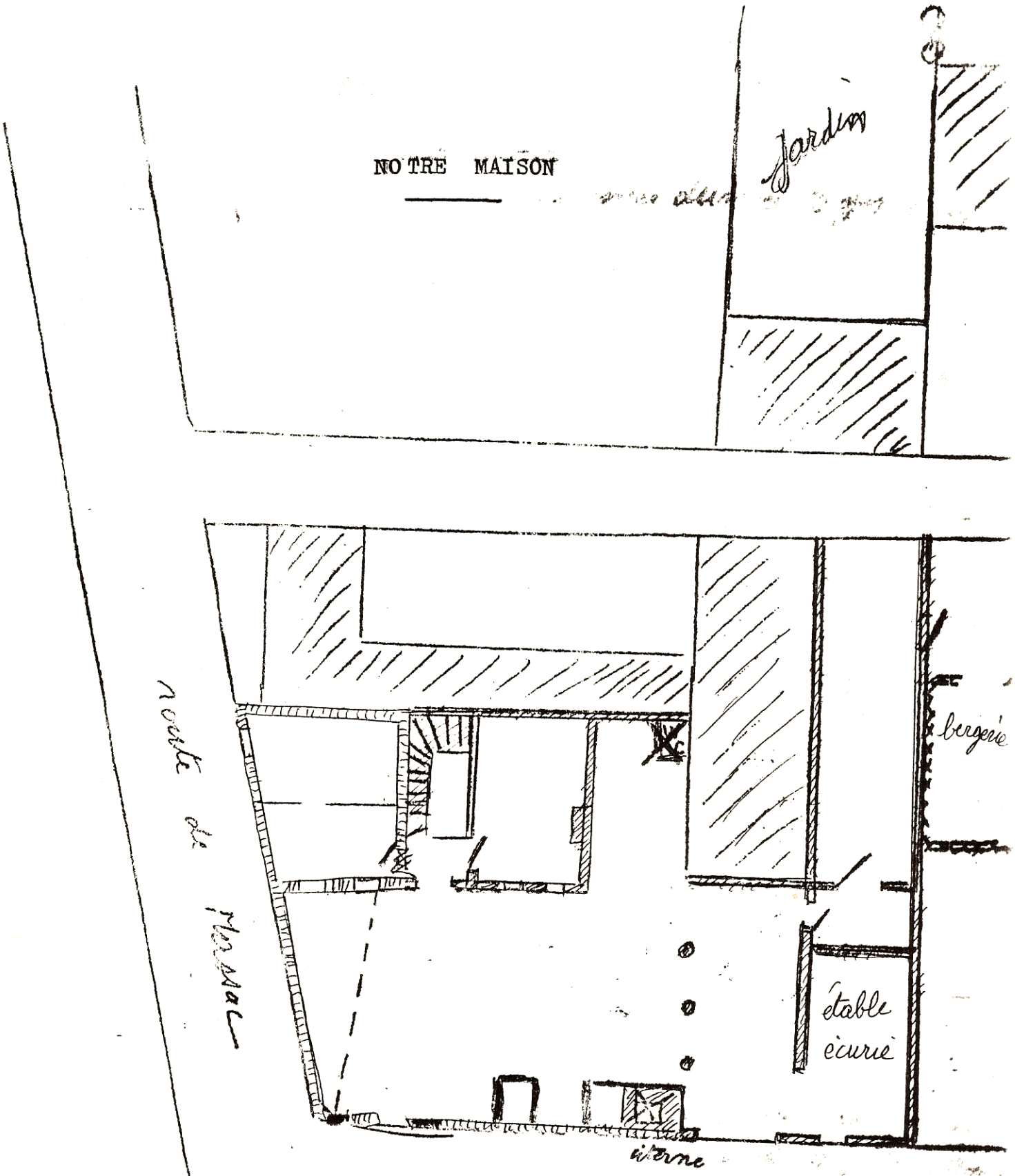
Edmond a vendu sa part à Pelin. Quand mous sommes revenus ici, avec Adrien, en I934, nous avons fait refaire le plancher des 2 chambres. Dans la chambre de la rue, c'était encore de la terre battue, car elle servait plutot de débarras. Dans la chambre de la cour, il a fallu aussi changer la grosse poutre, car elle s'était rompue lors du mariage de ma soeur Angèle, en I898, parcequ'il y avait trop d'invités; elle était restée étayée depuis.

Nous avons aussi fait ouvrir le portail et mettre la grille, car autrefois, il n'y avait là qu'une petite porte puisque nous nous servions du portail aujourd'hui à Pelin. On a refait également la séparation entre la cour et le jardinet Après la mort de maman, Roland Couperie, mon neveu de Cressé, ouvrier menuisier, avait refait les volets de la première fenêtre de la cuisine qui étaient en ruines, car ils n'avaient jamais été peints (ça ne se faisait pas) et il a posé des volets à l'autre fenêtre de la cuisine qui n'en avait jamais eu? Comme nous lui avions passé de l'argent pendant son service militaire, cela ne nous a rien couté.

Les cabinets étaient près de la descente de cave, nous les avons déplacés et mis près du mur de la rue. Enfin, nous avons fait mettre l'électricité. Quand, plus tard (I948?) la commune a fait poser l'eau, nous avons mis l'évier de la cuisine. Auparavant, il y avait un seau et une cuvette, sur une petite table dans l'entrée. On faisait couler l'eau à l'aide d'une cassote et on faisait attention à ne pas la gâcher, car il fallait la tirer au puits chez la voisine (ce puits a été détruit. Il était où se trouve le passage à Moreau; la margelle est dans

le jardin d'Alain.Il avait au moins 25m de profondeur.On tirait le seau à l'aide d'un cable, glissant sur une poulie, et en même temps, on enroulait les boucles de la corde sur une cheville de bois fixée sur la margelle.La corde avait tracé de profonds sillons dans la pierre de la margelle.

Pour remonter le seau, on cale son pied en C, le corps légèrement penché en arrière faisant contrepoids au seau plein.La main droite tient la corde et la tire de A vers B pendant que la main gauche enroule la corde autour de la cheville en bois B.Puis la main gauche saisit la corde en A et la tire.La main droite, pendant ce temps lâche la corde et vient à son tour se placer en A et tire pendant que la main gauche enroule la corde, etc... Le pieu qui tient la poulie est en bois. Seuls la poulie et le mousqueton qui tient le seau sont en fer.Le fer était cher, donc rare.



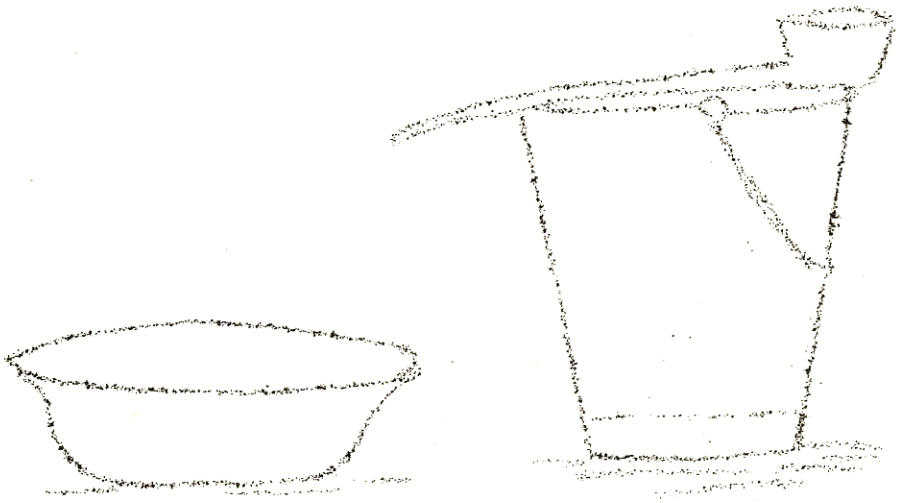
1 cm 2 m environ

Daviel — Reneaud

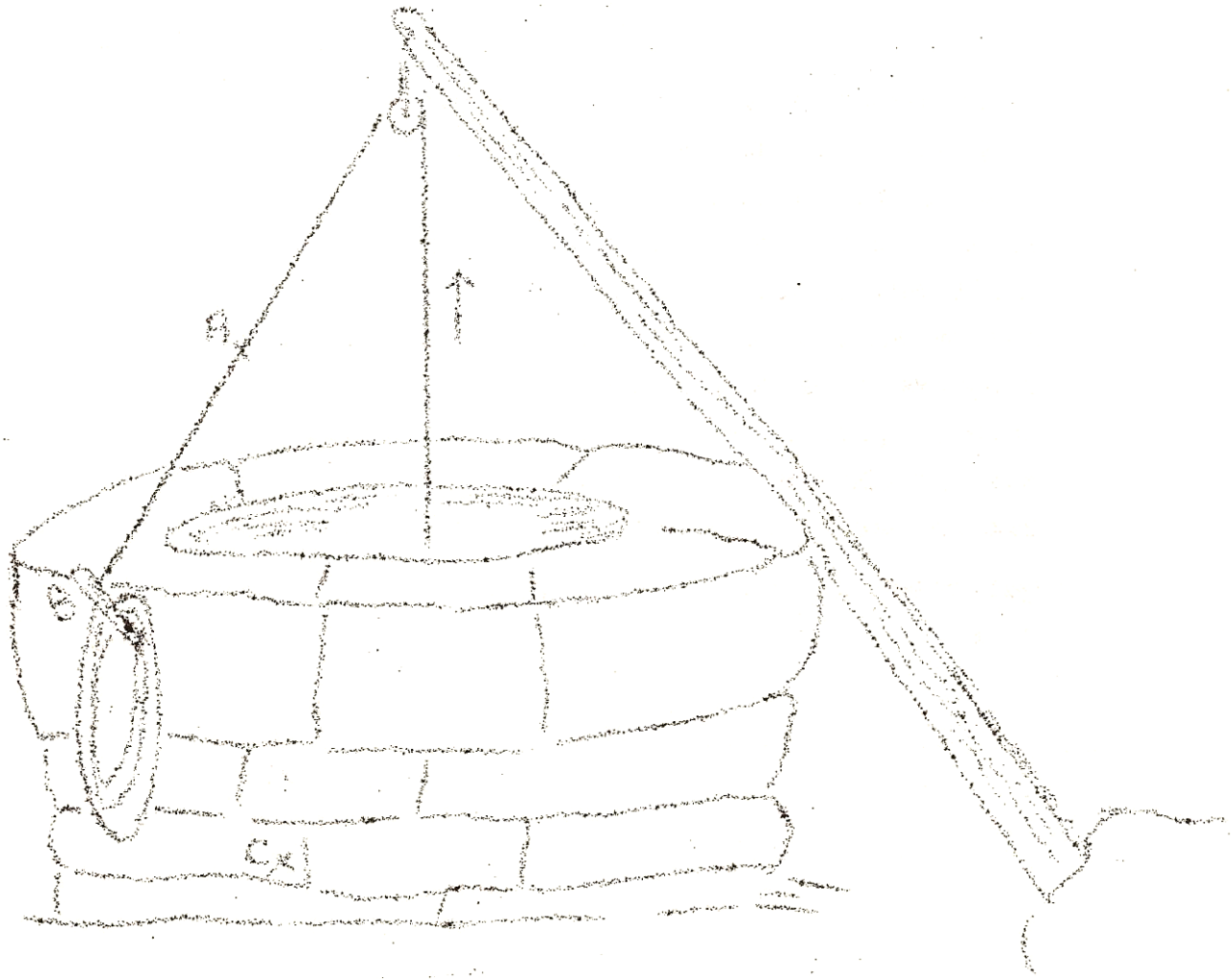
Bobret J.P

Brillaud A.

Plan approximatif de la maison et de ses dépendances durant 3 générations.



la "cassotte" posée sur le seau d'eau.



Le vieux puits des Raffin, où les Brillaud puisaient leur eau potable (détruit il y a quelques années)

NOTRE FAMILLE

Je me nomme Marie-Léa BRILLAUD,née le I7 mai I889 à Gourvillette,canton de Matha,arrondissement de Saint-Jean d'Angély,département de la Charente-Inférieure,quis'appelle maintenant Charente-Maritime.

Je suis la fille d'Auguste BRILLAUD(dit Gustin) âgé de 45 ans à ma naissance et de Florence BARRET,36 ans(orthographié BARRE ou BARET sur d'autres actes.Au foyer vivait ma grand'mère maternelle:Marianne BARRET,née DAVID;Elle descendait d'une très vieille famille de Gourvillette,puisqu'on trouve des David sur les registres paroissiaux du XVII° siècle.Ama naissanca,ma soeur Angèle avait I3 ans,mon frère Edmond II ans.Unautre frère Louis,plus âgé qu'Angèle,était mort très jeune(2ans et demi)

Mon père,né à Melleran(Deux-Sèvres)le I° février I844,est venu comme valet à Siecq,chez Barard.Celui-ci possédait des vignes à Gourvillette,que Gustin venait cultiver;c'est ainsi qu'il fit connaissance de ma mère.Avant de se marier,il avait acheté quelques terres.Avec celles de sa femme et celles qu'ils ont acheté ensuite,cela faisait 24 journaux de terres cultivables,plus quelques petits prés et quelques petits bois. (3journaux=I hectare).Avant la mortalité des vignes,il avait acheté "Le Chemin de Beauvais"(27 ares)pour 3000francs(un ouvrier agricole gagnait 2 francs par jour,nourri,logé).Après, la mortalité des vignes,les terres avaient complètement perdu leur valeur.Après,il a acheté pas mal:"Baritaud" , "Subchard" "Sous la Couture",unmorceau des Combes(l'autre venait des David).La "Versenne Boitouse" avec la pallice(grosse haie) et les morceaux avoisinants formaient"La Pièce des David".Quand j'étais jeune,c'étaient des cousins qui avaient les autres par celles du morceau(Berluchon,Martin,etc...)

Pour donner un peu d'aisance à sa famille,mon père faisait le roulier,portant des chargements à Matha et surtout à St-Jean,où il allait d'ailleurs chercher des engrais qu'il revendait Les cultivateurs n'employaient pas beaucoup d'engrais et mon père les vendait souvent par "baquets"(petits paniers de bois) Pour aller à St-Jean,il partait à 2ou3 heures du matin(maman soignait le cheval à la fin de la veillée)et il rentrAIT le

soir à la tombée de la nuit.Il faisait une grande partie du chemin à pied,utilisant rarement le "porte-feignant"(genre de siège primitif accroché devant la roue de la charrette). Il y a 27 Kms d'ici St-Jean et autant pour le retour.

En outre,il achetait du grain"à la commission"pour un négociant qui habitait "Aux Brouillards" ,puis "Aux Brillauud" commune de Macqueville et qui s'appelait Mr Robert.Cela rapportait IO sous par sac à mon père.Il achetait le grain,l'ensachait,le pesait.C'était souvent "Branchet",le valet de mr Robert qui venait le chercher.Quand c'était le patron,il faisait claquer son fouet d'une certaine façon à l'entrée du pays et tout le monde savait qu'il arrivait.En général le grain était entreposé dans notre grenier.C'était seulement quand il s'agissait d'une grosse quantité que le grain était resté chez lez vendeurs.C'était rare car,quand un cultivateur avait mis de côté le grain pour la semence,le grain pour faire le pain,le grain nécessaire pour le bétail et la volaille,il ne lui restait guère qu'une quinzaine de sacs à vendre.Papa achetait surtout aux gens de Gourvillette,mais Dorbeau et Maigrier de Cressé lui en vendaient aussi.

A Gourvillette,il y avait aussi les Arramy qui faisaient le commerce des grains mais en plus grand.Ils s'entendaient d'ailleurs très bien avec mon père.

Un jour,son commerce a bien failli lui faire perdre de l'argent.Souvent,mon père payait lui-même les cultivateurs et Mr Robert lui remboursait.Cette année-là,un homme de Cognac qui s'occupait de transports en commun avec des chevaux a fait faillite.Mr Robert lui fournissait de l'avoine pour ses chevaux et n'a pas été payé.Il a eu de la difficulté à rembourser mon père et ma mère grognait.Par la suite,mon père n'avançait plus d'argent.Au début,il ne payait pas de patente,mais il a été dénoncé et après ,il en payait.

Mon père savait lire et il écrivait tant bien que mal.C'était sa première patronne qui lui avait appris à lire dans l'Histoire Sainte.Aussi,il connaissait très bien l'Ancien Testament.

C'était un homme entreprenant,il a agrandi notre maison(voir chapitre :notre maison)

Je n'ai jamais connu mes grands-parents paternels habitant Vieilleville(commune de Melleran)dans les Deux-Sèvres,mais je

suis souvent allée chez mes tantes,les soeurs de papa,qui y habitaient encore.Nous y allions en voiture à cheval,mais quand mon père était jeune valet,il faisait le trajet à pied (30kms).Mon père est mort le I6 novembre I903,à Gourvillette Il avait eu l'influenza et était très fatigué.Edmond ayant eu une pleurésie,il a repris trop tot le travail car il fallait bien que l'ouvrage se fasse.Il a eu une "fluxion de poitrine" et le médecin n'a pas pu le sauver,malgré des Ventouses scarifiées.Il est resté à peine 8 jours au lit.

Ma Mère,Florence BARRET, est née à Gourvillette,le 24 décembre I853,dans une famille de cultivateurs;étant fille unique,elle est allée à l'école à Gourvillette,chez le Grand-Jean(Jean Arramy)qui habitait près de chez nous dans la rue qui descend.Ensuite elle est allée à l'école à Beauvais.Elle savait donc lire et écrire,mais,devenue vieille,elle ne voulait plus écrire(peut-être en avait-elle perdu l'habitude?) et faisait faire ses lettres.Je n'ai jamais connu mon grand-père maternel....Au grenier,j'ai encore quelques-uns des livres scolaires de ma mère:La Morale pratique ,La Petite Jeanne,t le devoir, etc...autorisés par l'évêché,comme de bien entendu.

Tant que mon père a vécu,elle tenait la maison et faisait de la très bonne cuisine.Elle filait aussi très finement la laine et le chanvre.Elle était minutieuse dans tout ce qu'elle faisait,mais elle n'avançait pas beaucoup à l'ouvrage.Elle n'aimait pas le travaildes champs et n'y allait que lorsque c'était indispensable.Ses parents n'avaient que de la vigne et comme elle était fille unique,elle restait presque toujours à la maison étant jeune.Cependant,elle faisait du beurre avec le lait de la vache et allait le vendre à Beauvais à pied.

Après la mort de mon père,en I903,c'est Edmond,mon frère qui a repris l'exploitation.En I905,deux ans après,ils'est marié avec Philomène Gachet.Florence a continué à vivre avec eux(elle s'étair réservé la chambre à l'est de la maison). Mais Edmond était "dur à l'ouvrage" et comme ils n'avaient pas bon caractère ni l'un,ni l'autre,ils ne s'entendaient pas très bien.Alors maman Florence a voulu s'en aller.Quant à moi ,je suis restée près d'Edmond car j'aimais les travaux des champs.Madame David,de cressé(l'ancienne veuve Forget,q

qui s'était remariée)avait marié sa cuisinière et a demandé à Florence d'aller la servir en attendant qu'elle trouve une jeune à sa convenance.Ils avaient des domestiques "gagés"qui habitaient une maison à côté.Seuls,un valet de chambre et Florence vivaient avec eux.Mr et Mme David étaient très gentils pour maman qui faisait la cuisine et une partie du ménage.Mr David a même"obtenu" que les domestiques(le valet et Florence) ////////////// mangent dans la même salle qu'eux à l'autre bout de la table,ce qui évitait tous les va-et-vient entre la cuisine et la salle à manger pour servir les patrons.Quand il y avait réception,on engageait une autre cuisinière.Celle-ci ne se gênait pas pour salir le linge,disant"Quand je serai partie,vous aurez tout votre temps pour le laver".Elle n'économisait pas non plus la marchandise pour faire les repas;maman est restée environ un an chez Madame David.

En I906,Philomène a eu la typhoïde,puis Edmond,puis moi. Justement madame David venait de trouver une jeune cuisinière,alors ma mère est revenue pour nous soigner.Quand nous avons été guéris,maman s'est placée à Macqueville,chez Mr Rivière.Il était veuf et vivait avec ses 2 enfants.C'était un gros bourgeois mais il n'abaissait pas les petits.Il a toujours appelé Maman"Madame Brillaud" ainsi que ses enfants.Là aussi il y avait des domestiques gagés qui n'habitaient pas avec le patron.C'était une bonne place,mais la maison était grande et comportait un étage.Maman souffrait d'une descente de matrice (comme moi plus tard)et n'a pas pu tenir.Ensuite elle s'est placée chez un instituteur,veuf,Mr Dorbault,qui vivait avec son fils,instituteur aussi,célibataire,à St-Sauveur-de-Nuaillé(ou à Nuaillé d'Aunis?).Monsieur Dorbault était originaire de Cressé et connaissait maman.Il avait 2 fils:un instituteur et un général.Celui-là ne faisait pas de manière non plus.Il racontait qu'à Saint-Cyr il avait bien souffert de sa pauvreté.Quand monsieur Dorbault est mort,il a donné sa montre en or à Florence.Le général est venu la trouver,en lui disant qu'il voudrait bien la montre qui était un souvenir de son père et lui a offert de la lui racheter un bon prix et,par-dessus le marché,il lui a offert une montre en argent.Elle était bien contente.

Quand monsieur Dorbault est mort,son fils fut nommé à Lagord et maman l'y suivit.Je ne sais combien elle gagnait,sans doute I5 à 20 francs par mois.Puis elle l'a quitté quand je a

me suis mariée, en I9I2. Monsieur Dorbault était bien ennuyé de la voir partir et il me disait: "Tu as bien besoin de te marier! Est-ce que je me marie, moi?" Il avait alors trente et quelques années. Il s'est d'ailleurs marié un peu plus tard. Edmond à ce moment là avait acheter une ferme dans le haut du pays et maman est revenue à la maison "chez mé" comme elle disait. Chacun de nous lui donnait du cochon, du blé pour son pain, du bois de chauffage (4 stères et I50 fagots par an en tout). Edmond et moi, lui donnions en plus 20 francs chacun par an, pour être justes, car la chambre où elle logeait appartenait à Angèle. Elle rendait encore quelques menus services menait les " ouailles " d'Edmond aux champs, faisait quelques " journées " dans le village, en particulier pour aider à la cuisine, car elle était particulièrement appréciée pour ses gâteaux. A la fin de I924, elle est tombée paralysée. Elle était bien aimable (beaucoup plus qu'avant) et bien facile à soigner. Mais la paralysie, qui avait commencé par les jambes est rementée petit à petit, et elle est morte le Iº janvier I925. (il y avait un mois que j'étais là pour la soigner Adrien était resté seul à Cepoy avec les enfants qui allaient à l'école)

Ma soeur Angèle avait I3 ans de plus que moi: elle m'a en partie, élevée. Le dimanche, quand elle voulait sortir, elle était obligée de m'emmener. J'étais contente, car les " grands" me bourraient de bonbons. Quand elle s'est mariée, en I898, il y avait beaucoup d'invités à la noce, ils chahutaient dans la grande chambre, si bien que la poutre maitresse du plancher s'est fendue et il afallu l'étayer. Une fois mariée à Octave Bernard, elle est allée habiter à Orfeuille, commune de Ranville (Charente) Mais ce n'était pas loin et je pouvais aller la voir à pied (une dizaine de kilomètres). Elle a eu une fille unique, Lucienne, qui s'est mariée avec Rémi Viaud et est allée à la Bistandille, commune de Siecq. Quand son fils André a eu l'âge d'aller à l'école, il est parti habiter avec ses grands parents car l'école y était beaucoup plus proche. André, marié à son tour a un fils unique, Didier.

Mon frère, Edmond, s'est marié en I905, avec Philomène Gachet Ils ont eu une fille unique: Marie Rose, que j'ai en partie élevée car Philomène a été très longue à se remettre de sa typhoïde. Elle a poursuivi ses études (à Strasbourg les der-

nières années.Elle a été instutrice en charente-Maritime.Mariée avec André Fradin,elle habite Sonnac.Ils n'ont pas d'enfants.

C'est donc moi,la plus jeune et apparemment la plus fragile,qui ai le plus de descendants:2 fils,I9 petits-enfants et déjàI7 arrière-petits-enfants.

- - - - - - - - - - - - - - - - -

LA FAMILLE RENAUD

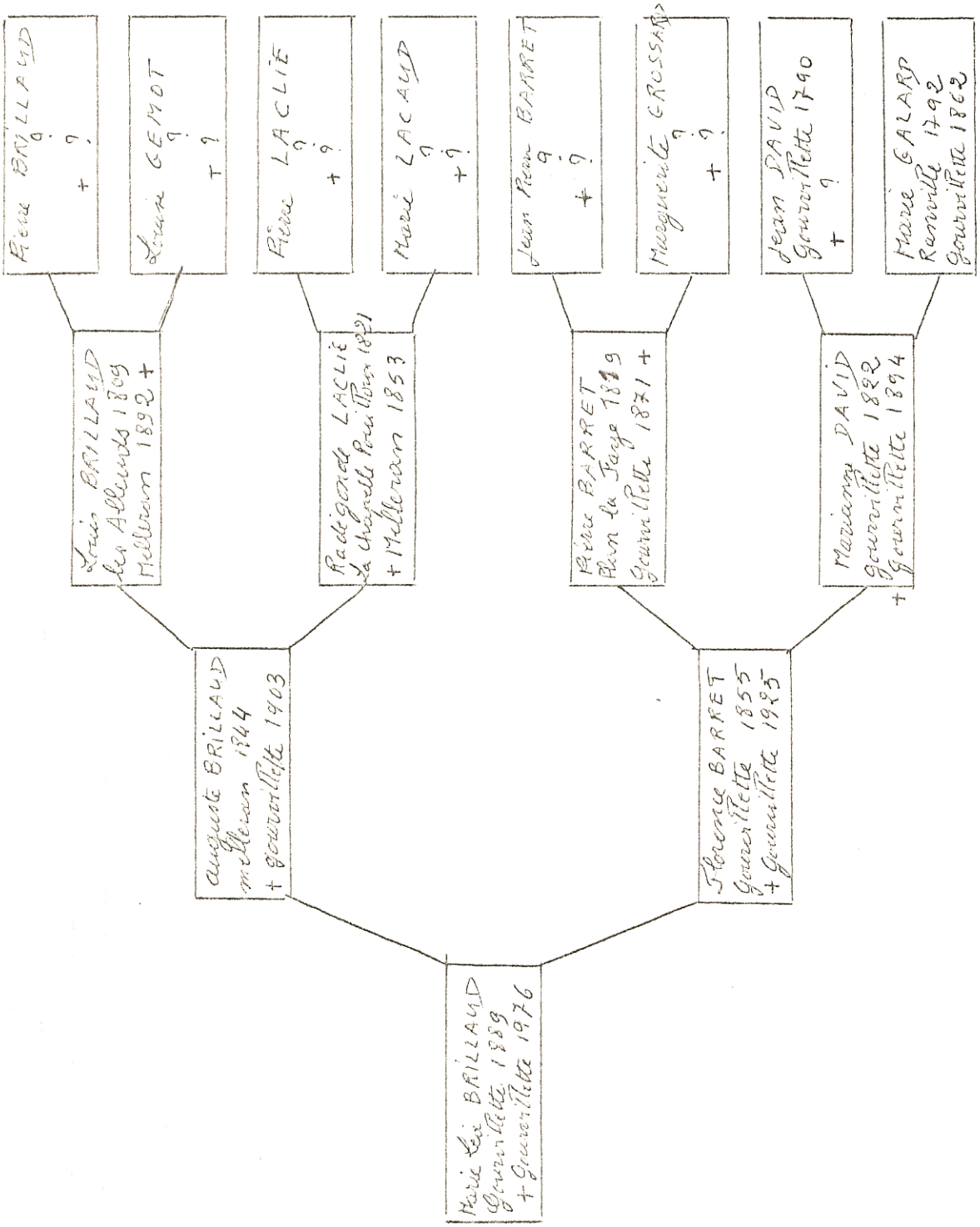
- - - - - - - - - - - - - - - - -

Adrien,mon mari,est né à Cressé,le II février I885.Son père,Eugène,était maçon.Sa mère s'occupait de leurs quelques champs,le leur petit troupeau et des 4 enfants:Méloé, Louis,Adrien et Adrienne.

Adrien est allé à l'école à Cressé,avec Monsieur CHarrier l'instituteur de l'école de garçons à classe unique.A cette époque-là,les 2 instituteurs des 2 écoles de Cressé étaient parmi les meilleurs enseignants de la région.Et Adrien était un des meilleurs élèves de Cressé!Parfois,les garçons de Cressé faisaient des concours avec ceux des Touches-de-Périgny Les élèves des Touches étaient toujours battus,sauf le fils de l'instituteur Mr Jeanjean.Adrien a eu son Le Certificat d'Etudes à II ans. On l'a placé tout de suite comme petit "bistrot"(commis de culture) près de Burie,où travaillait déjà Méloé.Il allait suivre les cours du soir à Burie,et, comme il était en avance sur les autres,l'instituteur lui a demandé le nom de son maître d'école,lui a posé toutes sortes de questions et lui a fait des compliments.

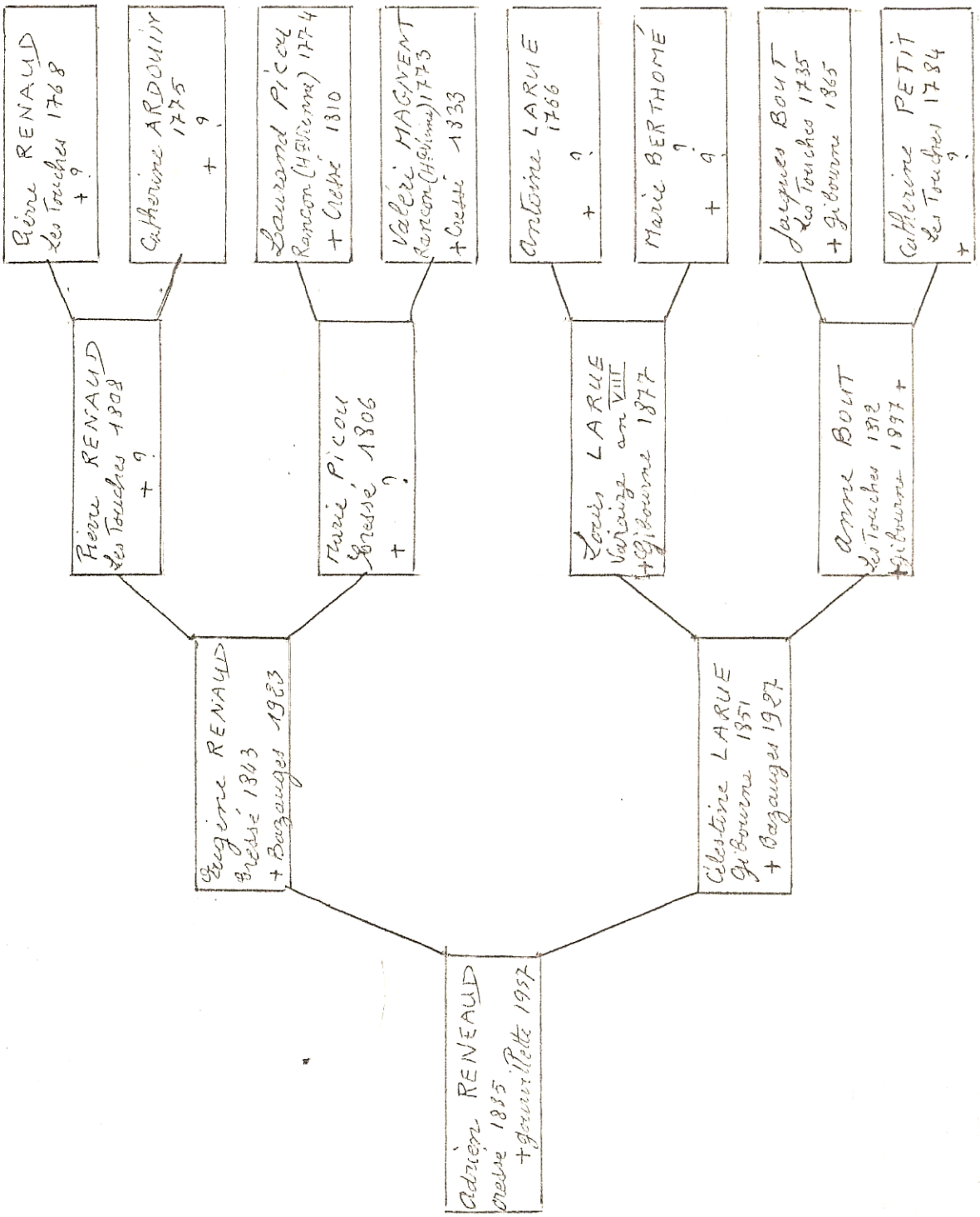
Quand Adrien a été plus vieux,il a travaillé comme maçon d'abord avec son père,puis avec une autre maçon.jusqu'à ce qu'il parte au service militaire.

Ensuite;il s'est engagé afin d'obtenir un emploi réservé :il avait toujours rêvé d'entrer dans les Eaux et Forêts comme garde-forestier.J'ai encore une copie d'un feuillet de notes quand il était soldat.En I906-07,il est noté "bon soldat conduite et tenue très bonnes,discipliné,vigoureux".Il était alors au 3° colonial.Ensuite il est parti au Sénégal.Voici une appréciation parmi d'autres;quand il était au bATAILLON d'A.O.F. " Bon surveillant,maçon,possède des qualités professionnelles très appréciées qui font de lui un auxiliaire précieux,très discipliné et très dévoué ".Il est resté 4 ans au service militaire,dont 2 ans à Dakar.



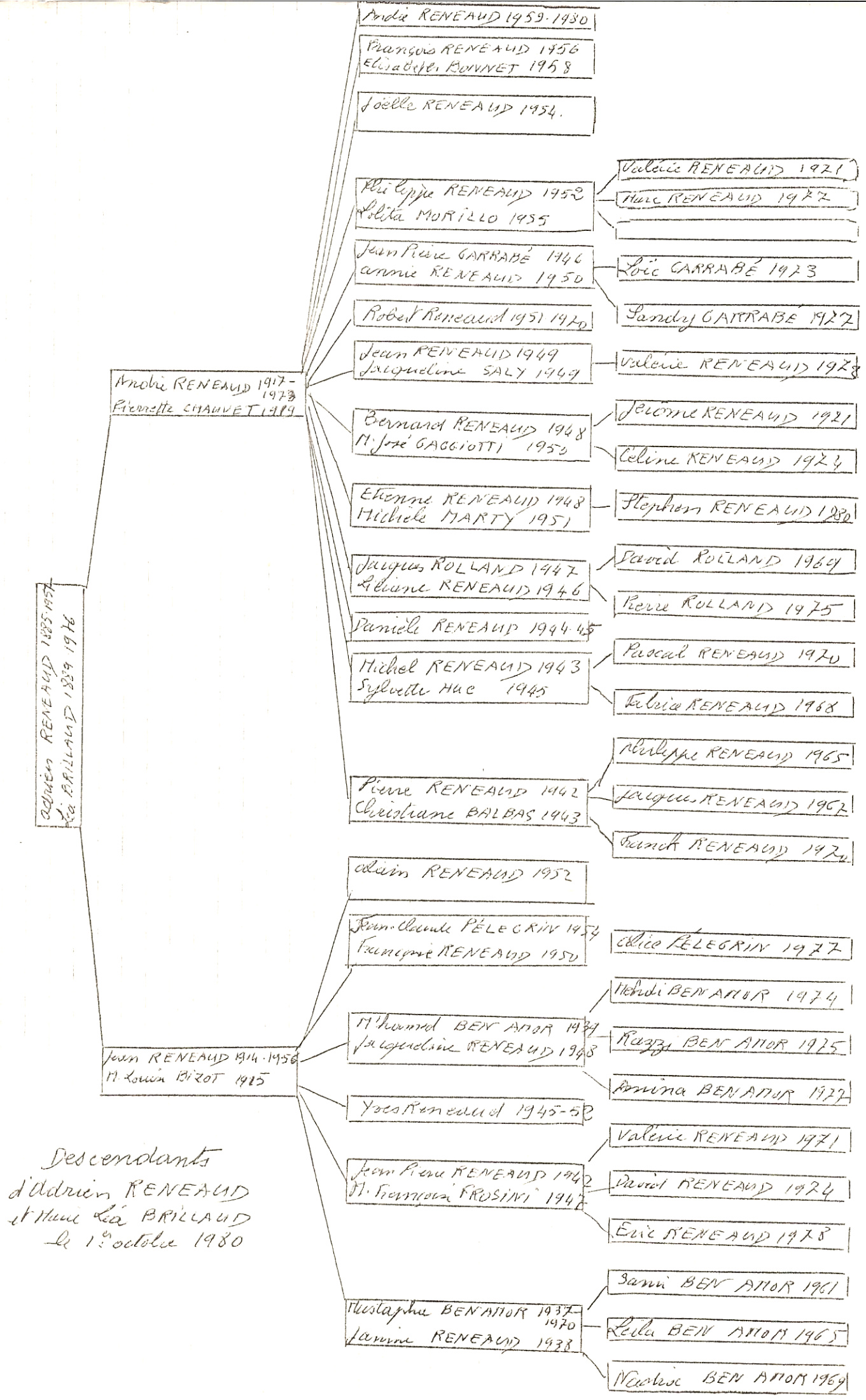
Généalogie de Marie Léa BRILLAUD

Gourvillette (Charente Maritime) Plan la Faye et Ranville (Charente)
Melleran, Les allends, La Chapelle Pouilloux (2 Sèvres)

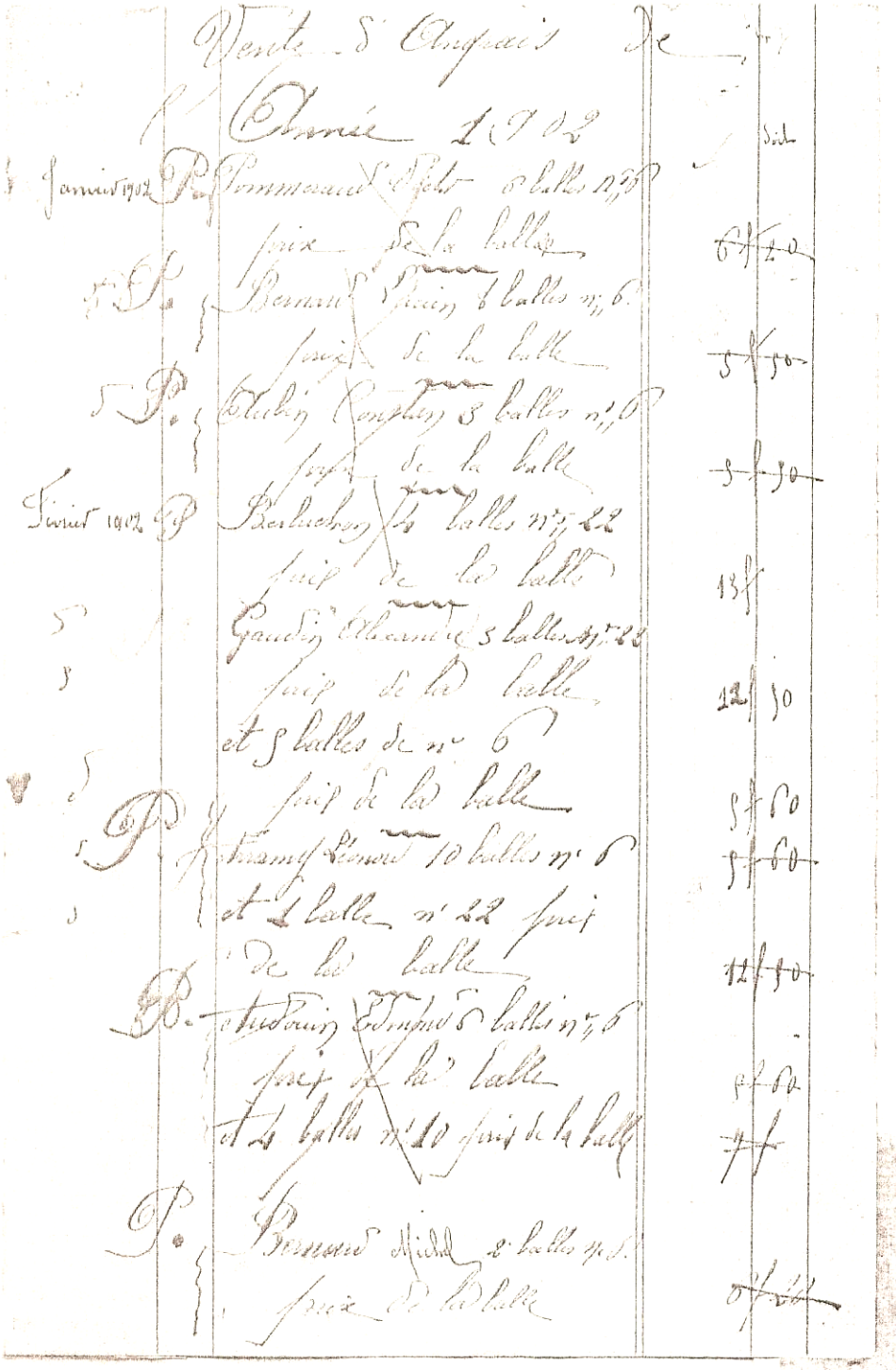


Généalogie d'Adrien RENEAUD

Sauf Rancon qui est en Haute-Vienne, tous les autres villages sont situés en charente Maritime.



Descendants
d'Adrien RENEAUD
et Mme Léa BRILLAUD
le 1er octobre 1980



Page d'un carnet de comptes écrit par Gustin Brillaud

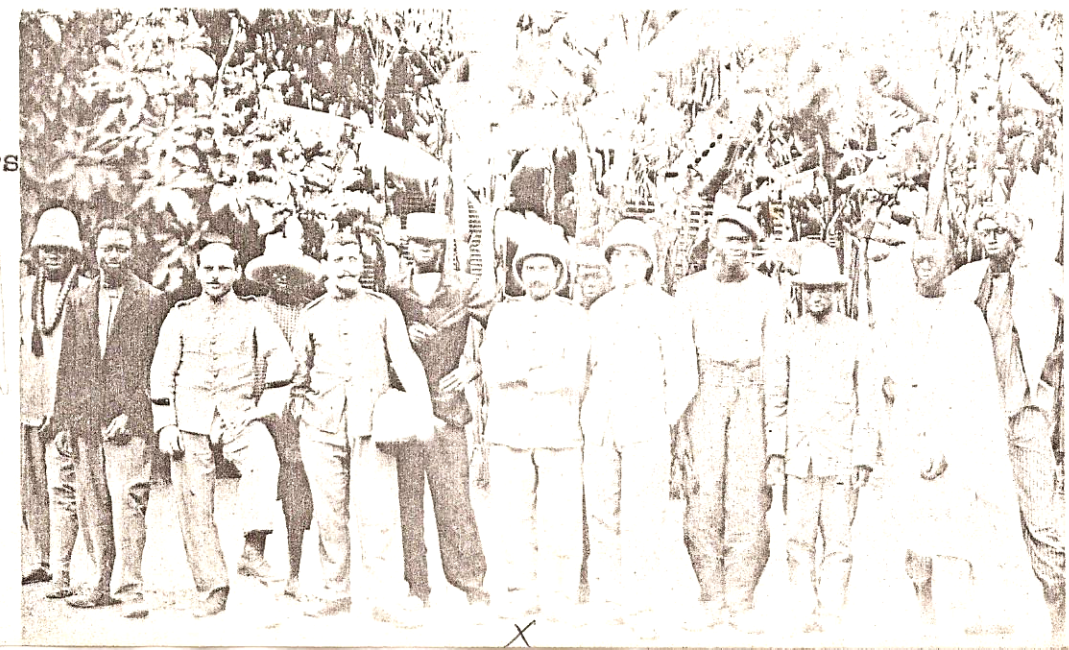
Florence Barret,
épouse Brillaud

— 2e Regiment d'Infanterie Coloniale —

— 10ème Compagnie —

Copie du feuillet de Notes du Soldat de 2e classe Renaud. Adrien Nle 31 Dle 1628

dication du orps	Année et Trimestre	Notes du Commandant de Compagnie	Nom et Grade du Commandant de l'unité.
olonial	4e — 1906	Jeune soldat, conduite et tenue très bonnes, vigoureux et discipliné.	Denecker Capitaine
de —	1er — 1907	Bon soldat, discipliné, belle tenue, bonne conduite, apte à faire campagne.	Flugot Capitaine
do	2e — 1907	Bon soldat, discipliné, bonne conduite, belle tenue, Bon marcheur, a fait les tirs de combat, A.B.	Flugot Capitaine
do	3e — 1907	Bon soldat. A fait dans de très bonnes conditions les grandes manoeuvres, vigoureux, discipliné,	Signé, Illisible
uillon .I.	4e — 1907	Bon soldat discipliné et vigoureux, note 15	Genest Capitaine
	1er — 1908	Bon surveillant, très discipliné ayant d.q. connaissances professionnelles qui sont très appreciées.	P. O. C.



Adrien et ses chefs au milieu de son équipe de travailleurs noirs.

-1908-

à Goreé (Sénégal)

Revenu du service militaire, il a été nommé garde-pêche à Thouars, dès le mois de mars. Cela ne lui plaisait qu'à moitié. Il aimait la forêt et la solitude: on le nommait garde-pêche en ville!

L'administration ne lui a fourni un uniforme qu'en juin, juste avant notre mariage (29 juin I9I2) aussi circulait-il en civil. En arrivant à Thouars, l'inspecteur lui a dit de ne pas imiter son prédécesseur qui faisait des procès à tour de bras et que l'on avait jeté à l'eau plusieurs fois! Une fois, alors qu'il était habillé en civil, il voulait traverser la rivière. Un pêcheur était assis dans sa barque au milieu de l'eau. Adrien lui fait signe. L'autre vient, embarque ce civil qui lui fait aussitôt remarquer qu'il pêche avec des filets trop fins. " Ca serait-y vous le nouveau garde? - Eh oui, tout juste - Ben, je suis pas malin - Point trop." Mais il a expliquer au gars comment se débrouiller pour ne payer que le minimum et l'autre l'a remercié.

Dans le moment de notre mariage, il a eu l'occasion de permuter avec un garde-forestier du Carrefour d'Orléans (la femme de celui-ci, se figurant que le Carrefour d'Orléans était à Orléans, avait été très déçue car le Carrefour est à une cinquantaine de Kms d'Orléans et à 6 Kms du plus proche Village! De plus elle n'aimait pas la forêt.°

Sitôt mariés, nous sommes passés par Thouars pour mettre les papiers en règle et en route pour le Carrefour et la forêt!

En I9I4, Adrien est parti le 3 aout, quelques jours avant la naissance de Jean (I3 aout) Il a été attaché comme ordonnance à son inspecteur des Forêts, Mr Salomon (4° compagnie des chasseurs forestiers détachée à la garde du maréchal Joffre). Ils sont restés 2 ans au chateau de Chantilly, puis sont repartis pour l'arrière faire couper du bois pour les tranchées. Après la guerre jusqu'à la signature de la paix, ils sont allés dans les Vosges.

Adrien est revenu en Forêt d'Orléans jusqu'en I922, quand il a demandé à aller à Cepoy pour que les enfants puissent aller à l'école. Là, il avait toujours Mr Salomon comme inspecteur. Puis Adrien a préparé le concours de brigadier-forestier. C'était un professeur de l'école forestière des Barres qui le lui avait suggéré et qui l'a aidé en corrigeant ses devoirs (Mr Pardé ?)?. Hélas, avant d'avoir sa nomination dans un poste de brigadier, il a eu une congestion cérébrale provoquée, à pen-

sé le docteur,par une crise de malaria,car il en avait souffert au Sénégal.Il a mis plus de 2 ans à se guérir,mais les chefs et les collègues ont été très chics.Ils faisaient son travail en forêt,et moi,je faisais le travail ad ministratif A cette époque,il n'y avait pas de sécurité sociale,pas de congé de longue maladie.Nous aurions été sans travail et sans ressources.Puis Adrien,qui avait facilement appris à écrire de la main gauche(il était gaucher de naissance)a repris son travail.En I934, I934,un nouvel inspecteur est venu brutalement nous informer qu'Adrien était mis à la retraite d'office.Jean sortait de l'Ecole Normale et ne connaissait pas son affectation.André devait repasser son brevet au mois d'octobre.Nous avons demandé à être maintenus dans le logement quelques semaines.Rien ne venant,nous avons tout préparé pour le départ,et,la veille du dernier jour qui nous était assigné, alors que le déménageur devait venir le lendemain,nous avons enfin reçu l'autorisation.Trop tard,hélas!Jean,nommé à Pressigny-les-Pins,n'avait pu emménager,son collègue n'étant pas parti.Il avait dû entasser les quelques meubles que nous lui laissions dans la salle de classe.

Arrivé ici,pépé a travaillé un peu.Il taillait et soignait la vigne,seul travail agricole qui lui plaisait.Il coupait du bois dans les pallices pour notre chauffage,souvent avec Maurice Berluchon.Quand les pallices ne nous appartenaient pas,il y en avait la moitié pour lui,moitié pour le propriétaire.

Il est mort le IO novembre I957,d'une maladie de foie ,sans sans doute contractée au Sénégal.

Mon beau-père ,Eugène,était maçon.Au début,ils avaient une vieille maison ne comprenant qu'une seule pièce,avec le sol en terre battue,à la mode ancienne.Puis le beu-père,qui travaillait chez les autres comme "tâcheron" maçon,"d'un soleil à l'autre" (soleil levant au soleil couchant) a construit en prenant sur ses heures de repos(la nuit et le dimanche)une autre maison dans le jardin.Il "tirait" les pierres,de son jardin même ,la nuit,au clair de lune.Plus tard ,Méloé y a habité.Louis et Adrien,ses fils,ont appris un peu le métier de maçon avant de partir au régiment.

Il n'y avait ni montre,ni horloge à la maison Renaud et, pour se lever,Eugène se fiait au chant du coq.Une fois (il

travaillait aux Touches-de-Périgny;à plusieurs kilomètres de là et y allait à pied)le coq chante.Vite,il s'habille.Et le voilà parti de façon à arriver chez son client au soleil levant.Mais,à l'arrivée,il faisait encore nuit noire et personne ne bougeait.Le coq l'avait trpmpé!Notre maçon avise,sous le hangar,un tombereau plein d'herbe.Il y grimpe,s'y couche et se rendort .Au petit jour,le fermier,selon son habitude, vient soulager sa vessie près du tpmbereau.Ca éveille le maçon qui remue et effraie le fermier.Il se demandait qui était couché dans "son" tombereau,sous "son" hangar.Après,ils ont bien ri.Est-ce pour cela,qu'un jour,à une vente aux enchères à Beauvais,le beau-père a acheté une vieille horloge comtoise.Mais quand il l'a ramenée à Cressé,autre problème:le plafond était trop bas,on ne pouvait dresser l'horloge!Heureusement le sol était en terre battue.Ils ont creusé un trou et mis l'horloge debout dedans.Quand nous en avons hérité, tout le bas était pourri,il a fallu le faire"renter" au menuisier(pour renter,on ne remplace que le morceaude planche pourri,mortaisant le morceau de remplacement au morceau encore valable).Mon beau-père était un brave homme,calme et travailleur.

Ma belle-mère,elle aussi,était une travailleuse acharnée, mais volontaire et d'un caractère pas toujours aimable.Il est vrai qu'avec ses quatre enfants,ses bêtes et les travaux des champs dont elle s'occupait seule ,elle avait du tracas.
Elle avait un ane têtu et malin.Un Jour qu'elle allait voir Adrienne à la Trappe de Bazauges,à l'entrée du bourg,l'âne enfile le chemin de l'église et se met à galoper à travers les prés qui entourent l'église.Célestine ne pouvait descendre et ,bien secouée,criait et l'injuriait.Finalement quelqu'un est paevenu à arrêter l'âne.Quand elle racontait cela elle disait en conclusion:"si j'avais eu mon "coutiâ"dans ma poche je l'aurais tué".Une autre fois,l'ane lui a fait un tour semblable à Beauvais:arrivé sur la place,il s'est mis à tourner tout autour,au grand trot.Il y avait pas mal de monde qur la place et tous riaient.Finalement un homme s'est décidé à arrêter l'âne,mais quelle colère§§§
Elle aimait que le travail soit vite fait.Un jour que je repassais,elle me dit:"Eh bien,tu en as de la patience!Repasser le linge!J'avais bien assez de le"pétassisse"quand j'étais jeune,s'il avait fallu que je le repassisse!"

Devenus vieux ,ils habitaient seulement leur vieille maison. Quand le beau-père est tombé malade(à moitié paralysé et la tête perdue)ils sont partis habiter à la Trappe de Bazauges chez Adrienne,car ils ne pouvaient pas compter sur Méloé qui ne s'entendait pas avec sa mère.La grand'mère Célestine est devenus plus aimable en vieillissant.Odette,la plus jeune fille d'Adrienne;lui faisait faire tout ce qu'elle voulait.Nous payions à Adrienne,la viande,le pain,le chauffage(4 stères de bois et I50 fagots par an)et une petite somme (nous=Louis,Méloé et Adrien).Ce n'était pas énorme,mais,Couperie ,le mari de Méloé,trouvait que c'était trop.A cette époque-là,il y en avait qui donnaient également des haricots et des pommes de terre pour leurs parents.

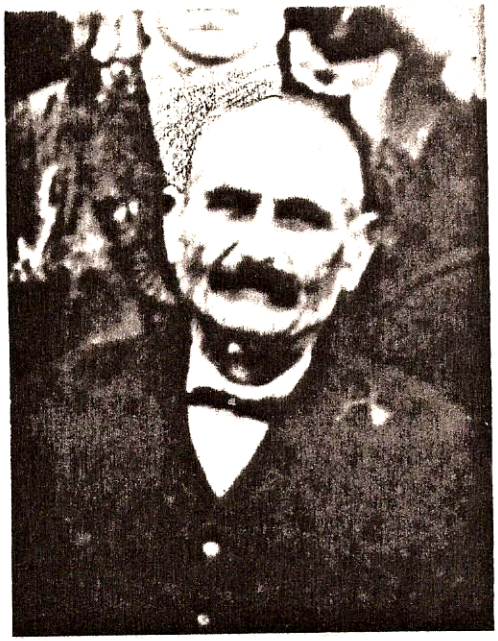
Quand ils sont morts,en I925,c'est Couperie,le mari de Méloé qui a eu toutes les batisses estimées à ce moment-là 2000frs car il a racheté la part des 3 autres.

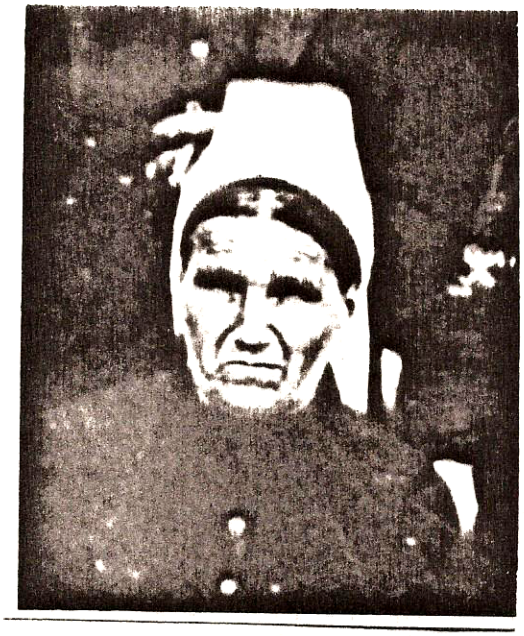
Ils ont eu 4 enfants:

Méloé,mariée à Couperie:ils ont continué d'exploiter le bien;ils ont eu 2 garçons:Paul et Roland.Paul marié avec Fernande Fouet a eu 4 enfants:un fils décédé et 3 filles mariées et mères de famille.Roland est marié,sans enfant.

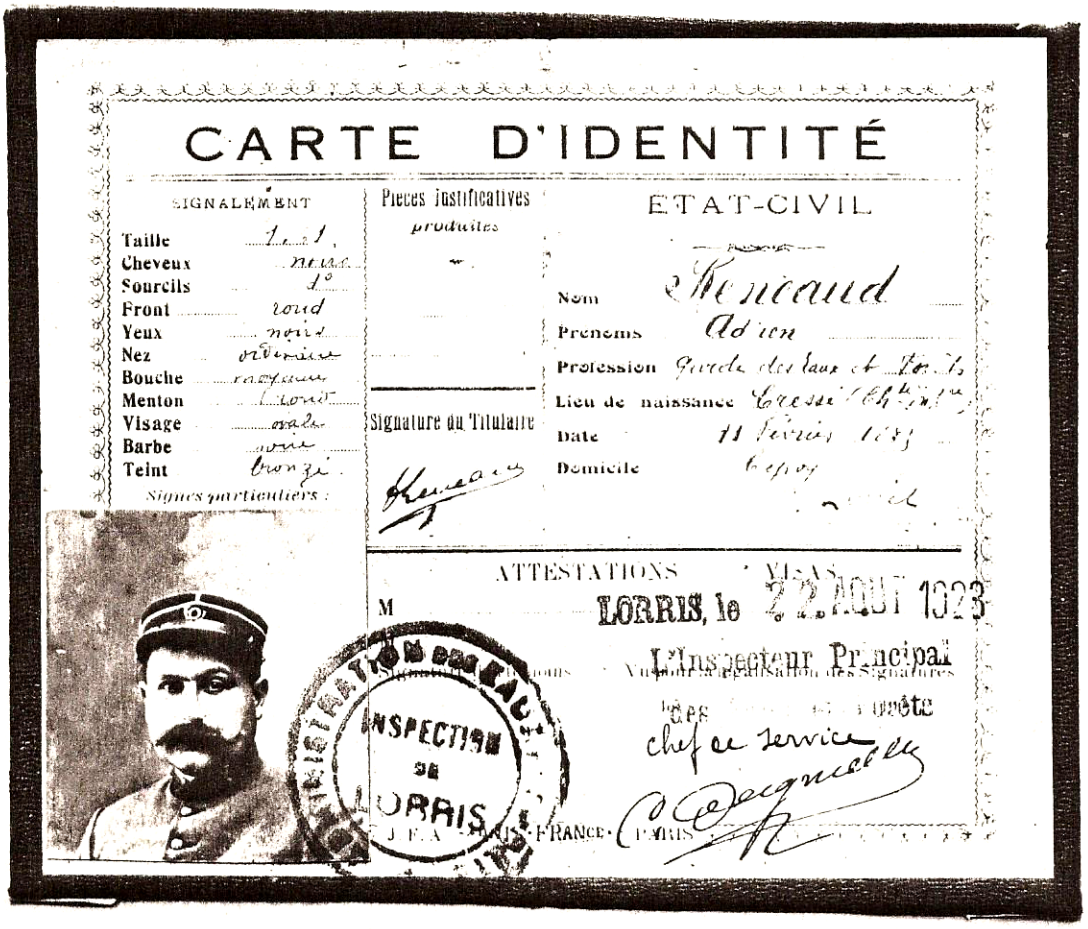
Louis,marié à Elise DuboëÏ,une Normande était gendarme. Il a toujours été très soigneux:étant jeune homme,comme sa mère n'avait pas le temps de repasser,il étirait et défroissait ses cols de chemise en les faisant glisser sur un dossier de chaise;Ils ont eu 2 enfants:Madeleine et Jacques. Madeleine et son mari,Pierre Hardy,ont ouvert unmagasinde coiffure à Nogent-le-Rotrou,mais Pierre ,prisonnier de guerre,est revenu très malade d'Allemagne.Ils ont eu un fils,marié,lui aussiet père de 2 filles.Jacques,dessinateur industriel,trop jeune pour faire la guerre,a cependant été déporté en Tchécoslovaquie au titre du S.T.O.(Service du Travail Obligatoire).Il est marié avec Monique GuillardLeur fils Pascal est mécanicien et électricien automobile;leur fille Christine est institutrice.Ils habitent au Mans.

Adrien,qui était soigneux après être revenu du service militaire,ne l'était guère étant jeune,si l'on en croit Célestien.Il ne faisait pas attention à ses affaires;Elle disait:"je crois bien qu'il pisserait pour faire de la "fagne" (boue)et en mettre sur le bas de ses pantalons,s'il n'en trouvait pas dans la rue."





Eugène RENAUD et sa femme Célestine ~~BRILLAUD~~ LARUE



CARTE D'IDENTITÉ

SIGNALEMENT

Taille 1 m 1
Cheveux gris
Sourcils id
Front roid
Yeux noirs
Nez ordinaire
Bouche ordinaire
Menton rond
Visage ovale
Barbe rase
Teint bronzé

Signes particuliers :

Pièces justificatives produites

Signature du Titulaire

ETAT-CIVIL

Nom Renaud
Prénoms Adrien
Profession Garde des eaux et forêts
Lieu de naissance Cressac (Charente)
Date 11 février 1885
Domicile Lorris

ATTESTATIONS

M

VISAS

LORRIS, le 22 AOUT 1923

L'Inspecteur Principal

Vu pour la légalisation de la signature ci-contre

Le Préfet

Le chef de service

INSPECTION DE LORRIS

IMPRIMERIE DES EAUX ET FORÊTS J. FAUCHEUX PARIS FRANCE PARIS

Adrienne était très intelligente.Madame Morisset,l'institutrice,avait offert à ses parents de lui faire continuer ses études elle-même,gratuitement,et elle se faisait "forte" de le présenter à l'école Normale.Mais Célestine n'a pas voulu, parceque les autres n'avaient pas continué;peut-être,aussi avait-elle peur d'éveiller la jalousie de Méloé.Adrienne s'est mariée à Isidore Sébillaud.Ils ont eu 2 filles:Yvonne et Odette.Yvonne ,mariée à Frank Burgaud,est restée à la ferme.Odette mariée à Georges Point est partis en Indre et-Loire où elle est morte.Yvonne a une fille mariée,qui a 3 enfants.Odette a eu 2 enfants,mariés aussi,ayant des enfants.

J'ignore comment cela se fait,mais il y avait 2"Renaud noirs" (très bruns):Méloé et Adrien, et 2"Renaud blancs(teint clair): Louis et Adrienne.

Il est à remarquer que lors de la naissance d'Adrien,le secrétaire de mairie a fait une faute,si bien qu'il s'appelle RENEAUD au lieu de RENAUD comme son père et ses frères et soeurs Mais j'ai IO petits-fils,presque tous mariés et pères d'autres petits RENEAUD ;le nom ne semble pas près de s'éteindre!!

- - - - - - - - - - - - - - - -

L'ECOLE

Jusqu'au Certificat d'études, je suis allée à l'école à Gourvillette, et après, je suis allée à Cressé comme quelques unes de mes amies. Les filles de bourgeois allaient au couvent à Sonnac ou à St-Jean après le Certificat d'études qu'elles passaient à Gourvillette? Alors, elles apprenaient à faire de la dentelle aux fuseaux, du crochet, de la broderie, etc;..Marie-Louise Arramy (née Raffin) et sa sœur sont allées à Sonnac.

A Gourvillette, école mixte à classe unique, c'était Monsieur Navarre l'instituteur. Il y est arrivé tout jeune, s'y est marié et y est mort. A Cressé, c'était Madame Morisset qui s'occupait de l'école des filles. Elle aussi y est restée toute sa carrière et y a pris sa retraite.

Monsieur Navarre était un bon maitre d'école. Il exigeait que tout notre travail soit fait soigneusement. Parfois, pour nous récompenser, il nous faisait quelques expériences scientifiques. Je me souvient en particulier de l'une d'elle: la distillation de la houille; c'était le soir, et quand il a allumé la petite flamme du gaz, j'aitrouvé ça miraculeux. Plusieurs fois le premier ou la première du canton était de Gourvillette. Pourtant il ne nous donnait pas de devoirs à faire le soir, juste des leçons à apprendre ou des cartes à dessiner soigneusement. Comme nous étions nombreux, il avait une grande baguette pour taper sur les indisciplinés. Il tapait aussi sur les doigts, avec sa règle. Marie-Louise Raffin n'aimait pas ça. Un jour quand il l'a appelée au bureau pour recevoir des cpups de règle, elle a cachésa règle à elle derrière son dos et quand Monsieur Navarre l'a tapée , elle a frappé sur la main de l'instituteur avec sa règle!!! Un jour, Georges, le fils du maitre d'école est venu embêter les filles dans leur cour. Nous nous sommes toutes réunies et nous l'avons battu. Entendant le bruit Mr Navarre est arrivé et l'a battu à son tour. Nous avons bien ri. Monsieur Navarre était un vrai républicain, il croyait que la République sauverait l'humanité et il avait fait partager sa conviction à beaucoup de petits propriétaires. Il était abonné à un journal et quand il l'avait lu, il le passait à mon père, unvrai républicain aussi, qui ensuite le passait à un autre.

A Cressé, Madame Morisset avait beaucoup d'élèves. Nous, les grandes, qui avions le Certificat, nous nous occupions des peti-

tes,nous leur apprenions à lire.Ensuite,Madame Morisset nous faisait des cours d'un niveau plus élevé en se servant des livres de son fils(brevet élémentaire)Elle avait même offert aux parents d'Adienne Renaud de la "pousser" jusqu'au brevet et à l'Ecole Normale comme elle avait fait pour d'autres. Elle nous avait conseillé aussi d'adhérer à la mutuelle scolaire(2sous par semaines)et mon père qui était favorable à toutes ces idés de mutualité et de coopérative,m'y avait inscrite.Quand je me suis ébouillanté la jambe gauche avec une marmite,la Mutualité nous a remboursé tous les frais.A ce moment-là,beaucoup ont compris l'utilité des Mutuelles.L'instituteur de Cressé(école des garçons où pépé était élève)faisait beaucoup d'expériences Il faisait venir son matériel scintifique de Saint-Etienne.
Nos parents achetaient livres et cahiers.Les livres ne changeaient pas souvent.A gourvillette,je me suis servi des livres de ma soeur(I3ans de plus que moi)qui avaient entre temps servi aussi à mon frère Edmond.
Parfois à la sortie de l'école,à Gourvillette,il y avait des batailles:elles se déroulaient en général sur le"canton" et opposaient souvent les gars de "Grandol"(le haut du pays) et ceux du bas.Nous,les filles,nous regardions et nous faisions le guet,car l'instituteur venait parfois mettre de l'ordre.

Le chauffage à l'école:Quand j'étais petite,la commune ne fournissait pas le chauffage.C'étaient les enfants qui apportaient du bois chacun leur tour.Comme c'était un poêle,il fallait du bois scié et il n'y en avait pas toujours,puisque la plupart des gens se servaient uniquement de la cheminée.Une fois,pour la deuxième journée consécutive,j'avais oublié "mon"bois.Alors en passant par la venelle ,j'ai pris une vieille souche toute biscornuedans la cour au vieux Bouchet qui m'a entendue.Je "Qu'est-ce que tu "ferlasses" donc(remuer en faisant du bruit) Je lui ai expliqué.Il a ri "Joli bois que tu emmènes là!Ca serait facile à mettre dans un poele!Attends,je vais te donner quelque chose de mieux!"Et comme c'était un brave homme,il m'a choisi une bûche,exactement comme il fallait.Comme il faisait froid l'hiver,Mr Navarre permettait aux filles d'apporter des chauffes-pieds.Parfois,nous y mettions des fèves qui sentaient le brûlé et nous nous faisions gronder.Les garçons n'avaient pas droit au chauffe-pieds,mais ils pouvaient garder leur cache-nez.Quand Mr Audoin n'a plus été maire,c'est Jacques Blanchard qui l'a remplacé(le grand'père du maire actuel)Le Conseil

a décidé d'acheter du bois et du charbon en briquettes pour l'école.Nous n'avions plus besoin d'apporter nos bûches et nous avionss plus chaud.

A Cressé,nous étions chauffées par une grande cheminée,aussi il faisait froid dans la classe et Mme Morisset tolérait que nous amenions des chauffe-pieds que nous garnissions avec les braises de la cheminée.Parfois nous mettions dedans des châtaignes ou des pommes de terre pour les faire cuire ,mais ça se sentait et Mme Morissetfaisait valser le chauffe-pieds dans la cour.C'étaient les plus grandes qui préparaient le feu le matin en arrivant et Mme Morisset n'avait plus qu'à l'allumer Pendant la classe,les grandes Adrienne,moi et quelques autres étions près du feu,car nous étions les plus raisonnables.Mais quand il faisait très froid,on mettait un banc devant le feu et les petites venaient s'y asseoir pour se chauffer.Nous devions veiller à ce qu'elles ne tombent pas dans les flammes

En hiver;à 4heures I/2 Mme Morissetrenvoyait celles qui venaient de loin,de Gourvillette,de Bazauges,de "chez Guillot", Mais nous ne revenions pas toujours rapidement.Nous passions par le bois de la Garenne où nous amusions.

La distribution des Prix:A Gourvillette ,c'était la Municipalité qui payait les livres de prix.Les bons élèves en avaient plusieurs.Une fois j'en ai eu sept!!Même les mauvais élèves en avaient un.La distribution des Prix était le I5 aout, jour de la "Ballade"(fête communale)La classe finissait le 3I juillet mais nous y retournions pour répéter les pièces et les chants.C'étaient souvent des chants patriotiques,surtout sur l'Alsace et la Lorraine.Monsieur Navarre qui aimait la musique nous les faisait très bien interpréter.Une fois,il y a eu un duo chanté par Gabrielle Arramy,qui avait une voix légère, et par Marie Bouchet,qui avait une voix plus grave.Tout le monde a beaucoup applaudi.Moi,je ne chantais pas mais j'ai toujours joué dans des pièces de théatre car je n'avais pas le trac.La première fois que j'ai joué,j'étais très jeune et très petite.J'ai eu de la peine à grimper sur l'estrade et j'y suis montée à quatre pattes.Tout le monde a ri.

Devant l'estrade,il y avait quelques chaises pour les notables:le maire,les conseillers et quelques autres(je me souviens qu'il y avait Mr Audouin,étudiant en médecine,qui ,plus tard fut médecin à Gourvillette.Avec le premier de nos beaux livres rouges à tranche dorée,nous recevions une couronne.On

devait la présenter à un notable pour qu'il nous couronne . J'avais l'ordre de mon père de l'offrir toujours ,la première fois à mon instituteur?.Quand nous avions d'autres prix,nous enlevions la couronne et,la prenant ~~la~~ la/ dans la main, nous retournions nous faire couronner par quelqu'un d'autre.

A Cressé,nous n'avions qu'un livre chacune offert par la municipalité de Cressé.Bien qu'il y ait eu des élèves venant d'autres communes,personne ne disait rien quand l'institutrice nous donnait un livre.Quand mon père est mort,je ne suis pas restée jusqu'à la fin de l'année scolaire ,car il fallait que j'aide aux travaux des champs,aussi je n'ai pas eu de prix.

Ma mère,Florence,avait été à l'école avec Jean Arramy, dit le "Grand-Jean".Elle n'y avait pas été longtemps,car c'était payant.L'école à ce moment-là,était dans la 2° maison,en descendant le chemin qui passe devant la grille.Quand il a pris sa retraite,le Grand-Jean est allé habiter dans le haut du pays,près de l'église(chez Birot).Il rendait encore des petits services,écrivait des lettres...C'est lui qui a ~~co~~ composé le compliment que j'ai dit à la mariée,le jour du mariagede Pelin avec Eulalie Labosset,notre voisine.

- - - - - - - - - - - - - - - - - -

LA RELIGION

- - - - - - - - - - - - - - - - - -

Le dimanche,à Gourvillette,les femmes ne cousaient,ni ne tricotaient;elles ne jardinaient pas non plus.Les hommes,le matin,enlevaient le fumier des bêtes,allaient couper de la nourriture pour les vaches quand il y avait du"vert",Puis vers IO heures,leur travail fini,ils allaient bavarder sur le"canton" Après"collation"(repas de midi),ils faisaient leur toilette,~~et~~ mettaient leurs habits du dimanche et allaient jouer,soit aux boules,soit aux cartes.Il y avait 7à8 hommes qui jouaient"au poquet"sur le canton(on mettait de l'argent sur une boule et c'était à qui le ferait tomber avec une autre boule)Une vingtaine d'autres jouaient aux boules à côté de chez M-Louise.C'était à qui lancerait sa boule le plus près du but.Les acharnés mesuraient avec une baguette pour savoir qui avait gagné.

Je n'ai jamais connu de curé à Gourvillette.C'était déjà un prêtre de Beauvais qui desservait notre paroisse.Cependant

quand Mr Forget avait fait venir un abbé pour être précepteur de son fils, cet abbé disait la messe tous les matins à l'église. A mon avis, il ne valait pas grand'chose. Il faisait beaucoup de politique et il avait semé la discorde dans tout le pays et même chez Mr Forget.

L'Angelus: Autrefois, c'était Maurin, le père de Rachel qui sonnait les angelus. Comme paiement, à Pâques et à la Toussaint il faisait la quête dans le village. A Pâques on lui donnait des oeufs et à la Toussaint du blé. C'était souvent un "baquet" de blé qu'on versait dans son bissac. Par la suite, c'est la commune qui payait pour faire sonner les cloches. Après Maurin ce fut un gamin qui le remplaça. Le matin, il ne faisait pas toujours clair et il avait peur. Pour se donner du courage, il chantait très fort "lurou, lurou. Les gens l'ont entendu et le surnommaient "Lurou"

Le catéchisme: J'ai fait ma première communion à Cressé, comme beaucoup de Gourvillette, avec la permission, donnée d'assez mauvaise grace par le curé de Beauvais. Valentine, la mère d'Eliane, n'avait pas de mémoire. Aussi quand nous allions au catéchisme à Cressé, répétait-elle sa leçon tout le long du chemin Arrivée à l'église, si Mr le Curé lui posait la question différemment de ce qui était marqué sur le livre, elle ne savait répondre. Alors, moi, je disais "Elle le sait bien, mais vous n'avez pas dit comme sur le livre!" Le curé riait, et posait la question en regardant sur le livre. Quant à moi, je n'avais pas besoin d'apprendre ma leçon, je la savais rien que d'entendre Valentine la rabâcher.

Ma première communion: Quand nous avons fait notre communion solennelle, il y avait une retraite de 3 jours. Le Curé était aidé par 2 vieilles filles qui étaient bien plus empoisonnantes que lui. Elles auraient voulu que nous soyions plongées dans la dévotion toute la journée, alors que lui nous envoyait jouer de temps en temps dans le cimetière qui entourait l'église en nous recommandant de ne pas escalader les tombes. Le dernier jour il nous a demendé de faire un peu de ménage dans l'eglise. J'étais chargée de nettoyer la chaire et de brosser sa frange de velours rouge. Je le croyais parti, et, pour amuser mes amies, je commence un sermon en joignant dévotement les mains: "Mes très chères soeurs..." Hélas, à ce moment j'aperçois le curé derrière un pilier qui riait tout ce qu'il savait!!! "Ca te va bien, continue J'aurais voulu que la chaire défonce pour me cacher dessous

tellement j'étais honteuse.

Le pain bénit:A Cressé,le pain bénit était distribué tous les dimanches.C'étaient des petits gateaux secs que le sacristain cassait en morceaux dans la sacristie avant de les distribuer dans une corbeille.Nous,les enfants,nous étions servis les derniers et le sacristain nous donnait une petite poignée de miettes à chacun.Son fils était avec nous et il lui en donnait plus qu'à nous,ce qui nous faisait ronchonner.Parfois,il y avait des gens riches qui faisait faire un gâteau exprès.Les familles offraient le pain bénit chacune à leur tour.La famille qui l'avait offert une semaine portait ensuite un morceau de pain bénit chez celle qui lui succédait.On disait qu'elle lui passait"la gueurgne".A Ranville,c'était du pain ordinaire qui était béni;pas du pain fait à la maison,mais du pain de la miche de boulanger.On l'amenait dans l'église,pour la bénédiction,sur un petit brancard porté par les enfants de choeur,sur leurs épaules.

Le Carême était respecté.Mon arrière-grand'mère disait à ma grand'mère Marianne que"la clé du charnier s'en allait le mercredi des Cendrespour ne revenir que le jour de Pâques Le Vendredi-Saint,on ne mangeait ni oeufs,ni fromages car c'étaient des produits animaux.Pourtant on mangeait du poisson.

Les Rouzons:Quand j'étais jeune bergère,il y avait une très vieille femme,l'Adèle à Lexie(la grand'mère de gaston Arramy)qui m'a raconté que dans sa petite jeunesse,il y avait la procession des Rouzons(Rogations) qui faisait le tour du pays et montait jusqu'à la route des Touches pour bénir les récoltes sur pied.

Les morts:Quand quelqu'un mourait,on entreposait les couronnes à l'église,près du choeur,en attendant que la tombe soit faite.Quand mon père est mort,la couronne du Conseil Municipal et la palme des Vétérans de I870 sont restées dans la chambre car on avait précisé qu'il ne fallait pas déposer à l'église.Je n'avais que I4ans et j'ai été plus de 6 mois sans vouloir entrer dans la chambre,j'avais toujours l'impression de voir les couronnes..
Quand on mettait le corps d'un défunt en bière,on étendait sur le cercueil un drap spécial,filé à la main,blanc avec un liseré de couleur à environ 2 mains du bord.Quand mon père est mort,il n'y avait pas de drap mortuaire à la mai-

son.Maman a empruntécelui de notre voisin ,Ferdinand Blanchard,qui avait un liseré bleu.Ensuite elle l'a lavé.Comme on était au mois de novembre et qu'il pleuvait,elle l'a mis sécher dans un bâtiment.Hélas,un rat l'a cisaillé dans un coin.Maman était dans tous ses états.Ferdinand la consolait :"Ma pauvre petite,il ne faut pas t'en faire comme ça.Tu es si adroite que tu le répareras bien..."Maman qui était très minutieuse,l'a si bien réparé que ça ne se voyait presque plus.(en 1976;à la Trappe de Bazauges;la cousine Burgaud m'a dit que sa famille avait toujours un "drap des morts" mais qu'il était chez un de ses cousins.

A l'enterrement de ma soeur Angèle,on a suivi une coutume très ancienne.Des femmes accompagnaient le cercueil,un cierge allumé à la main et une serviette blanche pliée sur le bras.

Enterrement civil:Monsieur Navarre,l'instituteur,fut enterré civilement avec la libre-pensée.C'était la première fois que je voyais ça.Le père de Gabrielle Arramy était très bon catholique.Il n'a donc pas pu assister à l'enterrement; Mais c'était un homme juste,qui estimait beaucoup Mr Navarre il a été s'incliner devant le cercueil quand il n'y avait plus que le fossoyeur.

Les protestants:Il n'y en avait pas à Gourvillette,mais à Matha.Un pasteur,Monsieur Mathieu,venait de Matha une fois par semaine.Il réunissait les gens dans la salle de bal derrière chez nous(où habite maintenant Claude Moreau).Il était tolérant et discutait très intelligemment aussi de nombreuses personnes venaient l'écouter,la salle était toujours pleine A chaque fois,il développait un verset de la Bible.Quand il est parti son successeur n'a pas su se faire aimer des gens il était trop fanatique,aussi personne n'y alla et au bout de quelques mois il ne revint plus.A Mauvinouse,à l'entrée du hameau,à droite en venant de Beauvais,il y a un gros arbre de Judée.Soi-disant qu'un ancien propriétaire protestant est enterré dessous,car autrefois les protestants ne pouvaient pas être enterrés au cimetière.

Coutumes:

autrefois,le dimanche,les plus pauvres familles envoyaient leurs enfants dans certaines maisons bourgeoises où on leur donnait du pain.

A la Saint-Jean,on allumait les feux de joie:un en haut,

un autre en bas, près du carrefour du chemin de la Node et de la route de Massac. C'était à qui aurait le plus beau.

A la saint-Michel, on payait ses fermages.

A la saint-Crespin, les cordonniers payaient leur cuir de toute l'année. Le marchand de cuir offrait un bon repas à l'auberge de Beauvais pour tous les cordonniers du coin.

Souvent on ne réglait le vétérinaire et le maréchal qu'à la Toussaint.

- - - - - - - - - - - - -

SUPERSTITIONS

- - - - - - - - - - - - -

Les sorciers:

Autrefois, les gens croyaient aux sorciers. La grand'mère de Rachel, qui était ma grand'tante, nous disait qu'il y avait Un sorcier en Picoutou, tout habillé de blanc.

Ma soeur y croyait un peu. Elle disait que la vieille Babu, qui habitait au hameau d'Orfeuille, à côté de chez elle était sorcière. Elle aurait fait écorner un boeuf auquel on ne pouvait plus mettre le joug. Elle aurait aussi rendu malade une voisine qui était devenue toute blanche. Un homme a croisé la Babu, il a "encassé" sa charrette vide (embourber) Il avait pourtant deux chevaux. Il n'a jamais pu la sortir de là. Il a fallu dételer les chevaux.

A Gourvillette, on disait qu'il y avait une sorcière: la preuve, elle mettait toujours un couvert de plus; c'était le couvert du diable.

Floriska Gachet disait qu'un de ses voisins était sorcier Il avait une poule "nègre" (noire) qui venait le voir et lui apportait des louis d'or.

A melleran, une femme était soupçonnée d'être sorcière. Quand on la croisait sur la route, ma tante murmurait: "Sorcière, y te doute. Si tu s'y es, que le Bon Dieu te pardoune." et vite, elle tournait le poignet de sa manche à l'envers, comme ça, elle ne pouvait pas être ensorcelée.

Signes de malheur:

La mère Chauvet disait que lorsqu'on laissait le porte-pêle vide au-dessus des flammes, les gens de la famille qui étaient en Enfer souffraient encore plus.

La grand'mère d'Eliane croyait que le chant du pinson portait malheur: "Tiens, écoute ce pinson pinsonner, que vient il nous annoncer encore?

Quand Edmond a eu sa pleurésie,une orfraie a chanté près d de chez nous,et toutes les voisines de s'apitoyer:"Le pauvre "drole" va mourir,bien sûr,l'orfraie a chanté"-"Si c'est pas malheureux,à 20 ans!" Il est mort à 86 ans!

J'étais allée aider Aurélie,la femme de Ferdinand Blanchard. J'ai pris les épluchures des échalottes et je les ai jetées au feu:"Hélas,ma pauvre drolesse,qu'est-ce que tu as fait!Tou tes mes échalottes vont échauder dans les champs cette année!

Signes de malheur aussi quand on trouvait dans le nid des poules un"coquâtri"(tout petit oeuf sans jaune) ou quand une poule"chantait le coq".Les femmes disaient"Attends que la con neusse,celle-la,je prendrai mon coutâ.

Quand une belette ou une autre sauvagine traversait la rou te devant vous,il fallait faire rouler une pierre en travers de sa trace,pour couper le malheur.Un vieux qui allait vendre quelques ouailles à la foire de Matha,a fait demi-tour avec s ses bêtes,car il avait vu une belette traverser la route et que,certainement,il ne pourrait pas les vendre convenablement

A Sonnac,dans la prairie de Bridâ,il y avait une chandelle allumée qui se promenait toute seule et portait malheur à ceux qui la voyait,aussi les gens avaient peur d'y passer la nuit.

Autres signes et coutumes:

Germaine Renaud disait que lorsqu'une poule traine un brin de paille dans la cour ,c'est signe de visite.Autre signe de visite:quand le bois culbutait de sur les chenets et envoyait des braises dans la maison.

Au baptême,il fallait que parrain et la marraine s'embras sent sous les cloches sonnantes,sinon le bébé serait toujours morveux.

Quand on avait perdu quelque chose ou qu'on ne retrouvait plus son chemin,les vieux disaient:"Tu as sans doute marché sur l'herbe d'écarte"

La grand'mère d'Eliane avait parfois de grandes taches vio lettes sur les mains(comme toutes les personnes âgées dont l les vaisseaux sanguins sont fragiles).Cela lui faisait dire: "cette nuit,j'ai couché avec un mort."Mais y croyait-elle?

La Guilluche laissait de l'eau dans son seau tous les soirs pour"que les âmes des défunts de sa famille puissent boire"

Les comètes annonçaient la guerre.

Les étoiles filantes étaient des âmes qui montaient au Paradis et que le Diable poursuivaient.Il fallait dire:"Mon

Dieu,,recevez la pauvre âme en peine;"

Une fois,les femmes s'en allaient"bêcher le blé avec leur bêche(binette) à long manche.Au chemin de Massac,à la sortie du bourg,un oiseau cherche à se poser sur le manche d'une bêche.Immédiatement ,les femmes se sont exclamé:"Qu'est-ce que cela veut dire?Nous sommes ensorcelées!Certainement du malheur etc..."Jusqu'au moment ou l'une d'elles s'écrie:"Mais c'est la perruche à l'Arramy!"En effet,l'oiseau apprivoisé s'était échapet cherchait à se poser sur ce bâton qui lui rappelait son perchoir.

La Mistouarde:

On retrouve le même conte du côté de Burie sous le nom de la Gampote.Dans le Loiret,c'est la chasse au Dahut.

Un jeune gars nommé Bise-Bourrie était commis au village. Les autres l'emmènent à la chasse à la mMistouarde(animalfantastique) en Picoutou/Voila la bande partie à la tombée de la nuit.Comme de bien entendu,les gars postent Bise-Bourrie à une certaine place,en lui recommandant de ne pas bouger.ils vont, disent-ils s'embusquer un peu plus loin.Ils l'abandonnent. Par le plus grand des hasards,Louis Billard était allé chercher un taureau à la gare et le ramenait/en le "touchant "devant lui.Notre gars aperçoit cette grosse bête dans la brume nocturne;il fait demi-tour et galope jusqu'au bourg en criant. Justement Edmond venait veiller chez nous.Bise-Bourrie/l'attrape à bras la corps,tout affolé ."Qu'as-tu donc?"-"La Mistouarde!La Mistouarde qui vient!"-"Grand sot,va te coucher!"

- - - - - - - - - - - - - -

LA POLITIQUE

- - - - - - - - - - - - - - - - -

Autrefois,il y avait seulement deux partis politiques:les " Républicains"(de gauche,pauvres pour la plupart et légèrement anticléricaux) et les "Badinguets"(de droite,riches en majorité et catholiques)

A Gourvillette,aussi loin que je me souvienne,on élisait une municipalité républicaine.A Beauvais,par contre,ils avaient une municipalité de droite.Peut-être les gauches l'auraient-ils emporté aussi à Beauvais, mais les "badinguets" de Gourvillette,qui avaient des terres sur Beauvais se faisaient inscrire sur la liste électorale de Beauvais et comme ça les droites gagnaient.

L'affaire Dreyfus:Au moment de l'affaire dreyfus,j'étais en-

core jeune,mais je me souviens que les gens du pays étaient surexcités en parlant de ça.Hector Blanchard(le futur maire) qui commençait d'aller à la charrue,avait appeler ses chevaux Dreyfus et Zola,en signe d'admiration.Cette habitude d'appeler les chevaux par le nom d'un homme politique continue encore. Billard avait appelé son cheval Blum et queugnon continue d'appeler son cheval du nom d'un homme politique qui lui déplait (il change souvent de nom)et se régale de lui faire rouler le bâton sur les côtes.

Le I4 juillet: A la veille du I4 juillet,on sonnait le glas de la royauté,pour faire enrager les "badinguets".
Sur le canton,il y avait l'arbre de la Liberté,un superbe marronier;tous les ans au I4 juillet,on y montait un drapeau tricolore qui y restait accroché pendant un an.Pendant la cérémonie les enfants des écoles chantaient.

Une fois,le I4 juillet était un jour de foire de Beauvais. les hpmmes(républicains)assistèrent à la cérémonie puis partirent tous pour la foire de Beauvais.Le curé(qui était le précepteur du fils du chatelain)en profita pour décrocher le drapeau tricolore et le remplaça par un drapeau blanc.Le soir,ce fut un beau scandale!Finalement on ota correctement le drapeau blanc et on remit le drapeau tricolore à sa place.

Pour le I4 juillet à Gourvillette,on "tirait" le "canon".((ungros tube dans lequel on verse de la poudre noire et des gravillons.L'étoupe est en papier journal bien tassé)On le tire encore maintenant.A beauvais,ils avaient un vrai canon sur roues.Aussi quand les gens de droite de Gourvillette voulaient tirer du canon pour une raison ou une autre(la visite de leur député par exemple)ils allaient emprunter le canon de Beauvais

A un I4 juillet,il y a une quarantaine d'années,ceux de droite avaient fait boire Fleury pour qu'il gifle le Maire pendant la cérémonie.Ma foi,le chapeau du Maire voltigea,laissant apparaître ses cheveux blancs.Mais s'il était âgé,le Maire Hector Blanchard,n'était pas rouillé et se souvenait qu'il avait fait l'école de Joinville,si bien que mon Fleury se retrouva à terre et reçut la correction qu'il méritait.Ce fut ensuite devant le juge qu'ils s'expliquèrent.Hector a dit:"oui,je l'ai battu.Il m'avait attaqué le premier,tout le monde est témoin.Tant que je le pourrai,je ne me laisserai pas battre sans me défendre."

A cette époque-là,il y avait une femme qui faisait "le chien

et le loup" transmettant à chaque camp ce qu'elle apprenait d dans l'autre.J'ai prévenu Hector,qui m'a répondu"zou sais', zou la conneus".

L'élection d'undéputé:Dans ma petite jeunesse,quand le royaliste Leroy,de Loulay,a été élu(avant Réveillot),les "badinguets"de Gourvillette avaient fait une chanson,dont je ne sais plus que le commencement:

Le comité des républicains
cains,cains,cains,
Vida sa bourse avec entrain
train,train,train,
Pour les frais de Réveillaud,
de Gaborit et de Favreau.....

Réveillaud était le candidat député,Gaborit et Favreau Conseillers généraux.

Je me souviens que Réveillaud était venu faire une conférence à Gourvillette un jeudi.J'y étais allée avec d'autres de l'école.

Il y a longtemps,c'était le grand'père d'Armand Blanchard qui était Maire,il y eut discussion pour savoir si le député serait de gauche ou de droite parcequ'ils pouvaient compter sensiblement sur le même nombre de voix.Gaston Arramy(badinguet)avait promis que si c'était Vinot(?) qui passait,il monterait une barrique de vin sur sa"traîne"(Plateau bas monté sur 4 roues en fer et tiré par un cheval)et qu'il offrirait à boire à toute la commune.Mais ce fut Réveillaud,de gauche,qui passa.Aussitôt,les notables de gauche organisèrent des réjouissances avec un char que nous suivions bras-dessus,bras-dessous,et un vin d'honneur accompagné de petits gateaux secs offerts par Firmin Arramy.Le Mite était dans le char avec son tambour(il était garde-champêtre).Le tambour"ripe",tombe et roule à grand bruit dans la cour qui était en pente,et le Mite courait derrière.Nous avons bien ri.Avant de sortir de sa cour ,le Maire nous a rappelé que nous n'avions droit qu'à la moitié de la chausséeet qu'il faudrait donc suivre le char qui roulerait bien à sa droite.Si bien que les provocateurs,qui attendaient pour bousculer le cortège,perdirent leur temps puisque personne ne les empêchait de passer.Un cousin germain qui était là,est allé au défilé avec Edmond.Les autres étaient d'accord à condition qu'ils soient du "bon côté"

- - - - - -

Il yavait un petit commis chez un grand'père à Gaillard qui av

avait onze ou douze ans.Quand nousle trouvions,Valentine et moi,en gardant les bêtes aux champs,Valentine lui disait"Réveillaud creusé"(Réveillaud était le député des républicains ceux-ci étant pauvres en général,étaient"creusés")Et le gamin qui bégayait lui répondait"Ba,ba,ba,badinguet pou,pou,pourri".Et nous rions comme des folles.

- - - - - - - - -

Du temps du précepteur,il y eut un jour,2 défilés:celui des"droites"et celui des"gauches".Le porte-drapeau de ces derniers,le vieux Barthélémy brandissait son drapeau en criant:"En avant,Républicains du boune ordre".

- - - - - - - - - - - -

Un jour l'Adolphe(badinguet) a fait une réunion politique dans sa grande chambre qui donnait sur la rue,à une quinzaine de mètres de notre grille.Les autres disaient:"Brillaud,tu devrais l'empêcher(il était conseiller municipal).Et mon père de répondre,"Il est chez lui ,ça neme regarde pas." Adolphe l'a sans doute su;il est venu trouver mon père:"Gustin vous n'avez pas à vous en faire,on ne tirera pas le canon près de chez vous."Et,en effet,canon et pétards faisaient du bruit au bout du chemin,à la sortie du bourg.

- - - - - - - - -

Les Croix deFeu:Au moment des Croix de Feu un certain nombre d'hommes adhérèrent aux"Chemises bleues".
Un jour,les frères Tardy,assistèrent à la messe,en uniforme, raides comme des piquets.Floriska disait:"Le curé n'avait pas pas l'air de trouver ça à son goût"Philomène lui a répondu: "Dame,ils avaient l'air de dire au Bon Dieu:Tins-toi bin,nous sommes là.

Une autre fois les Chemises Bleues organisèrent un défilé avec femmes et enfants ,et,tout en chantant,ils se rendirent devant chez le Maire,Hector Blanchard,un bon républicain. Mais le portail de la ferme ne s'ouvrit pas,et,au bout d'un moment,les provocateurs s'en allèrent.Dix minutes après,Hector partait dans les champs avec sa drageuse(pulvérisateur tiré par un cheval),blanc de colère.Il avait eu la sagesse d'éviter la bagarre.

- - - - - - - - - - - - - -

LES JOIES ET LES PEINES

Certes,la vie était pénible.A part les labours,les hommes accomplissaient tous leurs travaux à la main:il"bêchaient (binaient) les vignes,les blés,les betteraves,avec un "cornu"(houe à 2 pointes),fauchaient les foins,faucillaient les grains,les battaient ,faisaient vendanges.Les journées commençaient avant le lever du soleil pour finir à la nuit.

Les femmes n'avaient pas moins d'ouvrage:les "droles"(enfants),la cuisine,le pain,l'essangeage du linge toutes les semaines,la"bugée"(gande lessive) I ou 2 fois par an,le soin de la basse-cour et du porc,la traite des bêtes,le beurre,etc En outre,elles menaient les bêtes aux champs,filaient la laine et le chanvre,tricotaient,rapetassaient les vieux habits. Et quand l'ouvrage pressait dans les champs,elles partageaient les travaux des hommes.

Mais si l'on travaillait dur,comme on savait s'amuser!Les jeunes,bien sûr,qui chantaient,riaent et dansaient en toutes occasions,mais les pères et mères de famille savaient bien rire,faire des farces,se moquer et même chansonner les petits évènements qui rompaient la monotonie de la vie. Si le Saintongeais est appelé "cagouillard" (cagouille=escargot)ce n'est pas parce qu'ilest lent au travail,mais parce qu'ilprend son temps pour tout,pour le travail comme pour les mille petites joies qui passent. C'est un sage.

LA MORTALITE DES VIGNES

Ce fut une catastrophe pour la Saintonge.Dans ma jeunesse, les gens disaient,pour situer un évènement"c'était avant... ou...après la mortalité des vignes.

Jusqu'en I876,Gourvillette se livrait surtout à la culture de la vigne... et le vin servait à la distillation du cognac.

Il y avait 3 variétés de vignes:du Jurançon(blanc),de la Folle(blanc) et du Balzard(rouge).Elles étaient plus résistantesaux maladies que les variétés actuelles et on ne les "droguait (sulfatait) pas.

Le mode de plantation n'était pas le même non plus.Certaines vignes se cultivaient "en planches":il y avait 2 rangs de vigne assez près l'un de l'autre(un mètre environ)car on ne labourait pas les vignes,on les "bêchait"(façonnait)uniquement à la main. Ensuite venait un espace ou"planche" que l'on labourait et où on

on cultivait des céréales ou d'autres choses.Puis 2 rangs de vigne,une planche,et ainsi de suite...

Dans d'autres vignes,les rangées de ceps se succédaient sans interruption.

La taille aussi était différente:les ceps n'étaient pas palissés sur des fils de fer mais se dressaient isolément.On On les taillait comme des groseilliers(la taille en gobelet était encore pratiquée en I976 dans le Languedoc m'aindiqué André).Quand on replanta après le phylloxéra,les vieux n'arrivaient pas à s'habituer à tailler des sarments attachés à des fils de fer.

Dans nos communes,la vigne était la seule ressource,et comme tout se faisait à la main,il y avait beaucoup de domestiques qui venaient surtout du Poitou car ils étaient bien mieux payés que chez eux(mon grand-père Barret venait des Plans-de-Faye,à côté de Ruffec;mon père venait de Melleran).Les vieilles disaient qu'en ce temps-là le village était Beaucoup plus gai.Le soir ,quand ils étaient "débauchés"(avavaient fini leur travail:"bauche"=tâche)ils mettaient de l'animation,chantaient...

Le cognac d'avant la mortalité des vignes était meilleur qu'aujourd'hui et se conservait mieux car on ne le droguait pas.Quand Marie Raffin est née(I853)son père distillait.Il a mis de côtétout le cognac fait la nuit de la naissance-Marie-Louise Arramy en a encore.A Orfeuille,chez les cousins Viaud,ils ont encore du cognac d'avant la mortalité des vignes.Mon beau-frère Octave l'avait bien caché pour qu'on ne le gaspille pas.

Le phylloxéra apparut en I876,dans les Combes(les versennes(sillons) qui montent vers Piquerusse).Les vignes jaunissaient,les raisins ne parvenaient pas à se former.En l'espace de 2 ans,toutes les vignes étaient atteintes.La vigne étant la seule richesse et presque la seule culture,ce fut la misère:les gens étaient comme fous,certains se sont suicidés.

Les vignerons qui commençaient à s'enrichir avec le cognac avaint fait construire de belles maisons,2 pièces en bas,séparées par un couloir et 2 chambres"hautes"(I° étage) souvent couvertes d'ardoises.Chaque pièce était éclairée par 2 fenêtres.La cour était limitée par une grille et les pilastres du portails'ornaient de motifs sculptés dans la pierre: boules,étoiles,vases,etc...Hélas,quand le phylloxéra est arrivé,certains ont du interrompre la construction de leur

maison,faute d'argent car dans ce temps-là on n'empruntait pas.C'est ainsi qu'à Gourvillette 3 belles maisons sont restées inachevées.I°/celle appartenant à Audouin,le grand-père de Clotilde Villemonté.Elle est restée telle quelle,avec seulement le côté gauche construit;2°/celle des Daigre,qui ont été obligés de vendre,car il y avait juste les murs.C'est le Perret qui en occupe maintenant une partie,dans le haut du pays;3°/et enfin celle des Clergeau,que l'oncle Edmond a racheté plus tard à Marc Navarre,petit-fils des Clergeau.

Sitôt le désastre,des habitants du Poitou(Deux-Sèvres) qui connaissaient bien mieux l'élevage que les Charentais, uniquement vignerons,sont venus s'établir dans la région. On éleva des vaches,des moutons.On cultiva des betteraves,du fourrage,des choux à vaches.Peu à peu des coopératives laitières se créèrent et sauvèrent la région.Celle de Néré s'est ouverte vers I898 et mon père en a fait partie dès ledébut. Il n'y avait pas beaucoup de vaches et avec une voiture bâchée et un cheval le courtier"faisait 3 communes:Haimps,Massac et Gourvillette.Les débuts ont été assez pénibles,car des commerçants avaient commencé à ramasser le lait pour leur compte et ils ont fait la guerre aux coopératives qui les empêchaient d'exploiter les producteurs.Mais les coopératives ont gagné car elles payaient plus cher.

VersI900,on recommença à planter:des hybrides greffés sur Ripaud ? ou Rupertriss ? .C'étaient de petites plantations, chacun pour récolter son vin.On plantait dans les coins à l'abri de la gelée.Notre vignede la Baraude date de cette époque Mon père avait aussi une vigne au chemin de Béchard exploitée en planches et une à la Mauricette qui était"paulée"(soutenue par des piquets et des fils de fer).

Autrefois,les barriques et les cuves se mesuraient en veltes et non en litres.

CULTURES DIVERSES : BLE,BETTERAVE;

Quand on avait rentré les blés,on ne déchaumait pas tout de suite,on y menait paître les moutons.On ne labourait qu'après la mi-aout.

Les"couvrailles"(semailles) se faisaient aux alentours de la Toussaint(entre I5 jours avant et I5 jours après)

On "faisait"l'orge,puis l'avoine,puis le blé.La "bayarge" (orge barbu se faisait bien plus tard.

Au mois d'avril, dans les champs de céréales, on "échardonnait" c'est-à-dire que les chardons étaient coupés à la main avec une espèce d'instrument appelé coupe-chardons. Tout le monde s'y mettait: hommes, femmes et enfants.

Les betteraves: Quand on semait les betteraves, à chaque pied, on faisait un petit trou, on versait un peu d'engrais, on mettait un peu de terre par-dessus, puis quelques graines de betteraves et enfin on recouvrait avec un peu de terre. Une année, j'ai semé les betteraves avec la vieille Guilluche. Elle ne mettait que quelques graines au fond de chaque trou en les comptant soigneusement. Moi, j'en mettais une pincée. Quand nous avons fini, elle avait employé beaucoup moins de graines que moi et, Edmond, mon frère chez qui je travaillais, gronda que je gâchais la marchandise. Mais la saison ne fut pas favorable aux betteraves. Les miennes levèrent convenablement, mais il fallu refaire les rangs semés par la Guilluche. Edmond alors, changea d'avis.

Les engrais: Mon père vendait des engrais. Souvent, il les vendait au "baquet", (panier en bois). Un vieux disait: "Eh bien, ça va pousser! J'ai mis un baquet d'engrais par journal (1/3 d'hectare)

La moisson: Quand on moissonnait à la faucille, on embauchait des saisonniers. Chez nous, on n'en a embauché que lorsqu'Edmond a été malade de sa pleurésie. Il y en avait 2 un ouvrier boulanger, qui avait obtenu un congé de son patron pour nous aider, car il gagnait plus à moissonner et un "rabalou" (vagabond) assez âgé que nous connaissions. Il ne faisait guère que ma moitié du travail d'un ouvrier normal, mais nous le payions en conséquence. Pour attacher le blé en gerbe, on utilisait des liens en paille de blé. En général, ils se mettaient à 3 : le premier coupait quelques poignées de blé pour en faire un lien, le second coupait suffisamment de blé pour en faire une gerbe et le posait sur le lien, le troisième attachait la gerbe.

Topinambours: A Cressé, on récoltait beaucoup de topinambours Pour les laver, on les mettait dans une espèce de charrette dont le fond et les côtés étaient à claire-voie et on la descendait dans la rivière, qui emportait la terre.

La charrette de foin: A Cressé, Adrien et 3 autres gars, a-

vaient chargé du foin dans la prairie. Comme c'était la dernière, elle était très chargée. Au moment d'entrer sous le portail, la charrette était chargée trop haut et ne pouvait passer. Un gars va chercher 2 autres boeufs et fait tirer les 4 boeufs ensemble. La flèche casse et la charrette reste coincée sous le portail. Il a fallu travailler longtemps pour la dégager et le patron faisait le potin: "Si vous aviez fait 2 charrettes, il y a longtemps que ça serait fini et ma charrette ne serait pas abîmée.

- - - - - - - - -

LES BATTAGES

- - - - - - - - -

Autrefois on battait au fléau. Les bons batteurs se mettaient à quatre, mais il fallait bien avoir la cadence pour que les fléaux frappent alternativement le tas de gerbes sans s'accrocher l'un l'autre. Dans un tas de gerbes, il y avait peut-être 20 à 25 gerbes, les épis dirigés vers le milieu.

Ensuite on a battu au rouleau (rouleau de pierre). Chez Pelin battaient dans la rue vers chez nous. Ils balayaient bien la rue, puis faisaient une bouillie bien épaisse avec de la bouse de vache pour boucher les trous. Quand c'était bien durci, on balayait encore une fois, puis on mettait les gerbes sur quatre rangs, les épis face à face. Un cheval, attelé à un rouleau de pierre passait dessus. Le rouleau avait une glissière(?) si bien qu'arrivé au bout, le cheval faisait demi-tour et revenait sans que le rouleau tourne. Le cheval faisait au moins une dizaine de fois le va-et-vient. Puis on secouait la paille à la main par poignées. On la mettait sur des liens pour faire les gerbes de paille. Puis on balayait les grains, on mettait le blé en tas et après on le passait au tarare pour séparer la balle du grain. Il y avait beaucoup de fabricants de tarares, presqu'autant que de menuisiers.

Ensuite on a eu l'égreneuse. Deux chevaux étaient attelés chacun au bout d'une flèche et tournaient dans le même sens. Au milieu de cette flèche, il y avait l'égreneuse qui était mue par le mouvement des chevaux. On y mettait environ 60 gerbes. A l'intérieur, il y avait un cylindre vertical qui tournait dans un autre cylindre creux. Leurs parois étaient garnies de ~~petits~~ nomreux crochets qui faisaient sortir le grain. Il y avait aussi un déversoir par où coulaient paille et grains mélangés.

Plusieurs femmes étaient rangées côte à côte et secouaient

la paille.La première secouait la paille et la poussait avec sa fourche vers la seconde qui en faisait autant et ainsi de suite.Au bout,la paille était bien secouée et ne contenait pl plus de grain.Alors,un homme la prenait soit avec une faucille,soit à la brassée et la posait sur un lien qu'un autre homme avait préparé.Ce deuxième homme attachait ensuite la gerbe de pailleet la mettait en tas sur le côté.On mettait le grain en taS AVEC UNE PELLE en bois et quand la journée était finie on le passait au tarare.

Après l'égreneuse est venue la machine à vapeur qui triait toute seule le grain,les balles et la paille .A Gourvillette, on ne nourrissait que les hommes de la machine:l'engreneur et le chauffeur-mécanicien.Les autres étaient des voisins qui s'entr'aidaientet retournaient manger chez eux.A Orfeuille, chez ma soeur,on nourrissait tout le monde,ce qui faisait beaucoup de travail aux femmes et entraînait souvent des comparaisons et des critiques sur la nourriture.Après la moisson les gerbes étaient disposées en meules("maillers"quand il y avait le grain,"paillers" après les battages).Avant de rentrer les gerbes ,on"bousait" la place des maillers.Les gens venaient à la maison:"Eh!Brillaud!Vous penserez à nous"tourner"les bouses(mettre de côté).Car nous avions une vache et tout le monde n'en avait pas.Les meules étaient rondes ou rectangulaires.C'était tout un art de faire les meules(forme régulière, proportinnée à la récolte,solidité,imperméabilité).A Gourvillette,il n'y en avait que 2 ou 3 vraiment capables et ils faisaient les meules pour tout le monde.

Maintenant c'est la moissonneuse-batteuse qui fait très vite le travail.Puis grâce aux presses,on fait des ballots qu'on empile sous les hangars.Cela donne bien moins de peine et va beaucoup plus vite.

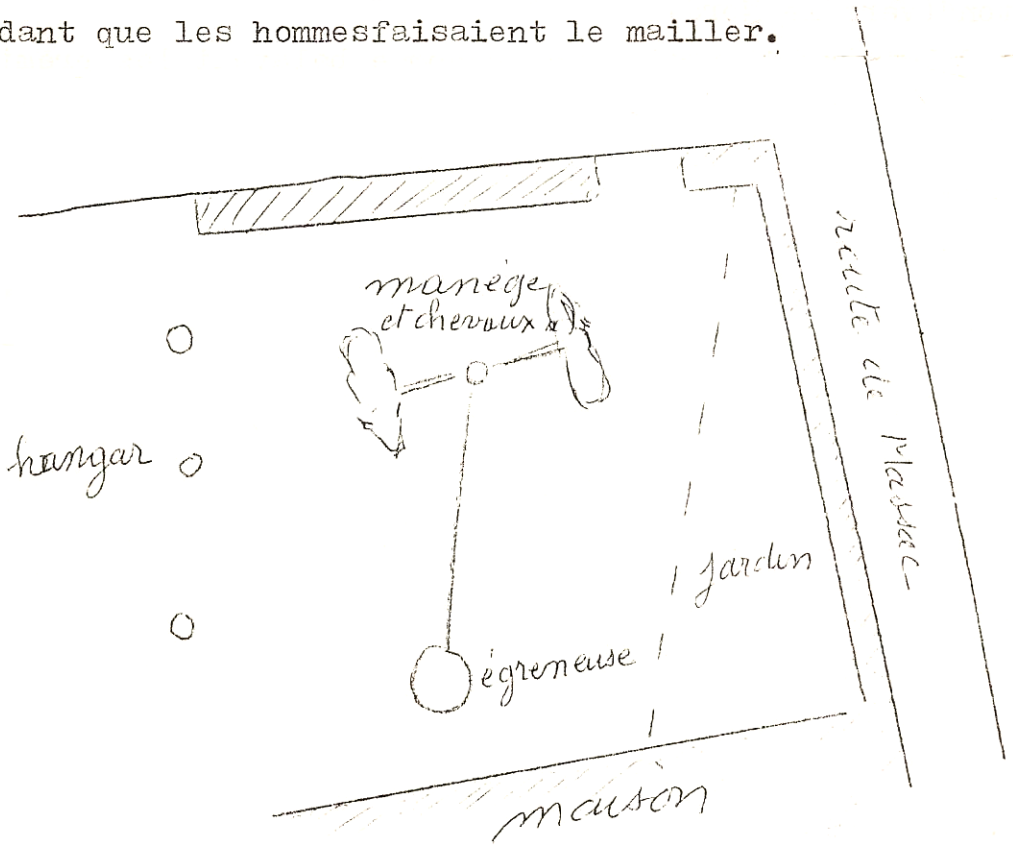
- - - - - - - - - - - -

L'EGRENEUSE A LA MAISON

- - - - - - - - - - -

Les maillers étaient sous le hangar.Pour commencer les battages,on déménageait tous les outils(charrue,carriole,...) qui se trouvaient sous le hangar.et on les menait vers lefumier,à la sortie du bourg,sur la route de Massac. On nettoyait la cour,on la bousait.On mettait l'égreneuse sous la première fenêtre de la chambre.Le manège pour les 2 chevaux qui actionnait l'égreneuseétait près du jardin dans le coin de la cour.La transmission se faisait par des pignons dentés et une

tige de fer.On jetait une centaine de gerbes(la "buffée") près de la"dalle" où on mettait à égrener .Une personne,souvent une femme,défaisait les liens qui étaient en paille de blé.Mon père engrenait,il jetait soigneusement dans la dalle? pour que ça ne "bourre" pas.A la sortie,paille et grains étaient mélangés.Ma mère avec sa tante Angèle David,tiraient la paille.Le grain était dessous.Des hommes liaient les gerbes de paille et les portaient au pailler qui était dressé à côté du fumier sur la route de Massac.Quand la buffée était finie, un homme prenaitun instrument,la "raballe" formé d'une planche fixée au bout d'un bâton et il poussait le grain vers le tarare.A la "débauche"(fin du travail) à midi et au soir,les femmes s'occupaient à passer le grain au tarare pour le séparer des balles et des petites graines:nielles,coquelicots,etc. pendant que les hommesfaisaient le mailler.



QUAND LE TARARE FONCTIONNAIT?ON RETITAIT LE GRAIN de dessous avec un "roible" (instrument analogue à celuides boulangers pour retirer la braise ,mais à manche bien plus court.)

C'étaient souvent les droles qui étaient chargés de ce travail On ne pesait pas les ~~sacs de~~ grain,on le mesurait avec un "boissâ"(boisseau).Le nôtre avait 3 ou 4 pattes en bois et le reste tressé comme les"bourrolles"(paille et tiges de ronce) Quand les hommes montaient les sacs au grenier,ils faisaient un trait au charbon sur le mur à chaque sac pour savoir com-

bien ça rendait au journal(33ares),beaucoup moins que maintenant certainement.Le blé était ensuite versé en vrac dans le grenier.Les murs du grenier étaient toujours qoigneusement enduits pour que les rats ne viennent pas se loger dans les "creux".

- - - - - - - - - - -

INVASIONS :SAUTERELLES et SOURIS

- - - - - - - - - -

Parfois une brusque calamité venait éneantir toute une année de labeur.

En I896,il y a eu une invasion de sauterelles à gourvillette.Les sauterelles ne volaient pas,elles couraient par terre.Elles venaient du chemin de la Node en rangs si serrés qu'on ne voyait plus le sol et elles montaient en direction du c "canton"(vers le Nord)

au début de l'invasion,un bonhomme balayait les premières sauterelles grimpées sur son mur,dans un pot,mais il en a eu vite assez.

je me souviens qu'à la petite porte qui était à la place de la grille actuelle,il y avait une treille, et mon père arrosait sans arrêt le sol avec de l'eau bouillante pour empêcher les sauterelles de grimper et d'aller manger les feuilles et les raisins qui étaient presque mûrs.Elles grimpaient aux murs en couche épaisse et on en trouvait dans les maisons, jusque dans les lits;Par endroits les gens éparpillaient de la paille et y mettaient le feu pour les griller.Dans les champs il n'y avait plus rien.C'est la seule fois que j'ai vu une invasion de sauterelles.

Deux ou trois ans après,il y a eu une invasion de souris q qui mangeaient tout dans les champs et creusaient des galeries partout.Les gens allaient à la mairie et obtenaient gratuitement de la noix vomique qu'ils éparpillaient partout.J'ai vu p plusieurs invasions de souris et de mulots.En général, ça ne dure qu'un été;quand l'hiver est passé,il n'y en a pas plus qu'avant l'invasion.

Une chanson avait été faite sur l'invasion des souris:

(sur l'air de Cadet Rousselle)

I Y parlant toujours des sauterats
Mais ceux-là font I00 cô(fois)mieux d'gâts(dégats)
Elles ont creusé toutes nos luzarnes
On dirait soldats en campagne
Refrain:Ah!Ah!Ah!Bornossion!
Diable t'emporte,lira,liron!

II: (on répète les 2 dernières lignes du précédent couplet)
....De Chef-Boutonne à Saint-Porchaire
Ol est tout comme une formilière
Ah!Ah!....
III:Tous les évêques sont en Saintonge
Ceux-là l(avont la queue plus longue
Ah!Ah!Ah!...
IV:Cesses-là,ce sont les vicaires.... J'ai oublié la fin.

- - - - - - - - - - -

LES MOULINS A VENT

- - - - - - - - - - -

Quand j'allais en Picoutou garder les bêtes,j'avais plaisir à regarder les moulins à vent.Ils étaient mombreux.

Il y en avait deux à Cressé:un à Prends-Garde
un à Comberaau
un à SuMatha(ou SuBerlure)
un aux Touches
un vers la Pinelle(Louzignac)
un vers Coussac(Coucoussac)
On apercevait un peu ceux de Loiré.

Quand le vent commençait à souffler,nous regardions lequel s'ébranlait le premier.C'était souvent celui de Prends-Garde.Le meunier habitait Cressé,mais il venait vite"ouvrir les ailes".Parfois,il y passait la nuit,car il ne pouvait s'absenter quand le vent soufflait.C4était sa femme qui amenait le chargement de grains(IO à I5 sacs dans une cherrette tirée par un cheval)

Une fois,nous sommes entrées à Prends-Garde en revenant de l'école de Cressé.Le meunier nous a fait monter en haut,mais il nous a dit:"surtout ,ne touchez pasaux meules,vous ne bougerez pas,il ne faut pas s'approcher des meules" Nous avons grimpé par une échelle de meunier au premier étage où il y avait les meules.En bas,il y avait un lit,une table,une chaise,des sacs de grains et des sacs de farine.

Ce n'étaient pas les gens qui se dérangeaient,c'était le meunier qui venait chez les clients chercherle grain et ramener la farine et le son.Il écrasait du blé pour le pain,de l'orge et du maïs pour les bêtes.Il apportait la farine de blé tamisée(et le son dans un autre sac)mais il ne tamisait pas la farine de "garouille"(maïs),alors les femmes la tamisait elles-même et s'en servaient pour faire des bouillies

ou des millats(gateaux cuits dans la poële ou au four dans une assiette en fer.)

Le meunier ne se faisait pas payer en argent.Il gardait un peu de grain pour lui.

Près de Gourvillette,il y avait le moulin de Prneds-Garde à gauche de la route qui va à Cressé.Il y avait une petite maison à côté du moulin,mais elle n'appartenait pas au meunier qui habitait à son moulin à eau de Cressé.Il y avit aussi le moulin deCombereau,de l'autre côté des prés d'Aquinant,à hauteur de Prends-Garde,sur Cressé également.Le meunier habitait à cressé,sur la route du Gicq où il avait aussi un moulin à eau.Il s'appelait Contre.C'était un richard,qui fabriquait lui-même son électricité.

A Orfeuille,sitôt Angèle mariée,il y avait un vieux qui faisait encore de l'huile;la meule en pierre du presspir était tournée par un cheval.Tout autour,il y avait une rigole et ça se déversait dans un récipient.

- - - - - - - -

LE PAIN

- - - - - - - -

Chaque femme pétrissait sa pâte dans une maie.Elles mettaient la farine et le levain,puis ajoutaient peu à peu de l'eau à peine tiède.C'était un rude travail de tourner et retourner cette pâte qui fournissait le pain de la semaine pour toute la famille.Certaines avaient des petites maies qu'on mettait sur 2 chaises près du feu. Un jour en se bagarrant,Philo et André Gachet ont culbuté la pâte qui était à côté du feu.Que d'ennuis pour la mère et quelle fessée pour les enfants§!!

Puis on mettait la pâte dans le"panier à pâte" qu'on couvrait d'une toile.L'hiver on mettait le panier à pâte à côté du feu,sur un trépied avec de la braise dessous pour que la pâte lève bien.

Ensuite les hommes portaient le panier à pâte chez le boulanger où on disposait la pâte dans des "jettes"(ou jèdes =panetons)pour donner la forme au pain.L'hiver,pour que la pâte ne risque pas de refroidir pendant le transport,on enveloppait le panier dans des couvertures et les hommes se dépêchaient de le porter. Au hameau de Prends-Garde,à mi-chemin de Gourvillette et de Cressé,il y avait une petite maison à côté du moulin.C'était la femme qui emmenait la pâte dans une brouette,jusqu'au bourg de cressé.L'hiver,elle entourait

bien son panier dans des couvertures et un édredon et elle se dépêchait le plus qu'elle pouvait.

Les femmes préparaient aussi des galettes où l'eau était remplacée par du lait.Ma mère faisait des"tortas",c'étaient des galettes rondes qu'on coupait en parts parallèlement à un diamètre.On ouvrait chaque part cuite que l'on garnissait de pâté.C'était un régal.On faisait surtout des tortas quand on était"juste" de pain.Ca remplaçait la pain le midi en attendant que le pain soit cuit chez le boulanger.

Mais l'homme du fournil grognait:"Vous me"vassez"(ennuyez) les femmes avec vos tortas".En effet cétait un gros travail supplémentaire pour lui:les tortas devaient être cuits à "feu flambant" ,il devait tirer les braises sur le bord du four,passer la pelle avec les tortas par-dessus les braises et surveiller très attentivement car les tortas étaient vite cuits.

Pendant la guerre de I9I4-I9I8 on mettait de la farine de maïs dans le pain,mais il y en avait que ça dérangeait et la docteur Audouin recommandait de le faire griller.

Le levain:Chaque femme conservait précieusement son levain d'une semaine à l'autre.On mettait de la pâte bien enrobée de farine dans un coin de la maie à attendre.La veille de s'en servir"on la rafraichissait" (on la détrempait et ça faisait plus gros).En hiver,onmettait des braises dans une écuelle avec de la cendre dessus et on mettait l'écuelle sous la maie pour donner un peu de chaleur au levain qu'on avait rafraîchi.

Les fours:Certaines familles avaient leur four personnel(four familial).Un chez Blanchard où il faisait cuire le pain de toute la famille:Olinde étant sa nièce,faisait cuire son pain chez lui.

Il y avait un four chez Barthélémy Roullin(chez Bouchet actuellement)où on cuisait le pain de la famille Roullin.

Il y en avait aussi un chez firmin Arramy(chez Grousseau) mais je ne me souviens plus avoir vu cuire du pain dedans.

Il y en avait peut-être en haut du pays mais je ne l'ai jamais su;d'ailleurs,la plupart de ceux d'en haut venaient chez les Meiller.

Toutes les autres familles utilisaient un four commun. On cuisait une fois par semaine,le samedi.Toutes les femmes "cuisaient" ensemble,d'abord dans le four chez Meiller(actuellement Milcendeau)puis dans le four chez Bonneau.

On payait une redevance annuelle par personne et le pro-

priétaire du four fournissait les fagots pour chauffer le four et un homme pour faire cuire le pain. Chez Meillier, c'était Juillet Villemontéqui était chargé de s'occuper du four (c'était un oncle à Philo et à Lydie, mariée à un Vigier). Si on le désirait il passait dans les maisons chercher les paniers de pâte avec un cheval. Il mettait 4à5 paniers dans sa voiture. Pour que chacune reconnaisse son pain une fois cuit, on mettait des marques: un doigt enfoncé dans la pâte, ou 2, ou 3 ou un bout de bois taillé d'une certaine façon.

Comme les femmes étaient nombreuses on faisait 2 fournées au moins. C'étaient tantôt les unes, tantôt les autres les premières à servir.

Puis le boulanger se mit à faire du pain qu'il vendait, mais tous les samedis il continuait à cuire le pain de celles qui désiraient faire leur pâte elles-mêmes.

Parfois les gens étaient si pauvres qu'ils n'avaient plus de farine. La pauvre vieille Mamirault était dans la misère; alors, il lui arrivait d'apporter des betteraves au four qu'elle mangeait comme ça, faute de pain.

A Orfeuille, il n'y avait qu'un four pour tout le hameau. Ils chauffait le four une fois par semaine et tout le monde faisait son pain ensemble. Quand il y en avait trop, ils faisaient 2 chauffes le même jour.

- - - - - - - -

LA NOURRITURE

- - - - - - -

En temps ordinaire, on mangeait très rarement de la viande de boucherie, sauf le jour de la frairie.

Le boucher ne passait que le samedi. Il n'avait que trois clients dans le village: l'instituteur et deux autres maisons. Mais la veille de la "frairie" (fête patronale), le boucher venait sur le "canton". Toutes les femmes venaient chercher de la "daube de bœuf/ beu" ou du pot-au-feu (il s'agissait réellement de boeuf, et non de vache comme maintenant). La viande valait 0,80 fr. le kilo (francs anciens)

Pour faire de la daube de boeuf, on mettait un bout de viande, des carottes, un bouquet garni, un oignon piqué (avec un clou de girofle). Quand le jus était bien sorti, on ajoutait un verre de vin rouge. La viande restait à mitonner sur la braise pendant 4 heures.

Les jours de frairie: on mangeait le pot au feu, de la volaille rotie, du ragout de boeuf, des oeufs au lait et des gâ-

teaux que les femmes faisaient(souvent des espèces de galettes sèches.)On ne mangeait pas de légumes,mais de la salade.

En temps ordinaire:les repas n'étaient pas variés:

Le midi,en été:la soupe,une omelette ou du jambon,du fromage de chèvre.

en hiver:repas froid,grillon ou bout de lard,fromage

Le soir:la soupe, les moghettes(haricots en grains)avec de la salade en été;avec des piments ou des cornichons ,en hiver

Comme boisson: on ne buvait presque pas de vin,car on n'en récoltait pas encore beaucoup(mortalité des vignes) et on préférait le vendre cher aux fabricants de cognac.On buvait du râpéfait avec de l'eau qu'on passait sur la"râpe" après les vendanges(on ne pressait pas trop fort) et du sucre.Quand le râpé était fini,on prenait du pommard préparé avec des pommes écrasées,de l'eau et du sucre(environ 2 kgs de sucre pour 100 litres de boisson).On préparait le pommard quand les pommes étaient mûres mais on ne l'entamaitque lorsque le râpé était fini.Parfois,à la place de sucre,on utilisait du glucose qui était du sucre de maïs ???

Au dessert:on avait des fruits,du fromage de chèvre.On faisait"~~cécher~~ meler" (sécher) des prunes d'amour (petites prunes bleu-noir) dans le four et en hiver ,on les mettait gonfler dans un petit pot,près du feu,presque tous les soirs.les poires les mieux adaptées au terrain étaient les poires blanquettes.Il y avait aussi des figues.On fabriquait parfois du raisiné:c'était du jus de raisin,dans lequel on jetait des fruits coupés en morceaux et qu'on faisait réduire tout doucement,à feu doux,jusqu'à ce qu'il devienne très épais(on prenait le jus directement au pressoir)

Les Charentais mangeaient souvent de la salade en accompagnement d'un autre plat:haricots,frites,viande.Pour lui conserver tout ~~son~~ le parfum de son assaisonnement,on ne la mélangeait pas dans son assiette avec l'autre plat,chacun piquait dans le saladier avec sa fourchette.

Le sucre:dans ma petite jeunesse,le sucre était une denrée de luxe que l'on"serRait" dans l'armoire et non pas avec les autres provisions.On s'en servait quand on était malade.

Le café:On ne buvait pas de café non plus,sauf lorsqu'on avait des invités.Maman allait acheter un petit cornet de café moulu,juste ce q 'il lui fallait pour ses invités.Je me mettais à genoux à côté d'elle,le temps qu'elle le faisait dans son petit pot ,devant les braises du foyer,pour en respirer

son petit pot devant les braises du foyer pour en sentir l'odeur que j'aimais beaucoup .

Quand on tuait le cochon , on portait un rôti à tous les membres de la famille habitant le village. Ils nous rendaient la politesse à leur tour, si bien qu'on avait de la viande fraiche plus souvent. Avec le cochon, on faisait toutes sortes de bonnes choses, car dans le cochon rien ne se perd: du boudin, des saucisses, des andouilles, des rôtis sous graisse, des pâtés de foie ou de lapin, etc... Si ontuait les oies quand on avait du cochon frais, on préparait des cous farcis (on prend la peau du cou de l'oie, on en coud un e extrémité pour en faire un sac que l'on garnit avec une farce à base d'oie et de cochon, puis on ferme le sac en cousant l'autre bout. On le fait cuire et on le conserve sous graisse. Quel régal) ce n'était pas si facile que ça de faire la "cuisine de cochon". Il fallait savoir doser les épices, les herbes: thym; laurier, sauge, cerfeuil; estragon, persil, etc... Certaines femmes étaient réputées pour leur habileté et on leur demandait de venir donner un coup de main. Souvent on ne les payait pas, mais le soir elles emportaient un beau rôti, du boudin, etc.. Maman Florence était fine cuisinière et très demandée. Moi-même quand j'étais jeune, j'allais souvent aider mes voisines et amies.

Quand les Vendéens sont arrivés après la mortalité des vignes, ils ne mangeaient pas à notre manière. Ils n'avaient ni assiettes, ni verres. Ils mangeaient à même le plat et buvaient au goulot. Mais quand la couturière venait chez eux, on lui mettait une assiette et un verre. Seulement comme tout le monde buvait au goulot de l'unique bouteille, la couturière évitait de boire. D'ailleurs, très vite, les Vendéens se sont mis à manger à notre mode.

Déjà, à cette époque, les jeunes se nourissaient mieux que les vieux. La vieille Rosalie, la grand'mère de Marie-Louise disait, horrifiée: "au jour d'à neu (aujourd'hui) il leur faut une sardine entière , et puis du beurre avec. Dans ma jeunesse on mangeait une I/2 sardine sur son pain et sans beurre (il s'agit de sardines demi-sel, que l'on mange crues avec du pain et du beurre, après les avoir partagées en 4 filets)

- - - - - - - - - -

LA CUISSON DE LA NOURRITURE

- - - - - - - - - - - - - - -

on faisait la cuisine, uniquement dans la cheminée ou par-

fois sur le fourneau à braise.

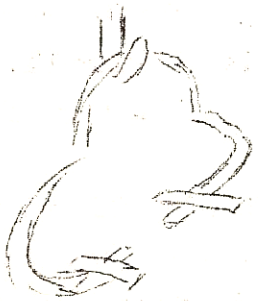
Dans la cheminée, on accrochait à la crémaillère, soit la marmite, soit le porte-poêle. Sur le porte-poêle on mettait soit la poêle ordinaire, soit la poêle à longue queue, soit le "diable". Si c'était la poêle à longue queue, pour ne pas qu'elle perde l'équilibre, on enroulait autour de la queue une chainette lestée d'un plomb qui représentait souvent une "cagouille"(escargot). Cette chaînette était fixée à un clou sur la cheminée. Sur le porte-poêle on mettait aussi le "diable"(écuelle en terre non vernissée avec un couvercle) dans lequel on faisait rôtir pommes de terre et châtaignes. Mais le "diable" est relativement récent, du début du XXème siècle. Avant on faisait cuire pommes de terre et ~~CHÂTAIGNES DANS LES CENDRES~~ chataignes dans les cendres.

Avant la mortalité des vignes, le matin, on mettait dans les cendres, près des braises une "moque"(grande tasse en terre vernissée, brune extérieurement) pour faire chauffer le vin du petit déjeuner.

Pour faire du café, on mettait l'eau à bouillir devant les braises dans un petit pot à caillou(poterie épaisse grise ou beige). C'est comme ça aussi qu'on faisait cuire les "moghettes" (haricots)

Pour tenir la soupe ou les moghettes au chaud on se servait d'un fourneau à braise.

Dans les maisons riches, il y avait un "potager", sorte de fourneau à braises en maçonnerie dont les parois étaient recouvertes de carreaux de faïence. Il y avait aussi des petits fourneaux à braise en terre ou en fonte que l'on mettait dans un coin de la cheminée.



porte-poêle

porte poêle avec un "diable"

la poêle à longue queue sur le porte-poêle.

Pour faire la cuisine on se servait en outre, du trois-pieds (trépied à hautes pattes) et du gril qui servait à faire cuire les coquillages ou griller les poissons et le ~~bâtard~~ bifteck (le bifteck charentais est une large tranche de viande de 3 cm. au moins d'épaisseur)

- - - - - - - - -

LE CHAUFFAGE

- - - - - - - - - -

Autrefois, avant la mortalité de la vigne, il n'y avait ni pallices (grosses haies autour des champs que le remembrement fait actuellement disparaître.), ni bois à Gourvillette: les gens allaient chercher leur bois de chauffage en forêt d'Aulnay, de Chives ou de Fontaine.

Mon père y allait 2 fois par an. Il n'y allait pas seul, mais avec plusieurs voisins qui allaient en chercher aussi. Ainsi ils pouvaient mettre plusieurs chevaux devant les voitures quand ils étaient "encassés" (embourbés) dans les chemins de forêt ou quand la montée était trop rude. En effet, rares étaient les cultivateurs qui avaient plus d'un cheval.

Edmond, mon frère, est allé, aux alentours de 1908, cher-

cher de la tourbe aux Fours, à une vingtaine de kilomètres de Gourvillette, pour faire la "Beurnée" (pâtée) des cochons, mais il n'en a pas été content: beaucoup de fumée et peu de chaleur Il n'y est pas retourné.

Comme le bois de chauffage était rare et couteux, on brûlait dans la cheminée tout ce qu'on pouvait: tiges de maïs, de topinambours, les épis de maïs "épelonnés" (égrenés) etc... Quand j'étais jeune, j'allais aux champs avec une vieille bergère qui avait de grandes poches à son tablier. Quand on trouvait dans l'herbe un cep de vigne déssébhé, vestiges des vignes mortes elle le détachait à coups de sabots et le mettait dans sa poche. Les gens étaient très pauvres et faisaient de tout petits feux. Les gens des communes voisines, où se trouvaient quelques bois se moquaient de nous. Ils nous chantaient:

chauffez-vous, bounes gens,
pendant que le feu fiamme.

Quand ma belle-mère est venue à notre charge, nous lui donnions, en tout, pour son chauffage et sa cuisine, 4stères de bois et IOO fagots par an. Et mon beau-frère Couperie trouvait que c'était beaucoup!!!

- - - - - - - - - - -

LA BUGEE (La lessive)

- - - - - - - - - - -

Deux fois par an, on faisait la "bugée" (mai-septembre)

Quand on changeait de linge au cours de l'année, on l'essangeait, on le faisait sécher et on le mettait à part, soit au grenier, soit dans une armoire spéciale, soit dans un coffre-les coffres ne servaient guère qu'à ça. Puis le moment venu, on faisait la bugée, à laquelle participaient les voisines. On leur fournissait le repas de midi et une petite liqueur.

On utilisait une "ponne" en terre cuite (grès), souvent joliment décorée extérieurement. C'était la lessiveuse de notre temps. Pour préparer le linge il fallait faire très attention pour que le "lessus" puisse bien circuler et pour que ça ne tache pas. On n'aimait pas les draps neufs qui empêchaient l'eau de passer et coloraient l'eau. On ne mettait pas de lingerie fine avec des draps neufs.

Voilà comment se déroulait l'opération de la "bugée":

Iº jour: on prépare le linge (on assied le linge). I personne aide

2º jour: on coule la lessive dans les ponnes: aide passagère des voisines ("mettre sa mise" sur la bugée)

3° jour: on la lave et on la rince (5 ou 6 voisines qui bavardent fort.)

Le linge soigneusement préparé dans la ponne (I° jour); on chauffait la chaudière presque toute une journée, en ajoutant souvent un peu de cristaux de soude à l'eau; avec un récipient en zinc (ou en cuivre dans les maisons riches) de 2 litres environ, on puisait l'eau chaude dans la chaudière et on la versait sur le linge (voir croquis) On le faisait jusqu'au soir, jusqu'à ce que l'eau sorte très chaude et colorée. Certaines femmes ajoutaient dessus ou dessous un chapelet d'iris (des rhizomes d'iris coupés en morceaux et enfilés). Après quand il était sec, on le pendait dans le "cabinet" où était le linge pour le parfumer.

Le lendemain, on "desassiait" le linge (enlever de dans les "ponnes") On avait préparé de grands récipients pleins d'eau (c'étaient souvent les hommes qui faisaient ce travail). Dans le premier, on frottait le linge "au poing", sur des planches (on n'employait Pas de brosses), puis on le rinçait dans un autre grand récipient dans lequel on changeait l'eau plusieurs fois, jusqu'à ce que l'eau reste claire.

Ensuite on faisait sécher le linge sur des cordes ou sur l'herbe, quand il n'y avait plus de place sur les cordes. On en mettait souvent dans le morceau de champ qui est au-dessus du fumier; au bout de ce champ se trouvaient 7 ou 8 noyers. Il n'en reste plus qu'un.

Quand le linge était sec, on le pliait très soigneusement (très peu de repassage) et on en faisait de belles piles dans le "cabinet", piles qui faisaient la fierté des ménagères car elles indiquaient la richesse de la maison.

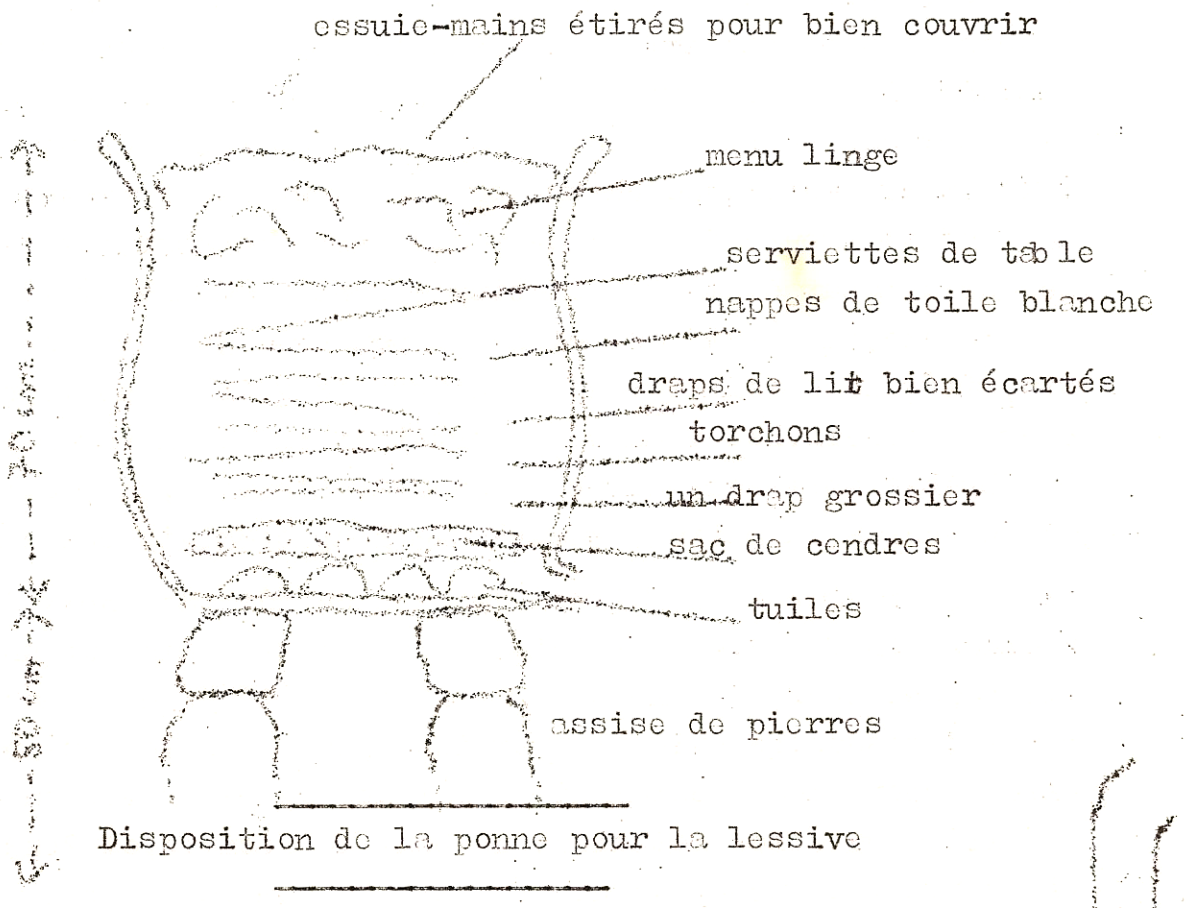
Les gens de la famille "portaient leur paquet" c'est à dire qu'ils apportaient un peu de linge à laver (la famille comprenait les oncles, tantes, cousins germains et issus de germains

C'était au moment de la bugée et au moment où on tuait le cochon qu'on entretenait les liens familiaux (au moment de tuer le cochon, on "tournait" un rôti pour chacun des membres de la famille)

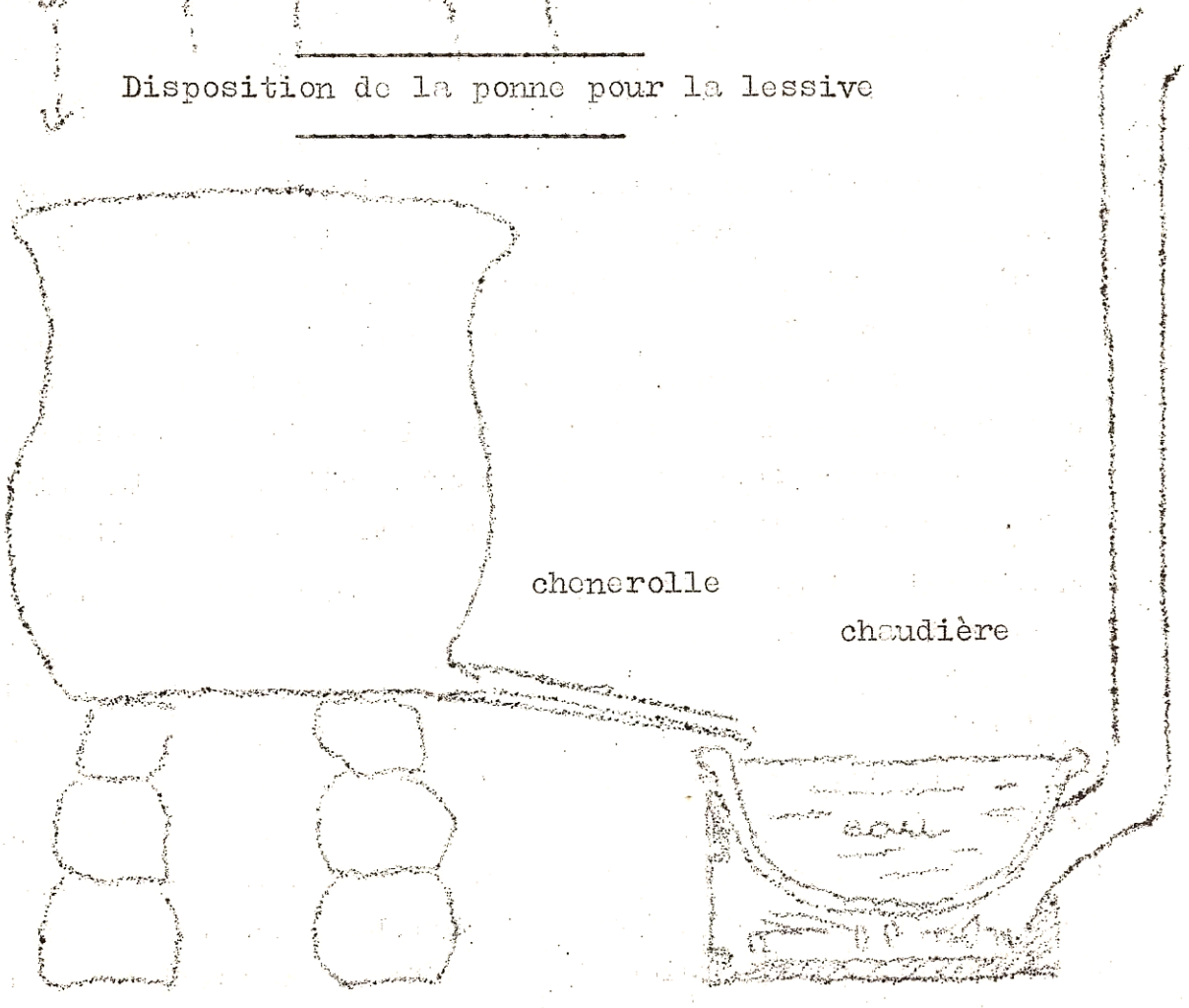
La tante Anastasie (mère d'Alicien Gachet, sour de la grand mère Marianne David) portait toujours son paquet quand maman faisait la lessive. Comme ça, les vieux qui ne pouvaient plus faire la bugée, trop fatigante, avaient toujours un peu de linge propre.

LA BUGEE (la lessive)

Disposition du linge dans la ponne



Disposition de la ponne pour la lessive



On retrouve la même dispositionau musée de la Sologne à Romorantin

-52-

BERGERES AUX CHAMPS

Chaque famille exploitait environ IO ha de terres(les petits propriétaires comme nous).Une partie,les anciennes vignes,n'était pas cultivée,aussi les troupeaux étaient petits.D'ailleurs ,on vivait un peu en économie fermée,faute de débouchés.La plupart avait une ou deux vaches pour le lait et le beurre,une chèvre ou deux pour les fromages et une petite troupe de brebis-le plus gros rapport,car la vente des agneaux était la principale rentrée d'argent liquide

En été,on allait aux champs à peu près 3 heures le matin,sitôt le soleil levé et 3 heures le soir avant le coucher du soleil.Les vaches ne sortaient pas en hiver mais les brebis sortaient hiver comme été. L'hiver ,on y allait de IO heures du matin à 4heures de l'après-midi.Nous emportions notre repas:un quignon de pain,du pâté,des noix,des "melles" (nèfles).Nous faisions rotir notre pain sur un petit feu et nous étendions le "grillon"(pâté special aux Charentes) dessus.Les vieilles étaient plus frugales que nous: elles emportaient seulement un quignon de pain avec un trou au milieu,où elles mettaient un bout de fromage,et 2ou3 noix (il y avait beaucoup de noyers dans la commune,bien plus qu'aujourd'hui).Jamais les vieilles n'avaient de viande,alors que nous,les"drôlesses" nous en avions toujours un peu

C'est la vieille Joséphine Bouchet,une bergère qui venait de Néré,où on pâture dans les bois,qui m'a appris à allumer du feu dans les champs.Si le bois était humide,elle dressait une branche fourchue et dessus on disposait des petites brindilles de ronce sèches;on préparait à côté des brins plus gros.On commençait par allumer les ronces puis petit à petit on ajoutait d'autres brindilles;quand le feu était bien pris on mettait du bois mort que l'on prenait dans les pallices. On avait ainsi un petit feu qui tenait chaud.Pour se mettre à l'abri du vent,on ne se mettait pas directement au pied de la pallice,car les courants d'air passaient entre les troncs,mais plus loin,où le vent était coupé par l'ensemble de la pallice.En hiver,les bergères emportaient un grand parapluie bleu pour se mettre à l'abri.Les unes faisaient du feu,les autres emportaient un chauffe-pieds garni de braises

-53-

Quand le feu fumait, on disait:" Fumi-Fumia,
La fumée va
Sur les plus biâ" (beaux)

Nous emmenions les bêtes dans les pièces où les vignes avaient crevé et qui n'étaient pas cultivées. On les laissait paître aussi le long des routes. En été nous allions ~~à~~ dans la prairie: elle n'était pas divisée en parcelles comme maintenant; unefois les foins coupés paf les propriétaires tout le monde avait le droit d'y emmener ses bêtes.

On partait à 2 ou 3 bergères pour se tenir compagnie. C'étaient les femmes qui menaient les bêtes aux champs. Parfois les jeunes les accompagnaient, les jours de congé, mais jamais seuls; il y avait toujours une femme pour veiller à ce que les bêtes mangent et pour surveiller qu'il n'y ait pas de dégâts. Les jeunes faisaient les chiens et allaient chercher les bêtes qui s'écartaient.

aux champs les femmes emportaient du travail: elles filaient, tricotaient et surtout raccommodaient (elles raccommodaient beaucoup car elles n'étaient pas riches) Les filles même ~~riches~~ jeunes, apprenaient à tricoter.

Mon père avait coutume de dire "Pour t'installer aux champs, tu n'as qu'à regarder où ton chien se met, c'est toujours la place la mieux abritée.

Après 1900, à la saison des raisins, nous connaissions les bons ceps, les plus sucrés, les premiers mûrs et nous allions en cueillir, ainsi que des noix vertes. Du raisin et des noix quel régal! Personne d'ailleurs n'y voyait d'inconvénients, puisque tout le monde faisait de même, dans toutes les vignes. C'est encore une coutume admise par tous, de prendre en passant une grappe de raisin ou un fruit sans s'inquiéter du propriétaire: les chasseurs le savent bien! tant pis pour ceux qui n'ont pas ramassé leur brugnons avant l'ouverture de la chasse!!!

Quand j'étais jeune et que j'emmenais le troupeau, s'il faisait mauvais temps, je mettais le "beurrial" de ma grand' mère Marianne. C'était une cape en toile de "noui", tissée en laine filée à la maison et en gros coton bleu (il y en avait tissées en laine et chanvre filés à la maison); c'était chaud et à peu près imperméable. Il y en avait un dans toutes les

-54-

maisons.On les accrochait à un piquet de bois,à l'intérieur de la bergerie.

Quand un mouton avait accident et qu'il fallait le tuer toutes les familles du pays,en particulier les voisins,venaient en acheter un morceau au prix où le mouton se serait vendu au boucher.Comme ça le propriétaire de la bête ne faisait pas une trop grosse perte.Certains n'aimaient pas la viande de mouton,mais ils venaient en acheter quand même et la donnaient à leur chien en pensant que ça pourrait leur arriver aussi.

- - - - - - - - - - - -

HEURS ET MALHEURS DES BERGERS ET BERGERETTES

- - - - - - - - - - - -

Le grand divertissement des petits bergers au printemps, c'était de dénicher les nids d'ajasses (pies).Quand les oeufs étaient descendus,on en cassait un .S'ils étaient frais,le dénicheur les emmenait chez lui pour les manger. S'ils étaient couis,on les alignait,on bandait les yeux à l'un de nous,et il (ou elle) devait les casser avec un bâton.Un jour,René Villemonté,un jeune "drole" me dit:"Léa, il y a un nid d'ageasses là-haut.Garde mes vaches en même temps que les tiennes pendant que je grimpe...Oui,mais... j'étais curieuse de voir comment il allait faire,et me voilà le nez en l'air,suivant attentivement les gestes du grimpeur.Pendant ce temps,nos vaches gagnent le blé du voisin et se mettent à la manger.Héloïse est arrivée et nous a grondés très fort,surtout moi,qui était la plus vieille.

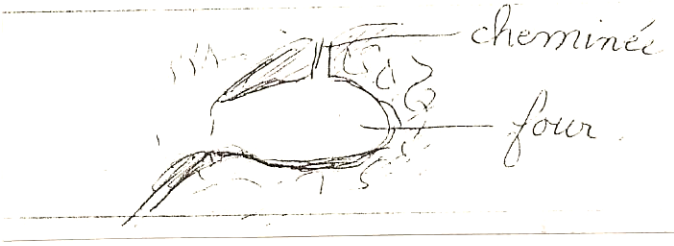
Les bergers qui gardaient les bêtes faisaient rouler dans leur gorge d'une certaine façon" Lurou ,lurou, lurou Les cris portaient au loin et les gars de Massac qui les entendaient leur répondaient.

Les garçons creusaient des fours,allaient déterrer des pommes de terre dans les champs et les faisaient cuire.

C'était tout un art.Pour faire un four,ils creusaient dans un talus.S'il y avait une voute,ils perçaient une cheminée;si la voûte était effondrée,ils couvraient avec des pierres plates et de la terre et ménageaient un trou. Il fallait une huitaine de jours pour creuser un four car les parents n'auraient pas permis qu'ils emportent des outils et les "droles" n'avaient que leur "coutiâ" (couteau).Quand

-55-

le four était terminé, on faisait flamber du bois dedans; quand le bois était consumé, on glissait les pommes de terre et on bouchait l'entrée de la cheminée.



En hiver, on jouait parfois à qui mettrait le plus de prunelles à la fois dans sa bouche. Un jour, défunt René Villemonté les avait tellement bourrées qu'il n'arrivait pas à les sortir. Il a fallu que les autres l'aident, non sans rire comme de bien entendu.

Ma vache étant très docile, j'avais imaginé avec deux voisines de mon âge: Marie-Louise et Jeanne Raffin, de faire du chocolat au lait. Nous arrachions une betterave, la plus grosse possible, nous la creusions pour avoir un récipient, je trayais la vache (un litre environ), nous râpions dans le lait, le chocolat que les autres avaient apporté et nous le buvions encore chaud. Mais les femmes qui venaient aux champs non loin de nous l'ont dit à ma mère qui m'a bien grondée, en disant: "ce n'est pas étonnant que ma vache avait moins de lait". Marie Raffin a grondé aussi ses filles et nous n'avons plus recommencé.

Quand la vieille Viaude avait du travail à faire, je sortais ses moutons en même temps que les ~~miens~~ nôtres. Elle les faisait toujours lever un peu avant le départ pour qu'ils fassent leurs besoins avant de sortir sur le fumier de la bergerie. (on ne mettait pas d'engrais ou très peu faute d'argent et le fumier était précieux). Un jour, je ne compte pas ses ouailles quand elles sont sorties de la cour et se sont mélangées aux miennes. Arrivée au champ, je les compte: il en manquait une! Pourtant j'étais sûre qu'aucune bête ne s'était écartée en venant, mais j'étais bien ennuyée et je me demandais comment j'avais fait pour la perdre. A mon retour, Ferdinand Blanchard (le fils de la Viaude) se met à me dire: "Alors, la voilà; la bonne bergère!". J'étais stupéfaite: Comment savait-il déjà que j'avais perdu une bête? Je le lui demande et il se met à rire: "Perdre! Ah! oui! tu peux en parler!". Une brebis était restée couchée sous la crèche, et puis

-56-

elle s'était ennuyée d'être seule et avait bêler désespérément. C'est ainsi qu'on l'avait découverte!

Une veille de frairie, les femmes m'avaient confié toutes leurs bêtes pour avoir le temps de faire la cuisine. Mais midi arrive, les bêtes n'ont plus faim, veulent revenir et font des bêtises. Personne! Les voisines avaient oublié l'heure près de leurs casseroles! Je me décide à revenir avec toutes ces bêtes, ce qui était assez difficile. Enfin, je rencontre 2 ou 3 femmes qui venaient au-devant de moi. Mais j'étais bien fatiguée et bien mécontente.

Parfois, il y avait des bagarres. Un jour, Jules Renaud, qui était aussi chéti étant drole qu'il était brave et travailleur étant grand, ramenait ses quelques ouailles. Je revenais des champs devant lui avec André Gachet, nos vaches nos moutons et un jeune poulain qu'André tenait par la bride. Derrière nous, Jules ramassa des pierres et se mit à tirer sur le poulain qui se dressait et faisait des bonds. André le maintenait à grand'peine. A la fin, il me confie le licou du poulain, fonce sur Jules qu'il a fait tomber et il lui a passé une belle branlée! Après, nous avons été tranquilles.

- - - - - - - - - - -

LE DERNIER LOUP A GOURVILLETTE

- - - - - - - - - - - - -

J'étais bien petite, la dernière fois qu'il y a eu un loup à Gourvillette. Au milieu de la nuit, on entend crier: "Au loup! au loup!". Vite, vite, mon père s'habille. Ma mère se lève, j'en fais autant ainsi que ma soeur, tout apeurée. Le loup avait fini de défoncer la porte de la bergerie de chez Arramy, qui était en si mauvais état "qu'un chien aurait pu passer dessous la queue levée" (locution courante à Gourvillette). Il avait emporté un mouton et les autres s'étaient sauvés. Tous les hommes se sont armés, soit d'un fusil (ils étaient rares), soit d'une fourche ou d'une faux. On n'a pas retrouvé le loup. La porte de notre bergerie était aussi en mauvais état. Mon père a demandé au menuisier de la réparer et en attendant que l'ouvrage soit fait, il couchait dans la bergerie derrière la porte. En effet en ce temps-là, c'était la vente des agneaux qui procuraient le plus d'argent liquide dans les maisons. C'est aussi à cette époque-là que la porte du bâtiment chez Moreau, en face la cour aux poules a été ferrée.

-57-

LES FILEUSES

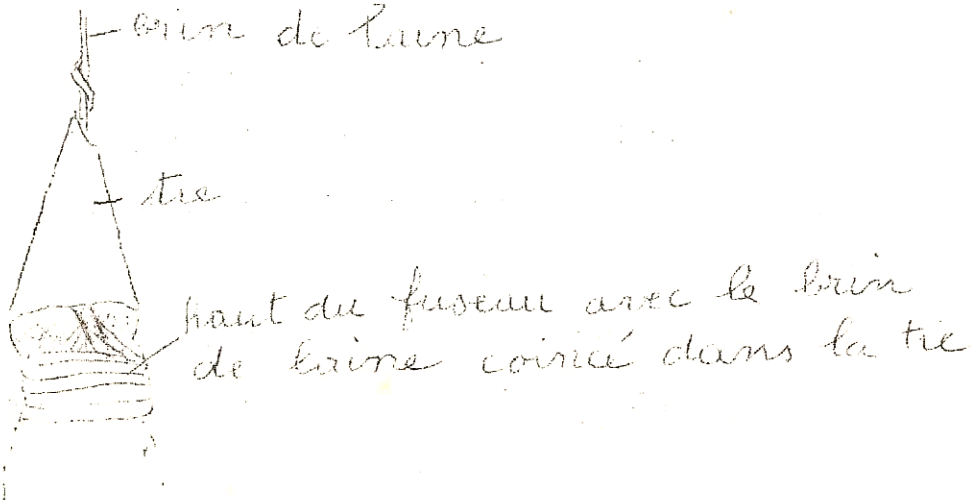
Les femmes filaient le chanvre ou la laine. Quand elles filaient à la veillée, elles apportaient leur quenouille et leur rouet. Quand elles filaient aux champs, elles emportaient leur quenouille et leur fuseau, car il fallait rester debout pour filer au fuseau.

Certaines filaient très fin: par exemple, le vieille Gaillarde, une Vendéenne, filait si fin qu'il fallait mettre 3 brins de laine pour tricoter. Ma mère filait lentement, mais le brin de chanvre ou de laine était toujours très régulier La grand'mère d'Eliane filait très vite, mais c'était fait "à proportion", il ne fallait pas y regarder de trop près. Elle disait; ma pauvre Florence, quand je vous vois filer, ça me "donne des lentes aux jambes" (ça m'impatiente)-"et vous, c c'est plein de bosses!-Bah, ça sera plus solide ou il y a des bosses;"

Pour préparer une quenouille, on mettait l'étoupe de chanvre ou la laine bien cardée sur la table. On l'étirait bien, puis on posait dessus le bâton de la quenouille et on enroulait la nappe d'étoupe autour.

Le fuseau se composait d'une partie en bois légèrement galbée terminée par une partie conique coiffée d'une "tie" en métal: fer ou cuivre. La tie avait la forme d'un cône creux (qui se coinçait sur le bout du fuseau) terminé par une pointe en vrille La tie maintenait la laine filée et empêchait le fuseau de se dévider.

Mon rouet appartenait à grand'mère Florence. Pendant la guerre 39-45 , je l'ai fait marcher de nouveau pour avoir de la laine pour tricoter des lainages pour toute la famille: enfants, petits-enfants et nous-mêmes. J'achetais des toisons que je préparais moi-même. Il fallait les laver pour les dégraisser, puis les carder et les étirer avant de pouvoir les filer



-58-

LES VEILLEES

Les veillées avaient lieu uniquement en hiver, 2 dictons le rappellent:

Le 23 de septembre
Chandelier en chambre

Le 23 de mars

Chandelier en bas (renversé, inutilisé)

"Septembre le met en chambre,
Fevrier le met de côté (rapporté par la cousine Viaud)

Pendant les veillées, les femmes filaient ou "rapetassaient (raccomodaient) de vieux vêtements; les hommes s'occupaient aussi à des besognes manuelles, mais on ne pouvait pas faire d'ouvrage minutieux, car l'éclairage n'était pas brillant.

Autrefois, on s'éclairait avec une chandelle de résine mais je ne l'ai jamais vu faire à la veillée. La mère de Valentine Vigier l'allumait parfois quand elle faisait la cuisine dans la cheminée. Il y avait un trou dans lequel on enfonçait un bois rond fendu au bout. On écartait les 2 lèvres de la fente pour y glisser la chandelle qui se tenait ainsi droite. Parfois avec Valentine, nous nous amusions à rouler des chandelles de résine. On tressait une mèche avec du coton à repriser, on prenait de la résine dans la réserve de son père, on la faisait fondre et on trempait la mèche dedans. quand la résine refroidissait, on roulait la chandelle (pour que la mèche soit au milieu) sur du papier recouvert de cendre

De mon temps, on allumait une petite lampe (genre lampe Pigeon) sur un guéridon et toutes les femmes se réunissaient autour de cette faible lumière pour travailler et bavarder. Les hommes se mettaient un peu plus loin. Quand il faisait très noir, les femmes en arrivant disaient: "il fait "nègre" (noir) comme chez le loup".

Quand on a commencé à avoir des grosses lampes à pétrole avec un abat-jour, on ne s'en servait guère que pour la veillée.

-59-

les autres jours, on se servait de la petite lampe qui consommait moins?; Les femmes disaient "Chic, on va veiller chez celle qui a une bonne lampe, on y verra clair".

Quand je revenais de l'école, souvent je demandais à ma mère "Va-t'y inviter les veilleuses?". Si elle disait oui, j'étais bien contente car on me permettait d'y rester un petit moment.

Quand les femmes se réunissaient pour veiller, elles apportaient leur chauffe-pieds. Dans la cuisine où on veillait il y avait toujours un bon feu pour avoir de la braise et garnir les chauffe-pieds des visiteuses. En ce temps-là, le chauffe-pieds se composait d'une petite caisse ouverte sur le côté, dont le dessus était constitué de lattes espacées. A l'intérieur, on glissait un pot ou une écuelle pleine de braises et de cendres (les cendres empêchaient les braises de se consumer trop vite)

Presque tout l'hiver, les femmes filaient la laine ou le chanvre à la veillée. Elles apportaient leur quenouille et leur rouet. Quand plusieurs rouets ronronnaient ensemble dans une pièce, cela faisait une jolie musique. Le chanvre était rude; pour le filer, il fallait le mouiller. Les femmes se servaient de leur salive. Pour en avoir suffisamment, elles suçaient des prunes "melées" (souvent des "prunes d'amour" séchées au four) ou des pruneaux.

A la veillée, mon père faisait des "jettes" pour mettre la pâte à pain ou des "bourolles" (grands et hauts récipients pour mettre le grain). Il choisissait des ronces bien longues qu'il écorçait, puis il les fendait en quatre et enlevait la moelle. Tous ces préparatifs étaient longs. Ensuite,

-60-

il les enroulaitautour de boudins de paille et les tressait en même temps,à l'aide d'un petit outil en bois.Un grand'père à Gaston Arramy préférait tresser de la "trougne"(du troène) comme un vannier;il choisissait des brins bien droits,bien égaux; mon frère Edmond bricolait:par exemple, il réparait les harnais des chevaux.Parfois,il donnait des leçons de musique,les unes gratuites,les autres payantes, car il jouait du piston et du clairon.

Quand nous avions des oies,on leur donnait des carottes blanches:mon père,à la veillée les coupait en fines lamelles.Quand il en avait un plein baquet,il les portait aux oies qui les mangeaient pendant la nuit:au matin,il n'en restait rien.Parfois,on gavait les oies pendant la veillée Quand j'étais toute petite,pour gaver les oies,on maintenait le bec ouvert et on poussait le maïs(ou le blé)détrempé avec son doigt.Il fallait faire très attention car les oies pinçaient fort quand elles le pouvaient.Ensuite,on s'est servi d'un entonnoir.On ne risquait plus de se faire pincer les doigts mais on risquait de blesser les oies à la"gorgère"(oesophage).On poussait le grain dans l'entonnoir avec son doigt.Enfin,on inventa des entonnoirs avec un petit moulinqui poussait le grain dans le cou de l'oie, mais ilfallait maintenir soigneusement le cou de l'oie pour qu'elle ne se blesse pas;et il ne fallait pas aller trop vite,sinon la"gorgère"éclatait.

Aux veillées,il y avait parfois des travaux de groupe, comme l'épelonnage du maïs(on sortait l'épi de maïs de son enveloppe et on l'égrenait ?)On se réunissait une dizaine dans la maison ou dans une grange.C'était très gai.On bu-

-6I-

vait le vin nouveau.Une farce commune était de prendre une barbe de maïs et de la passer vivement sur le visage de sa voisine,surtout quand la barbe était noircie à la flamme.Les filles n'appréciaient pas toujours et se tenaient sur leus gardes.

Un soir,nous étions à la veillée chez Numa.André Gachet qui avait I7 ou I8 ans y était aussi.Il a pris le soufflet pour attiser le feu.Près du feu,la belle-mère de Numa,Marie Lorget,se chauffait.André se met derrière elle et souffle sur ses chevilles.La vieille dit"Numa,y fait fré,y a de courants d'air,bouche donc la chatière". "Mais la planche est devant!".André continue. "Numa,y a toujours des courants d'air,mets donc un sac devant la porte".Numa met un sac."Y a toujours des courants d'air!quel fré! quel fré! J'avais une forte envie de rire.Le mari de Numa s'en est aperçu et il a vu André,dissimulé derrière la vieille.Il a dit"Tu peux toujours boucher la chatière et mettre des sac le vent ne vient pas de là". André s'est relevé ,le soufflet à la main et tout le monde s'est mis à rire,la pauvre vieille la première.Et cela nous a amusés toute la soirée.

Un autre soir,nous étions à veiller chez Rachel.Des jeunes gens sont venus sans bruit,et ils ont attaché la porte et les volets pour que nous ne puissions plus sortir.L'une d'entre nous avait envie de se soulager et elle selamentait parcequ'elle ne pouvait aller dehors(il n'y avait pas de W.C comme de bien entendu).Les gars étaient dehors,ils écoutaient et s'amusaient.C'est Boulestin,le mari de Rachel qui nous a délivrées quand il est revenu de sa partie de cartes.

-62-

Un soir,Philomène,ma belle-soeur,était partie veiller et j'étais restée pour garder MaRose,sa fille.Arrive Gaston Vigier:"Es-tu seule,Léa?Y a justement de la compagnie qui vient d'arriver chez nous et je venais t'inviter à veiller".J'étais bien ennuyée,mais André Gachet,le frère de P Philo,est arrivé à ce moment-là,et vite il est allé chercher la grand'mère pour garder MaRose.A la veillée,il y avait un jeune homme qu'Alice aurait bien voulu pour gendre Aussi,elle ne cessait de vanter leurs champs et d'ouvrir ses armoires sous un prétexte ou un autre pour montrer tout le linge qui était dedans,car c'était une maison riche.Le garçon le voyait bien et comme il ne voulait pas marier Lydie,il s'amusait et clignait de l'oeil dans ma direction.

Nous allions parfois veiller dans les villages voisins Un soir,des amies viennent chercher ma soeur pour aller veiller à Massac chez une de leur cousine.J'avais douze ans et on m'a permis d'y aller.La pauvre madame Martin, quand elle nous a vu arrivercriait:"que je suis contente!q que je suis contente!mais vous auriez bien du me le faire savoir,les drôlesses,j'aurais preparé qualque chose!"EE, vite,vite,elle se met à "détremper des crêpes.Nous nous sommes bien amusées,il y en a qui ont chanté et nous sommes rentrées à minuit.

Alicien Gachet et son frère étaient élevés par une grand mère.Une fois,ils s'en vont veiller tous 3 chez la vieille Lamiraut.Au bout d'un moment ,les 2 vieilles s'endorment. Les 2 gars,qui s'ennuyaient,sont repartis sans bruit,un

-63-

peu effrayés, tout de même par la nuit. A deux heures du matin, la grand'mère, enfin réveillée est revenue. "Vous ne pouviez pas m'éveiller? - Tu étais trop bien comme ça, ç'aurait été dommage!"

Parfois, aux veillées, on s'amusait à qui irait le plus vite à tricoter. On mesurait une certaine longueur de laine et, après, on se dépêchait, à qui aurait la première fini sa "bauche" (sa tâche). Valentine, qui allait lentement, demandait que j'en prenne plus qu'elle pour faire le concours.

-64-

LES EPICIERS DE GOURVILLETTE

Il y avait 2 épiciers et une femme qui tenait un café et vendait du tabac.

Cette femme habitait un peu au-dessus de l'église, où il y a Birot maintenant. Parfois, mon père me disait: "Va donc me chercher 4 sous de tabac" et j'y allais bien vite. La marchande prenait des petites balances, mettait quelques petits poids sur l'un des plateaux et sur l'autre elle mettait un cornet triangulaire, en papier de soie, dans lequel elle versait soigneusement le tabac. Il n'y en avait pas beaucoup.

Une des épicières, celle d'en haut, s'appelait Herminie: elle était très aimable et très active, mais nous n'y allions guère car l'autre épicerie était à notre porte. Herminie avait succédé à Prosper Moreau, un homme qui ne savait ni lire, ni écrire, mais qui savait compter et qui ne craignait pas sa peine. Mais il ne donnait jamais rien, aussi les drôles, quand la mère les envoyait chez l'épicier, préféraient venir à côté de chez nous, car Alexandrine Labosset donnait souvent des miettes de pastille qui restaient au fond des bocaux de verre. C'est Prosper Moreau qui répondait à une cliente demandant un peloton de fil: "Dau qué? dau bian ou dau nègre?".

grand-mère de Gilbert Pelin

Alexandrine Labosset, l'épicière à côté de chez nous était très propre et avait beaucoup de goût. Dans la boutique tant qu'il y avait des fleurs, elle mettait un bouquet rond avec une collerette en papier découpé. Elle tenait aussi un café et une salle de danse. Quand elle servait au café, les

-65-

jours de fête,elle mettait des manchettes blanches,ce qui était rare dans nos campagnes.Il est vrai que c'étaient sur tout les bourgeois qui fréquentaient son café.

A l'épicerie,elle vendait un peu de tout,mais par très petites quantités car les gens n'étaient pas riches.D'ailleurs,beaucoup de femmes faisaient du troc:elles apportaient des oeufs et prenaient de la marchandise à la place.L'argent liquide étant rare ,cela les arrangeait;;;et l'épicière n'y perdait rien,un marchand passant régulièrement chercher les oeufs.D'ailleurs Guillon a continué cette manière de faire jusqu'à la guerre de I940-45; on échangeait aussi des graines de navelette contre de l'huile:on prenaitdans le sac du grenier,un plein plat à grattons de graines de navelette(environ 2 litres)et on le portait chez Labosset, qui nous donnait un peu d'huile à la place.Quand maman voulait faire une friture,elle mettait une croûte de pain dans l'huile pour absorber l'odeur.J'étais gourmande de ce croûton doré.Certaines salades étaient assaisonnées à la graisse d'oie.L'huile de l'épicier était contenue dans des petites cruches en terre émaillée avec un petit bec pour verser et un trou en haut pour l'emplir qu'on fermait avec un bouchon.L'épicière vendait du café dans des petits cornets ou des"poches".C'était un luxe,et on venait en acheter seulement quand on avait de la visite.Celles qui n'avaient pas de moulins à café le faisait moudre par l'épicière qui avait un grand moulin dans sa boutique.L'épicière avait un grand pain de sucre qu'elle cassait en morceaux.On achetait ce sucre surtout pour les confitures ,car il était moins cher que l'autre.

-66-

elle vendait de l'huile,du vinaigre,du sel,des haricots, de la mercerie,des savates et tenait un dépôt de sabots pour un sabotier de Beauvais.Elle vendait des "pliées"(coupes) de tresse blanche ou noire.

Elle vendait de la laine blanche,noire,marron ou grise pour les chaussettes et les gilets en pelotes de 50 et de IOO grammes,mais il lui arrivait de vendre une-demie pelote ou parfois moins à des femmes qui n'avaient pas assez de laine pour finir leur paire de bas ou de chaussettes. Quand il n'en restait presque plus,elle la mettait en double(c'était de la laine très fine) pour tricoter des semelles de bas pour elle.En effet,les bas étant tricotés à la main,quand le pied s'usait,onrretricotait un pied,un talon ou une semelle en "remontant"les mailles sur la partie qui s'usait moins vite.

Les épiciers vendaient aussi un peu de pharmacie:de l'huile de ricin(on emportait un verre,elle le pesait,puis elle le mettait dedans juste la dose nécessaire à une purge,car les gens se purgeaient 2 fois par an.),des sels de magnésie de la teinture d'iode,des"rigollots(cataplasmes à la farine de moutarde)des pastilles de chlorate de potasse pour les angines.Alexandrine vendait même"du vinaigre de Burlie" que les coquettes venaient acheter dans un verre:c'était l'ancêtre de l'eau de cologne;mais l'épicière n'en avait qu'un litre,car cela ne se vendait pas beaucpup.

Le vinaigre se trouvait dans un fût derrière la porte. Parfois Alexandrine me permettait de l'aider et j'en tirais une bouteille et j'etais très fière de cette marque de confiance.

-67-

Par contre pour trouver de"l'esprit de bois"(alcool à brûler,il fallait aller à Beavais chez la tante à Delfaud.

C'était un grossiste de Saint-Jean qui fournissait Alexandrine.Il venait avec une grosse charrette tirée par 3 chevaux.Le cheval"de tête" portait tout un attirail,comportant entre autres des queues de renard.Les 3 chevaux étaient le"limonier",le plus près de la charrette,le "cheval de cheville" et le "cheval de tête.Quand ils s'arrêtaient chez Labosset,le cheval de tête était près de notre porte et j'en avait grand'peur.

MARCHANDS DES VILLAGES VOISINS VENANT A GOURVILLETTE

Quatre marchands d'étoffe passaient régulièrement à Gourvillette avec leur voiture à cheval.

Favreau:qui avait 2 chevaux,habitait Massac.On l'entendait arriver car les sabots des chevaux claquaient sur la route.Il venait une fois par mois et s'arrêtait près du canton dans la ferme où est maintenant Gillereau.

Oriol:qui habitait Matha.Il venait tous les mois ou tous les 2 mois et s'arrêtait au Logis,où habite germaine Pommereau.

La Blin:de Beauvais qui faisait du porte à porte.

La Mercière: ainsi appelée parce qu'elle avait épousé Mr Mercier qui habitait Cressé;elle venait tous les jeudis et s'arrêtait sur le canton.Quand il faisait beau,elle laissait sa voiture dehors;quand il ne faisait pas beau,elle le rentrait dans une remise.

Souvent,quand nous allions à l'école à Cressé,les femmes nous donnaient un petit bout d'étoffe:"Tiens,tu diras à La Merciére qu'elle te donne de l'étoffe comme ça pour faire

-68-

ceci ou cela(jambières ou fond de pantalon,bas de manches, etc...).On achetait rarement du neuf,mais plutôt des morceaux pour rapiécer.

Deux cordonniers habitaient Cressé

Un oncle de Valentine venait tous les vendredis pour rapetasser les chaussures.Il emportait celles qu'on lui donnait et rapportait celles de la semaine précédente.Là aussi quand nous allions à l'école à Cressé,il nous arrivait de lui emporter des chaussures ou d'en ramener qui étaient réparées,mais cela ne nous amusait guère,surtout les lourds brodequins des hommes.

L'autre cordonnier de Cressé faisait des chaussures sur mesures.Il venait dans les maisons prendre les mesures avec une petite toise.

Le dernier Tisserand de la région a été le père de Michelet.Mais celui qui était le plus important était celui de Bourcelaine.Il passait tous les ans ramasser les échevaux de chanvre et de laine.Il faisait de la toile pure chanvre pour les draps,les nappes,les chemises ,les serviettes,etc de la toile de nouï(chanvre et laine)pour les jupes;de l'étoffe mélangée,laine et coton(coton analogue à celui qu'on tricote maintenant)pour les jupons et les tabliers;de la toile mélangée(coton et chanvre)appelée"toile coton",pour les draps et les chemises.

Le père d'Irène Fleury faisait le poissonnier.Il passait 2 fois par semaine:il avait des moules,des huitrats,des sardines fraîches(ou I/2 sel),des harengs saurs,de la morue.Il vendait aussi des fromages de chèvre qu'il allait chercher à Chef-Boutonne(35 kms)les jours de marché,car il y avait

très peu de biques à Gourvillette.Un jour,il a voulu vendre des crabes,mais personne ne lui en a acheté,on ne connaissait pas ça.Il vendait les huitres II sous le quarteron (25) mais il en mettait toujours une ou deux de plus.A une certaine saison,il avait des harengs frais.Pour s'annoncer il jouait"à la pêche des moules " dans une espèce de corne.

Un pâtissier de Matha faisait des gâteaux qu'il donnait à vendre le dimanche à une femme des Touches-de-Périgny.elle venait à pied des Touches avec un grand panier couvert d'une serviette blanche.Son mari l'aidait à porter son panier jusqu'à l'entrée de Gourvillette.Elle les vendait 2 s) sous l'un.Je ne sais si elle en vendait beaucoup.

Le marchand d'ambiets:Tous les dimanches,le boulanger de C Cressé venait avec sa voiture et son cheval vendre des "ambiets"(petites brioches rondes).Il les vendait 2 sous pièce.C'était un très bon boulanger-patissier.René Bonneau, l'ancien boulanger de Gourvillette avait été apprendre le métier chez lui.Quand Armand Turcat fréquentait Madeleine P Petit,il nous payait des ambiets à toutes trois:Madeleine, sa soeur et moi,car nous sortions ensemble.

Le Caîffa:passait avec son tricycle et vendait des pâtes du café,de la moutarde,moins cher que les épiciers du village

COLPORTEURS ET MARCHANDS AMBULANTS

Il y avait 2 petits colporteurs qui venaient de Sauzé-Vaussais,dans les Deux-Sèvres.Ils étaient jeunes:le plus vieux avait I7 ans environ.Il était en mauvaise santé et un peu simplet.Il était habillé d'une grande blouse gris foncé et d'un chapeau toujours mal posé sur sa tête.L'autre qui avait

-70-

une quinzaine d'années était en meilleure santé ,très intelligent et dégourdi.

La première fois qu'ils sont venus,ils n'avaient qu'un âne portant 2 grands paniers couverts par une toile.Dans ces paniers il y avait du fil,des aiguilles,des foulards, des mouchoirs,des almanachs,etc...

Mon père connaissait leur famille qui habitait près de Melleran,d'où il était originaire.Il leur a demandé où ils couchaient:"Comme on peut;si les gens nous y autorisent, dans les granges ou les écuries." Mon père leur offrit de coucher dans l'étable.Ils étaient contents d'être au chaud dans le foin au grenier et leur âne au-dessous d'eux,à côté de la chèvre.Mais la chèvre,qui avait peut-être peur le lait sans arrêt.Au milieu de la nuit,l'un d'eux est venu nous prévenir"Patron,votre chèvre bêle sans arrêt"-"Laisse la bêler et dors bien."Avant qu'ils aillent se coucher,mon père leur avait demandé s'ils avaient des allumettes:"Oh "Oh,non patron,soyez-en sûr!".Plus tard,ils ont eu une charrette bachée trainée par leur âne.Quand ils venaient à Gourvillette,ils mettaient toujours leur âne dans notre écurie.Ils me faisait penser à André et Julien,ces 2 frères du "Tour de France par 2 enfants" que nous lisions à l'école. "Fais-tu tes affaires?"disait mon père-"Oui,je ne me plains pas."-Fais attention,répondait papa,mets donc de l'argent de côté sur un livret de caisse d'épargne et quand tu trouveras un fonds à acheter,tu pourras t'installer."

Ils avaient organisé une loterie.Le lot était une boîte laquée noire avec des incrustations de nacre.Tout le monde souhaitait l'avoir.Hélas!C'est la Jeannette,une des bourgeoises les plus riches du pays qui l'a gagnée!Il aurait mieux

-7I-

valu que ce soit une"jeunesse!"

On voyait également des colporteurs qui portaient leur marchandises sur leur dos.

Une fois,un colporteur italien est venu.Il portait une grande boîte sur ses épaules.Il vendait des images.Mon père m'a fait choisir.J'ai pris la gravure qui est dans ma chambre,encadrée,où il y a Dieu et bien d'autres sujets religieux.Je l'avais choisie parce que j'avais vu la même à Orfeuille,chez les beaux-parents de ma soeur et ja l'avais fort admirée. Une autre fois ,ce colporteur était à la maison:unm brebis était malade:son pis pourrissait.Il a dit "Patron,je vais vous donner un remède,ça n'est pas difficile à faire et vous verrez.Il faut lever la seconde peau du frêne,la faire macérer(oubouillir,j'ai oublié)et laver le pis avec"Papa a essayé/ et ça a réussi;

Il y avait aussi Bellot qui venait faire du porte-à-porte avec sa voiture dans laquelle il y avait des habits défraichis qu'il ne vendait pas cher.Les hommes en achetait pour porter sous leur blouse.Après les "couvrailles" en novembre,il passait de nouveau et vendait des almanachs pour lire à la veillée.Il criait: Almanachs nouveaux,

Vendus par Bellot."

C'étaient les almanachs du Boeuf,imprimés à Niort.Il y avait les foires de la région,les prédictions de Nostradamus,des petites histoires,les prévisions météorologiques de Mathieu de la Drôme.Celui-ci était représenté avec un bonnet pointu entouré d'étoiles.Sur la couverture,un boeuf ~~entouré d'étoiles~~

-72-

avec la tête baissée et la queue qui lui battait les flancs

Il y avait les marchands de complaintes qui faisaient du porte-à-porte. Ils entraient dans les maisons, chantaient en s'accompagnant à l'accordéon et vendaient des chansons illustrées de belles images. Edmond avait acheté "la complainte de Geneviève de Brabant et l'avait clouée au mur.

Un jour, un homme qui avait un gramophone, s'était arrêté sur le "canton", sur un banc. Arramy qui était généreux, nous voyant sortir de l'école, nous appela et lui donna 2 sous pour écouter un disque. Nous étions si contents qu'Arramy voulut nous en faire écouter d'autres. Il nous emmena chez lui avec l'homme au gramophone, il lui donna quelques sous et à boire pour qu'il nous joue ses morceaux. Madame Arramy avait peur que ce soit mal, mais c'était très correct

Tous les ans, un marchand d'onguents, monsieur Droit, venait monter sa tente sur le "canton". Il circulait avec sa famille dans une roulotte confortable. Il était connu et estimé de tout le monde car il ne mendiait pas, il achetait tout ce dont il avait besoin. Il restait toujours plus longtemps à Cressé où était enterrée une de ses filles. Mon père lui achetait régulièrement de la pommade pour les crevasses qui était très efficace. Son vermifuge aussi était bien renommé. Un jour, il a préparé un verre de vermifuge: "Qui veut en boire? Celui qui fera un ver demain matin aura 2 sous." Les amateurs ne manquaient pas. Rachel a fait un ver, lui a porté et a eu 2 sous. Cela lui faisait vendre son vermifuge. Pour attirer les clients, il faisait un peu de théâtre. Nous l'écoutions

-73-

en allant et en revenant de l'école. Son refrain préféré (et le nôtre) se terminait ainsi:

"Plus de jupons, saperlotte,
Prenons toutes la culotte,
Nous la porterons mieux
Que la portent ces messieurs.
Serrons, serrons les rangs,
Contre les hommes, ces tyrans."

C'était d'ailleurs sa bru qui chantait çá. C'est lui aussi qui nous a montré, pour la première fois, la lanterne magique. Tout le monde était surpris en voyant les silhouettes des petits canards qui défilaient sur un drap blanc tendu en guise de place d'écran. Il avait un fils qui a continué le commerce MAIS IL BUVAIT ET PERSONNE NE LUI ACHETAIT PLUS RIEN (erreur de frappe)

Des rabalous ou des berdindins (vagabonds ou romanichels) vendaient de porte en porte des grils et des grille-pains en fil de fer galvanisé qu'ils fabfiquaient eux-mêmes.

Les marchands de peille (chiffonniers): Ils ramassaient les vieux chiffons, mais il fallait les trier auparavant: ceux de laine, ceux de coton et aussi ceux de chanvre, car ils ne se vendaient pas le même prix.

L'un d'eux, meilleur commerçant, nommé Chibonnoure, venait s'installer régilièrement sur la place. Il avait sa voiture chargée de vaisselle qu'il disposait par terre. Il passait dans les rues avec son tambour pour s'annoncer et les ménagères venaient échanger leurs vieux chiffons contre de la vaisselle: le petit pot à tabac, blanc et prange, a été echangé à Chibonnoure. En général, c'était de la vaisselle présentant des défauts qu'il avait eu à bas prix dans les fabriques.

-74-

Il avait aussi des "coucous",espèces de boîtes en faïence, munies d'une embouchure,et dont le dessus était percé detrous Dedans,il y avait un "marbre"(bille) et quand on soufflait, ça ~~fffffff~~ Imitait vaguement le chant d'un oiseau.Certains droles les remplissaient d'eau et ça faisait un autre chant Aussi quand Chibonnourre passait,les enfants suivaient leur mère pour avoir un coucou,si leur mère se laissait convaincre.Le marchand pesait les chiffons avec un "crochet"?.Je me souviens qu'une fois,il n'était pas d'accord avec ma mère et qu'ils tiraient chacun de leur côté,en se disputant.

Les marchands de châtaignes/: Ils venaient du Poitou,à la saison.Ils échangeaient un "baquet"(panier en bois) de châtaignes contre un baquet de blé.Mon père ,Poitevin d'origine,se fâchait,chaque fois que maman faisait l'échange, car le blé valait plus cher que les châtaignes.Les Poitevins disaient que le "faîte"(ils enfaîtaient le baquet de châtaignes)remplaçait la différence de valeur,ce qui était faux.Mais c'était tentant pour les ménagères.Cela changeait un peu le menu et ne demandait pas d'argent liquide,qui était rare.

PETITS METIERS

Le ramasseur d'escargots:qu"on appelait"Le grand Bied de Coussac,n'était pas méchant,mais il nous faisait un peu peur,car il était mal habillé et portait un bissac.Il ramassait les escargots qu'il cherchait même en hiver,sous les souches,avec un crochet;il allait les vendreà Matha dans les hôtels.

-75-

Le ramasseur de truffes:une fois que j'étais avec mes bêtes,dans un bois à Gaston Arramy,Dournaud,le ramasseur de truffes de Massac est arrivé avec son chien.Il m'a attrapée,disant qu'il louait le bois,que mes bêtes abimaient ses truffes,etc...Je suis partie.Quand j'ai vu Gaston,je lui ai raconté."Eh bien,il a du toupet!Retourne dans les bois quand ça te plaira.S'il te gourmande,demande-lui donc combien il me verse de loyer,car ce n'est pas vrai."

Il y avait aussi Champagner,un gars de Gressé qui cherchait les truffes avec un cochon.S'il venait à traverser Gourvillette au moment de la sortie de l'école,les droles se sauvaient car ils avaient peur du cochon.

En Berdaguet,nous avions un coin de bois où poussaient les truffes.Pépé les ramassait et certaines années,il y en avait tant qu'il pouvait en vendre.

Le marchand de trois-six:C'était un homme de Beauvais,Sisa salle Durand.Il passait dans les maisons avec une bonbonne de 3 ou 4 litres,vendre du rhum de contrebande(disait-il) On appelait ça du 3-6;Il le vendait 40 sous la bouteille, ce n'était pas mauvais.Un jour,qu'il étaitdans la maison de la vieille Bounette,où il cachait sa réserve,il y a des filles de Gourvillette qui se promenaient et qui se sont assises pour bavarder à côté de la maison.Elles discutaient de leurs amoureux.Le vieux s'amusait.A un moment, il donne un coup de poing dans les volets et les filles de "s'égailler" en poussant des bêlées,très effrayées.Et par la suite,le vieux racontait ça en rigolant.

L'accoucheuse:elle venait pour aider quand il y avait une naissance,et pour la remercier on lui donnait un morceau de lard.

-76-

Le marchand de piments:A Cressé,il y avait un nommé Edouard qui,à la saison des piments,venait en vendre à Gourvillette avec sa brouette.Il y avait des petits pimens verts qui n'étaient pas très piquants et qu'on mangeait à la croque-au-sel;il y avaitaussi des petits longs qui étaient"bons garçons"(très piquants) et des ventrus qui ne piquaient presque pas.Les femmes en achetaient pour mettre en conserve dans le vinaigre dans des grands pots en grès.Ça se mangeait avec des moghettes ou de la viande ,comme de la salade.

Le porteur de nouvelles:J'ai entendu dire qu'autrefois ,un homme de Fontaine avait pour métier de"porter les nouvelles".Quand on avait une nouvelle à faire savoir,on le payaitet il y allait à pied.Par exemple,on pouvait l'envoyer à Cognac(26 kms)

D'ailleurs,autrefois,les gens ne craignaient pas de marcher à pied.Ainsi,mes tantes de Melleran venaient nous voir à pied(36 kms)

La marchande d'allumettes de contrebande:Il y avait des fabricants d'allumettes de contrebande.Ils prenaient un cube de bois choisi et le fendaient en petits brins de la grosseur d'une allumette avec leur couteaux de façon que tous les brins restent fixés ensemble par la base.Ils trempaient les allumettes dans le soufre,puis dans le phosphore et les vendaient ensuite dans les maisons,bien moins cher que les allumettes de la Régie.Ces allumettes prenaient facilement feu en les frottant sur n'importe quoi.Parfois si quelques-une étaient collées,on mettait le feu au tout en tirant dessus.

-77-

Un jour, Octave, mon beau-frère, en avait dans sa poche de gilet. Il laisse le gilet au bout du champ pour travailler. A la chaleur les allumettes prennent feu et le gilet aussi. Il a couru vite, vite pour l'éteindre, mais il y avait bien du dégât et Angèle l'a mal reçu quand il est revenu à la maison avec le gilet. Ces allumettes étaient fabriquées dans les carrières par des gars qui n'aimaient guère le travail régulier. Une femme de Massac venait en vendre: elle les mettait dans sa jupe retroussée et son tablier par-dessus. Une fois les gendarmes qui passaient, entrent dire bonjour à mon père; il y avait des allumettes de contrebande sur la cheminée. Ils ont dit: "Vous pourriez au moins les cacher, on devrait vous faire un procès" Et ils ont ri.

MISEREUX ET MENDIANTS

Il n'y avait pas que de solides maisons à Gourvillette. On y voyait aussi quelques masures.

Les Critaud habitaient en face chez Texier, où il y a son toit à cochons, sur la route de Massac. Leur masure était composée d'une seule pièce en terre battue; il y avait une cheminée, mais pas de plafond: on voyait le dessous du toit. Ils ont logé jusqu'à 7 dans cette pièce: les 2 époux, les 4 gosses et une vieille. Critaud était fainéant. C'est lui qui disait en arrivant pour "bêcher" sa vigne:

"Bonjour, grand cé (cep)

-Bonjour, valet.

-Celui qui boit de l'eau et mange du pain sec (painsec)

Que doit-il faire?

-Il doit dormir, valet,

Tout le jour, tout le jour."

-78-

Alors,il se couchait et dormait.Heureusement que sa femme était courageuse.

Texier a trouvé moyen avec eux de faire une bonne affaire en même temps qu'une bonne action.Il avait,dans le haut du pays,une petite maison,plafonnée,bien propre,avec un petit jardin.Comme il n'avait pas besoin de cette maison,il l'a échangée à Critaud contre sa masure et le terrain attenant Critaud était bien content,car il était mieux logé sans que ça lui coute rien.Texier a fait abattre la masure et il a eu devant sa ferme un joli clos.

La mère de la Critaude,la Bourrette,demeurait dans une pauvre masure,au poteau.Quand mon père m'emmenait par là, je la voyais:elle faisait "travailler" sa vache(Elle s'en servait pour labourer,etc..).Elle allait porter son lait à Beauvais à pied,pour le vendre au laitier.Elle posait une pièce de bois sur ses épaules,,accrochait de chaque côté un bidon de lait qu'elle maintenait à la main par des cordes.Elle avait 7 à 8 litres de lait par jour,qu'elle vendait en général I sou le litre,rarement 2 sous,parfois seulement 4 centimes.C'était à peu près tout ce qu'elle avait pour vivre.Elle portait les pantalons de son mari,peut-être par économie,peut-être parceque c'était plus commode pour travailler.Lui,je l'ai toujours vu assis.Peut-être était-il paralysé? Malgré leur misère,c'était des gens très honnêtes.

Quelques mendiants parcouraient la région et revenaient régulièrement dans le village.

Je me souviens surtout d'un,qu'on appelait "La grosse tête de Cherbonnières".Il était difforme,la tête énorme,les jam-

-79-

bes complètement tordues et ne se déplaçait qu'àvec l'aide de deux cannes.Les femmes faidaient peur aux droles:"Si vous n'êtes pas sages,je vous donnerai à la grosse tête de la Charbonnière." Aussi,nous en avions très peur.

Quand il venait chez nous,maman lui donnait une assiettée de soupe ou de moghettes,du pain,du râpé,mais elle lui portait tout cela sous le hangar,car il était très sale et plein de vermine.Il réclamait parfois du vin,mais maman lui disait:"Nous buvons du râpé,faites comme nous."La dernière fois que je l'ai vu ,il était bien misérable.Il ne pouvait plus se tenir debout et se trainait par terre.Il a mis huit jours à traverser le bourg.Finalement ,on l'a mis sur une "traîne"(espèce de plate-forme à petites rous,trainée par un cheval)et on a été le déposer à l'entrée de Massac(de peur que la commune de Gourvillette ait à payer,s'il fallait le mettre à l'hôpital).Quand il était jeune,il marchait mieux et en I889,il était allé à Paris voir l'Exposition,en mendiant le long de la route.

Il y avait un autre vieux qui passait régulièrement,il marchait droit,mais je ne m'en souviens presque plus.D'autres vieux(plus de 60 ans)hommes et femmes ne faisaient que passer en mendiant.On leur donnait seulement un bout de pain quand on ne les connaissait pas.A Cressé,un cabaretier engraissait un cochon rien qu'avec les bouts de pain que lui cédaient les mendiants en échange d'un litre de vin.

-80-

LES FETES

LES FOIRES

A gourvillette,nous allions surtout à la foire de Beauvais.Nous y allions et revenions à pied,l'après-midi,en la bande,habillées de notre mieux(chapeau,etc...).C'était comme une "assemblée"(fête patronale) pour la jeunesse. A la foire de Beauvais,je voyais souvent ma soeur ou mes camarades de classe qui habitaient les alentours de Beauvais.La foire,c'était aussi un lieu de rencontre avec tous les amis qui habitaient autour de Beauvais.Même si l'on n'avait pas grand'chose à acheter,on y allait pour le plaisir de se rencontrer ou d'avoir des nouvelles.

Beaucoup de commerçants se tenaient sous les halles,à l'entrée,car le fond était réservé au commerce des grains. (les halles se trouvaient où il y a la poste maintenant.)

S'y installaient:un boucher-charcutier,un bijoutier,un marchand de parapluies,chaussures et chaussettes"Hep!là-bas bas!hep!là-bas!les bas et les chaussettes!.Un autre vendait des dentelles et desbroderies?Un marchand de laine faisait du troc:ma mère comme beaucoup d'autres,filait à la maison les meilleures parties des toisons et le reste,elle le portait au marchandqui lui échangeait pour des pelotes de laine de couleur:noire,marron ou grise,pour les bas,les chaussettes et les gilets d'hpmme.(pendant la guerre I940-I945 ce troc avait recommencé).Il y avait encore un marchand de poissons,un ou deux marchands de tissu,des marchands de fruits(Espagnols en général),des marchands de fromage,un

-81-

jardinier qui vendait des plants.Les frères Frugier de Chives amenaient unpetit bazar avec un cheval::peignes,glaces,boutons de manchettes,boutons ordinaires,petits jouets,etc...A la saison,on vendait aussi des boutures de vigne,sur la place,en face la drogueries,mais les gens n'en achetaient pas par grosses quantité,comme maintenat.En été, il y avait même une pleine charrette de melons,qui venait d'Authon dans le pays bas(partie basse de la Saintonge) Et enfin,sur la place,était dressé un "tivoli" où l'on vendait à boire et à manger.

A Beauvais,le matin,c'était la foire aux vaches(derrière l'église)aux cochons et aux moutons(derrière la mairie) Le plein,pour la vente des bestiaux,c'était vers IOheures du matin.Il y avait parfois une quarantaine de vaches,le soir il n'y avait presque plus rien.

Comme autre foire,il y avait la foire de Matha,mais nous y allions très rarement.Une fois,Edmond est venu me chercher à l'école pour m'y emmener et les autres m'enviaient. A Matha,en"tirant" sur Marestay,il y avait des Halles qu'on appelait"Le Minage".On y vendait du grain ,des pommes de terre,des graines.Une fois j'y suis allée avec Méka et Aristide qui voulaient vendre 5 ou 6 sacs de patates..Le reste du temps,ces halles étaient fermées par une porte à double-battant(ces halles sont occupées maintenant par le cinéma)

A Fontaine,il y avait la foire pour les petits boeufs limousins,des boeufs rouges(?).C'étaient des"doublons" d'un an,un an et demi.

-82-

Paul Raffin,le grand-père de Marie-Louise,allait à pied à Sauzé-Vaussais (40 kms) après les ensemencements de blé (la Toussaint).Il en ramenait des boeufs d'un certain âge, qu'il engraissait l'hiver et revendait au printemps à la boucherie.

Les boufs de travail s'achetaient à la foire de Melleran (36 kms) au début de septembre.

La grand'mère de Robert Moreau allait à pied avec sonn mari à la foire de Saint-Jean pour y acheter des vaches. Ils faisaient le trajet aller et retour dans la journée(54 kms) ET le soir,ils ramenaient des bêtes inconnues,qui ne se laissaient pas toujours mener facilement!

LES BALS

Les jours de "frairie"(fête patronale),il y avait 2 bals Un chez Birot,tenus par les parents de Marie Bouchet,où nos allions.L'autre chez les Labosset,dans l'ancienne salle de danse(maison Claude Moreau) derrière notre maison:c'était le bal des bourgeois,des "badinguets".
Mais pour les autres bals,nous allions tous chez Birot,Labosset n'ouvrait pas sa salle;il la louait seulement quand il y avait des noces.

En dehaors des assemblées et des frairies,les jeunes gens organisaient parfois des bals,l'hiver,dans la salle de danse.Par exemple à Gourvillette,on dansait les soirs de la foire de Beauvais,mais les musiciens n'étaient payés que 5 francs,car ils jouaient moins longtemps.A l'entrée du bal, les hommes et les jeunes gens payaient 4ou5 sous.Les jeunes filles ne payaient pas,ni les femmes,ni les jeunes du villa

-83-

ge qui faisaient leur service militaire.Les cavaliers offraient un rafraichissement à leur cavalière après chaque quadrille(menthe,grenadine,orangeade,bière,limonade,ou café)Ca coutait 5 sous par personne.En général,on se rafraichissait 2 ou 3 fois par bal.Le bal finissait par le quadrille des lanciers:c'étaient les danseurs les plus habiles qui menaient ce quadrille.Certains"battaient les ailes de pigeon":un cavalier s'avançait face à un autre qui tenait 2 danseuses par la main.Le cavalier seul se soulevait sur la pointe des pieds et battait des talons comme si ç'avait été des ailes.

Autrefois à l'orchestre,il n'y avait qu'une clarinette. Puis on ajouta un piston.A la fin ceux qui voulaient faire chic ajoutaient un tambour.Pour une journée,un musicien gagnait IO frs.Souvent les ballades duraient 2 jours.A titre de comparaison,un beau mouton valait 40 à 42 frs.Edmond, mon frère, jouait du piston:c'était intéressant pour la paie mais c'était très dur.Il passait la nuit à jouer et en rentrant,le matin,le jour était levé.Edmond changeait de vêtements et partait travailler dans les champs.Parfois,il jouait encore la nuit suivante.Léopold Renoux,qui jouait de la clarinette avec lui travaillait comme maçon avec son père,aussi il pouvait dormir quelques heures.Quand,par hasard,il y avait 2 frairies qui se succédaient(I5 aout,lendemain + dimanche et lundi suivant'par exemple)Edmond avait les lèvres enflées et il ne pouvait manger de la salade,ni d'autres mets épicés(en ce temps-là,on mangeait de la salade et des moghettes tous les soirs.

Un jour,nous avons voulu aller au bal à Massac.Nous voila

-84-

partis,à pied,en bande,en chantant.En arrivant à Massac,pas de bal,les gens qui le tenaient étaient absents.Nous sommes revenus,toujours à pied et toujours chantant par Beauvais pour nous amuser(IOkms)

Une fois,nous allons chez Herminie,l'épicière,pour qu'elle autorise sa fille Thérèse à venir au bal avec nous chez La Roulline.Herminie nous dit:"Jamais la Roulline n'achète rien chez moi,Thérèse n'ira pas danser chez elle;" Nous arrivons au bal et nous répétons tout à la Roulline"Bon,bon, les drolesses.Allez donc dire à Herminie qu'elle me vende une livre de café"(la Roulline tenait café en même tepms) Herminie nous a vendu le café,Thérèse est venue au bal et ensuite a continué d'y aller.

Une autre fois,la Roulline avait mouillé le plancher du bal pour qu'il y ait moins de poussière.Nous dansions un quadrille:un gars qui faisait des simagrées en dansant tout en reculant,glisse et se retrouve assis dans la boue;le fond de son pantalon blanc n'était pas beau et le gars était furieux.

L'arrière grand'mère d'Henri Villemonté,la Barite, n'était pas contente parce que sa fille était au bal.Elle est entrée avec une verge sous sa"garde-robe" (tablier) et puis elle a sorti sa fille du bal à coups de verge(à I8 ans) La même mésaventure est arrivée à une fille de Cressé.Sa mère l'avait appelée 2 ou 3 fois,mais la drolesse n'était pas prête à s'en aller.La mère,en colère,l'a sortie du bal à coups de pied dans le derrière.

Souvent les femmes mariées venaient au bal,même si elles n'avaient pas de fille à accompagner,pour se retrouver ensemble et échanger les derniers potins..Celles de Gourvillette

-85-

n'avaient pas la réputation d'être bavardes,mais à Cressé, il y avait 4 mauvaises langues qui venaient uni quement pour critiquer les jeunes,leur façon de s'habiller ou de danser.Un jour,2 garçons se sont entendus pour leur jouer un tourLIls s'asseyent un à chaque bout du banc où les 4 femmes étaient groupées et ils se mettent à pousser vers le milieu."Arrêtez de pousser,les droles,arrêtz!";mais les garçons continuent,si bien que les commères ont été obligées de se lever et de changer de place,sous les rires de la salle.

Un musicien,mon frère Edmond:C'est Meillet qui a appris la musique à Edmond.Lui-même l'avait apprise en pension,à Chef Boutonne(Meillet était un "bourgeois")Pour l'indemniser, Edmond allait travailler,gratuitement,chez lui,une fois par semaine.

Edmond s'est engagé,par devancement d'appel,pour pouvoir aller dans la musique.Il a été choisi,ensuite,pour aller enseigner la musique aux enfants de troupe,Aux Andelys.On l'a choisi parce qu'il était très bon musicien et surtout très sobre.Dès qu'il a été Aux Andelys,il a été payé,ce qui était important pour lui.

Quand il a eu fini son service militaire,le soir,il allait enseigner la musique à une fanfare de Beauvais.C'était "la blanche" celle des bourgeois.Il aurait préféré aller dans la société rivale,vu ses ppinions politiques.Mais à "La Blanche" on lui donnait 20 à 25 frs par mois et Monsieur Forget l'emmenait aux répétitions en automobile(en I900!) Dans l'autre société ,il n'aurait pas été payé et il aurait dû faire le chemin à pied.Les "rouges" sont venus protester près de mon père,mais Edmond n'était pas riche et cet argent

-86-

lui rendait service."Sa" fanfare de Beauvais a gagné un premier prix au concours des fanfares de Cognac,mais c'était grâce aussi à la présence de 3 copains d'Edmond venus en soutien:un de L'Oiré,un de Marestay et Dorbault de Cressé

Un jour,Edmond allait jouer à Bresdon avec un clarinettiste de Massac.Comme de bien entendu ,ils faisaient le chemin à pied.En cours de route,le gars de Massac a une envie pressante.Il s'arrête.Edmond continue son chemin.L'autre le rattrape et un moment après il s'aperçoit qu'il a oublié sa clarinette sur le lieu de son arrêt.En pleine nuit,les 2 gars sont repartis chercher la clarinette.Malgré l'obscurité profonde,ils sont arrivés à la retrouver sur un tas de cailloux.Une chance pour le clarinettiste et pour les danseurs de Bresdon! Mais qu'est-ce qu'Edmond a dû lui en raconter!!

Une autre fois,à une noce,les 3 musiciens étaient assis sur une table.En jouant et en se démenant,le tambour reculait sa chaise.Tout à coup,patatrac§ Les pieds arrière de la chaise basculent dans le vide,entrainant le musicien qui aggrippe ses 2 camarades.Surpris,ils ont bien failli tomber tous 3,mais ils sont arrivés à garder l'équilibre et même ,à remettre d'aplomb le maladroit.

LES NOCES

REPAS:On profitait des noces pour réunir toute la famille, au grand complet,ce qui,avec les amis en plus,faisait une nombreuse assemblée.Au mariage de ma soeur Angèle,il y avait tant d'invités et de chahut,que la poutre maîtresse du plancher de notre grande chambre a craqué et qu'il a

-87-

fallu l'étayer.

Les repas étaient copieux.Méka me racontait qu'au mariage des parents de Gaston Arramy,il y a eu 3 jours de noce Le troisième jour,les gens de la noce couraient toutes les maisons pour que les gens viennent manger,tellement il y avait de restes qui risquaient de s'abîmer.

Lucienne Forton m'a raconté qu'à la noce d'Isaure Audoin (la mère de Germaine Pommereau)on a servi du champagne ce qui était très rare.Il y avait une vieille,qui voyant la mousse déborderdisait:"Prou,Prou§ o bronze!"(Assez,assez ça déborde!)Ensuite,elle s'occupe d'autre chose.Quand elle regarde son verre,la mousse était retombée,son verre était à moitié vide§!Elle s'est mise en colère après son mari: "regardez-moi ce gros gourmand qui boit dans mon verre!!" Et le mari,innocent,de se défendre;Ca a fait rire tout le monde.

Quand le repas de noces était fini,le restaurateur qui avait fait le repas demandait qui voulait du café,car le café n'était pas compris dans le repas.C'étaient les cavaliers qui le payaient à leurscavalières.S'il y avait un 2e repas,le lendemain midi,le poissonnier s'amenait avec des huîtres.Là aussi,c'étaient les garçons qui faisaient ouvrir les huîtrespour les cavalières. A la noce d'Adélys Lamiraut,il y avait certains garçons assez riches:ils en ont fait ouvrir une grande quantité qu'on a apporté sur la table.Il ne fallait pas faire de restes par politesse. Comme j'aimais bien ça j'en ai mangé une grande quantité, et,depuis,je suis dégoutée des huitres.

A la fin du repas,on récitait un compliment aux mariés C'était souvent un enfant qui le faisait.Pour le mariage de Lalie(la fille Labosset) Angèle avait demandé au Grand Jean,l'ancien instituteur,de me rédiger un compliment.Il commençait ainsi/ Permettez à la plus humble de vos convives
De vous adresser ses plus sincères félicitations
A l'occasion de l"union
Si heureusement assortie
Que vous contractez aujourd'hui. ;;;;;.

Pour le mariage de Marie Berluchon,c'est Mme Morisset qui m'a fait le compliment,mais je ne m'en souviens plus du tout.

-88-

COUTUMES:

Devant le cortège,il y avait un piston et une clarinette,mais uniquement pour revenir de l'église,quand ils étaient mariés.

Quand un veuf ou une fille enceinte se mariait,ils avaient droit à la "musique".Tous les soirs ou presque,entre les fiançailles et le mariage(3 semaines)les jeunes du pays faisaient la musique en soufflant dans des cornes de laitier ou en tapant sur des casseroles ou des bassines et le jour du mariage,ça continuait.

A Cressé,une veuve se mariait pour la troisième fois, avec un garçon plus jeune qu'elle.Les jeunes faisaient le chahut devant la tente où avait lieu repas de noces.Le frère du marié est sorti:"Eh!les gars!Venez donc manger un coup avec nous,ça vaudra mieux".C'est ce qu'ils ont fait et tout le monde était content.

Quand une fille se mariait avec un garçon d'un autre village,les jeunes gens de son village lui apportaient un bouquet le matin du mariage,et la mariée les invitait soit au repas,soit au bal.Quand ma belle-soeur Adirenne s'est mariée avec Isidore(elle était de Cressé,lui de Bazauges) les jeunes gens secouaient la toile de tente et Adrien (Mon futur mari,frère de la mariée)leur passait;en douce,des bouteilles par dessous la toile. Quand je me suis mariée(j'étais de Gourvillette,Adrien de Cressé) le vieux Berluchon (il n'avait pas voulu venir à la noce,il préférait rendre service en tirant le vin)passait quelques bouteilles aux jeunes qui étaient dehors.

A Cressé,il y avait une fille qui était lmal renommée. Le jour de son mariage,les jeunes lui ont apporté un bouquet d'épines et de chardons et ils ont dit:"Acceptez ce bouquet,il n'est ni joli ,ni bien fait,mais il est selon votre mérite".C'était très ancien.

Quand le cadet se mariait avant l'ainé,on disait"la charrette passe avant les boeufs".Et souvent,le lendemain, après le déjeuner l'ainé était promené dans une charrette tirée par les jeunes.A La Trappe,le frère de Franck a été promené comme ça jusque dans les prés.En 1972,Jean-Claude Villemonté a eu droit à la charrette quand sa soeur Jacque-

-89-

line s'est mariée avant lui,mais il a fait monter sa fiancée avec lui.Le bouquet:

Le bouquet:Quand on montait lle bouquet...on mettait une échelle et celui qui montait à l' échelle devait boire un verre de vin à chaque barreau(c'était souvent le drenier à marier de la maison).Le bouquet était en laurier-sauce.Un cercle de barrique en faisait le tour et portait un pain, un morceau de rôti et une bouteille pleine de vin.Le marié devait casser la bouteille de vin d'un coup de fusil.Parfois on savonnait la bouteille pour que les plombs ricochent dessus et qu'elle ne se casse pas.Mais en general,le marié s'en apercevait dès le premier coup et disait que les gars avaient triché.

En montant le bouquet,on chantait une chanson dont voilà une des dernières lignes:

"...le pain à la main,et le verre qui trinque."

chanson du lendemain de noces: Refrain:La dondaine,
La mariée s'en va devant,
Son mari l'emmène.

(à chaque couplet,on reprend la dernière ligne du précédent)

I Mon père a fait bâtir château,(bis)
Il l'a bati sur trois carreaux....

II.Il.l'a....
les trois carreaux sont d'argent faux;;;...

III:Les .....
Dans ce chateu,il y a un ormeau....

IV:Dans.....
Dans cet ormeau,y a un oiseau...

V:Dans.....
Comment s'appelle cet oiseau?;;...

VI: Comment.....
Cet oiseau s'appelle un étourneau.

VII:Cet....
Oh,étourneau,mon bel oiseau.

VIII:Oh.....
Va-t'en dire à mon Isabeau.

IX:Va-t'en.....
QU'elle m'apporte mon manteau.

X:Qu'elle.....
Mes pistolets et leurs Fourreaux.

-90-

XI:Mes pistolets.....

Pour aller battre les z'higuenots (autre version: les Espagnols)

Tout le monde chantait le refrain.Les garçons criaient: "Hi!chou!chou!"entre les couplets?.

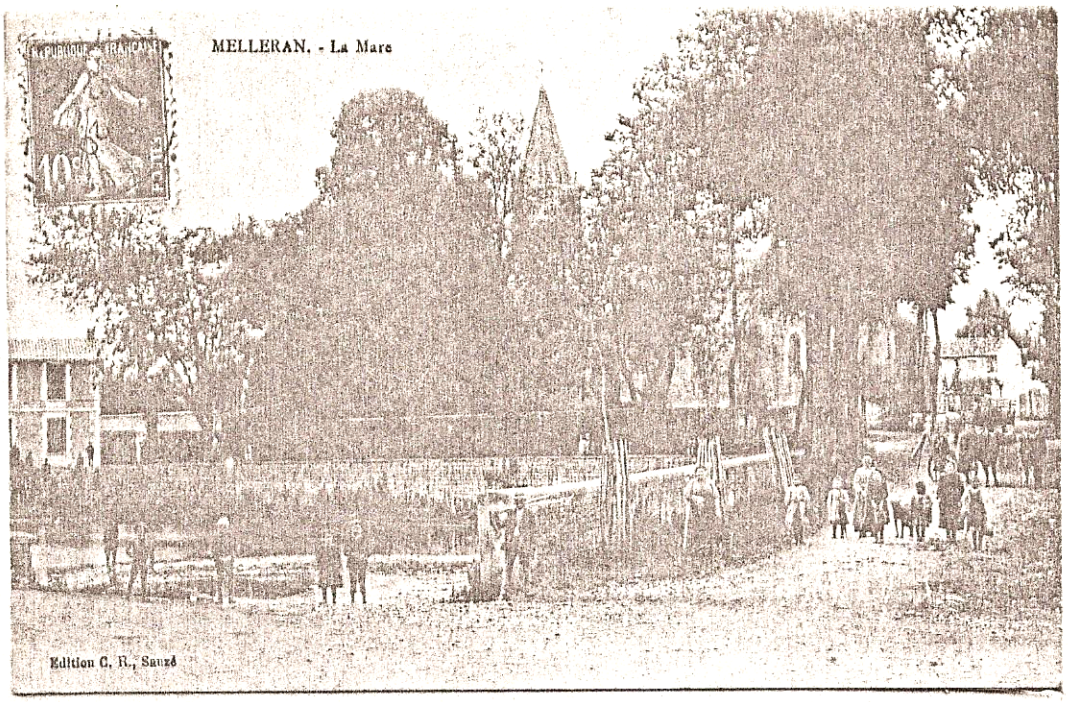
A la fin du repas de noces,au dessert on chantait la chanson du père Noé:C'est le père de tous les hommes,

c'est le bon père Noé,
Il a planté la vigne,vi-vi-gne
Et s'en est enivré.

II:Buvons donc tous à la ronde,
Et tâchons de l'imiter.
Regarde-le bien boire-oi-oire
Et tu boiras itou-ou-ou.

La noce de Marie-Louise:(Gaston Arramy-Marie-Louise Raffin)

Pour la noce de Marie-Louise,en 1906 ou 1907,maman m'a fait faire une belle robe.C'est Elodie,une couturière jeune et connaissant la mode,qui l'a faite.Elle m'a dit d'aller acheter à Beauvais du voile de laine couleur champagne Je ne savais pas ce que c'était que cette couleur,mais le marchand l'a compris tout de suite.Ensuite,elle m'a fait une robe avec 3 volants dans le bas de la jupe et des manches gigot(bouffantes aux épaules,ajustées aux avant-bras) mais les volants ne me plaisaient pas,je trouvais que ça faisait trop de chiqué.J'ai remis cette robe pour aller au mariage de Marie Tafforin à Melleran,mais j'avais ôté les volants.J'avais aussi un grand chapeau avec des plumes.
Le frère de Gaston,Georges Arramy,s'est marié le même jour C'était un grand mariage:il y avait 300 invités.Le repas avait lieu dans la cour de la ferme,sous une tente.Les invités étaient partagés en de nombreuses tablées,et,bien qu'il y eut des gens venus de milieux très différents:gros bourgeois ou simples cultivateurs,il y eut une ambiance de franche gaieté.
La cuisine se faisait dans la buanderie de la maison de maitre.
Aux noces,les mariés devaient recevoir les voeux et embrasser tous les invités:quelle corvée quand il y en a autant! C'était l'habitude aussi que tous les garçons invités faisaient danser la mariée,mais là,ce n'était pas possible.



Vers I9I2:Melleran.

Vers I9II:Melleran:Mariage de la cousine Marie Tafforin:Léa est assise au Iº rang avec sa robe " à manches gigot,en voile de laine couleur champagne."

-9I-

Le notaire s'était marié la veille à la mairie de Massac et Gaston,le matin,à la mairie de Gourvillette.Puis les 2 couples se sont mariés à l'église de Gourvillette,le matin avec une messe,ce qui ne se faisait que pour les noces cossues,les mariages ordinaires se faisant l'après-midi.

A notre table,nous étions une vingtaine ,tous assortis: il y avait des gens de Gourvillette,de La Trappe, et 2 gars de Beauvais.Nous nous sommes bien amisés.

Pendant le repas,il y a eu le "coup du milieu" d'excellent cognac,car le beau-père du notaire était courtier en eau-de-vie,et du côté de chez Gaston,ils avaient encore du vieux cognac d'avant le phylloxéra ainsi que chez le grand' père de Marie-Louise.On appelait ça"de la fine Napoléon".

C'est un étudiant en médecine qui a fait le compliment aux mariés:il l'a dit sans regarder sur un papier.Il parlait de la vie du notaire,et aussi de la "douillette bourgeoisie" de Gaston et Marie-Louise.

Un copain du notaire qui avait fait le Conservatoire a chanté "Montagnes Pyrénées".Au refrain:"Halte-là!halte-là les montagnards sont là."... toute la salle chantait avec lui.Edgar Guillon ,mon cavalier,était conscrit:il a chanté "Nous sommes de la classe,nous nous foutons pas mal du métier..".Il a été très applaudi et tous les bourgeois criaient:"Bis!Bis!"

C'est à la noce de Marie-Louise qu'on nous a servi chacun 6 huîtres ouvertes sur une assiette(payées par "les gens de la noce":les parents des mariés) Avec on nous offrait du pâté ou du beurre pour les accompagner.

Le bal a eu lieu où il y a les écuries maintenat.Mon cavalier qui ne s'était pas méfié du champagne,n'apas pu me faire danser.Le lendemain ,il était tout honteux et est venu s'excuser,mais ça ne m'avait pas empêchée de danser tout mon content.

La noce de Lalie(Eulalie Labosset,épouse Pelin)

Pour la noce,en I898,j'avais un chapeau(mon premier)avec deux plumes d'autruche et un ruban de satin bleu.C'était mon père qui m'avait menée chez la modiste à Matha.

-92-

LES FETES

Le Premier de l'An: Le jour du Ier de l'An, les enfants allaient en bande chez les gens, pour leur souhaiter la bonne année: "Bonjour, je vous souhaite une bonne année et une bonne santé". Les gens faisaient tous un cadeau: un morceau de sucre, une raie de chocolat, une pomme, une poignée de "prunes melées (séchées au four). Monsieur Forget donnait quelques dragées qu'il prenait dans une soupière déposée sur la table de la cuisine. Il donnait même un sou aux plus pauvres.

Mes parents ne voulaient pas que je m'éloigne trop, je m'arrêtais au "canton".

Il y avait des maisons amies où il était préférable d'aller seule. Par exemple chez l'épicière, madame Labosset qui me donnait deux raies de chocolat! Elle me prévenait d'ailleurs "Demain, tu viendras seule me souhaiter la bonne année." Chez Olinde aussi. Une fois, j'étais allée avec toute la bande, elle m'a appelée dans sa chambre, m'a donné mon cadeau et m'a dit "Maintenant, débrouille-toi pour le cacher". Chez Ferdinand Blanchard, c'était pareil.

Mardi-Gras:

Le jour de Mardi-Gras, les jeunes gens de la commune se déguisaient et passaient dans les maisons, leur mouchoir noué devant leur figure. On essayait de deviner qui c'était Puis les jeunes se démasquaient et on leur offrait à boire et à manger.

Un jour, il y avait une femme avec eux. J'ai tout de suite deviné que c'était un Villemonté. Il était surpris et m'a demandé comment je l'avais reconnu. "Quand j'ai vu tes pieds, j'ai compris, car il n'y a que toi et tes frères pour avoir les pieds si grnads".

Une autre année, il est venu un couple de Charentais en vieux costumes du pays et un déguisé les accompagnait. Son costume était composé entièrement de "torches de maïs (grands folioles qui entourent les épis de maïs). Il se tenait raide, les bras écartés comme un épouvantail. Il ne causait pas et n'entrait pas dans les maisons pour ne pas avoir à se démasquer parce qu'il était en deuil et n'aurait pas dû prendre part à la fête.

-93-

Une fois, j'étais à la veillée chez Texier, dans les moments du Mardi-Gras. Entrent 2 déguisés. C'était Edmond et un camarade déguisés en femmes. J'ai reconnu Edmond à la forme de son oreille (le lobe d'une oreille était collé à la peau du cou.) Il avait une bouteille d'eau sous ses jupes et, tout à coup, il a écarté un peu ses jupes comme les vieilles qui pissaient debout et il a fait couler un peu d'éau. Olinde Texier était en colère: "Eh voilà qu'elle pisse maintenant! Eh bien, elle ne se gêne pas! la grande salope!" Les déguisés riaient mais ils sont repartis sans se démasquer.

Un soir nous avions organisé un petit bal chez un voisin qui avait un phono. Entrent 2 garçons masqués. J'avais reconnu les habits d'André gachet et je me suis doutée que c'était sa soeur Philomène. Tout à coup, elle vient m'inviter à danser une valse, j'ai accepté et j'ai dansé en me tenant raide et en m'éloignant de mon cavalier comme si je ne l'avais pas connu. Elles sont reparties sans se démasquer. Les autres filles se demandaient qui pouvaient être ces danseurs Je leur ai dit "Je crois bien que c'est le petit Bied, de Massac". D'autres ont dit "Oui, c'est certain, je l'ai reconnu aussi" Et, moi, je m'amusais intérieurement, et le lendemain, j'ai bien ri avec Philo.

La Marie Bouchet s'était costumée en homme. Elle arrive le soir chez son beau-frère et lui demanda la route des Touches. Le brave Médéric, qui "dodaillait" au coin du feu, se lève, tout ensommeillé, et lui dit "Vous ne vous êtes guère écart é". Serviable, il sort sur la route pour lui montrer le chemin; là, elle lui a éclaté de rire au nez.

Le Chevau Malet: Autrefois, pour Mardi-Gras, ou plutôt pour le Dimanche Gras, il y avait le Chevau Malet C'étaient 2 jeunes gens cachés sous une couverture qui faisaient le cheval et un maquignon les accompagnait ainsi que d'autres masques. Je me souviens, qu'une fois, avant qu'Angèle soit mariée (1898) ils sont venus alors que nous étions à table dans la grande chambre. Ce jour-là, on mangeait des boudins gras. Il y avait le cheval dont Jacques Gentil faisait partie; le maquignon c'était le grand'père à Maurice Bonneau. Ils s'étaient mis entre les 2 lits pour que le cheval ait la place de ruer quand un des masques voulait lui

-94-

monter sur le dos. Maman faisait joli! "Mes lits! Mes lits! Ils vont bien les arranger!" Il y avait un masque dont le costume était entièrement composé de "torches" de maïs. Il ne pouvait guère remuer et il avait les bras raides. Ensuite on leur a payé à boire un coup, mais il a fallu faire boire celui qui était habillé avec las "torches" car il ne pouvait pas plier les bras pour porter le verre à ses lèvres.

Les crêpes: Dans les moments de la Chandeleur et du Mardi-Gras on faisait des crêpes bien grasses. Parfois on en débarbouillait son voisin: flip! flap! Un jour, à une veillée, j'étais à côté du vieux Berlu qui avait une grande barbe. Quelqu'un lui envoie une crêpe par la figure et puis... on la met dans mon assiette. J'ai dit que j'avais mal au foie et que je ne pouvais pas manger. Le lendemain, Blanchard me dit: "qu'est-ce que tu avais hier? Tu n'avais pourtant pas l'air malade?" - "Je ne voulais pas manger la crêpe qui avait essuyé la barbe à Berlu" - "Grosse sotte! tu n'as donc pas pensé à la chienne qui était sous la table, tu n'avais qu'à lui donner!"

La Saint-Jean: A la Saint-Jean, on allumait 3 feux à Gourvillette. Les gens "d'en bas" faisaient le leur au carrefour du chemin de la Node et de la route de Massac. Ceux de Grandolle faisaient sur la route de Cressé. Les autres sur la route des Touches. Chacun apportait sa javelle et les flammes montaient haut (une javelle est un fagot de sarments de vigne) Quand le brasier ne flambait plus, tous les jeunes et ceux qui en avaient envie dansaient la ronde autour en chantant

"Mes bons amis, avant de nous quitter,
Il faut rire et s'amuser.
Entrez dans la danse,
Faites la révérence,
Et embrassez celle (ou celui) que vous aimez.

On chantait d'ailleurs toujours cette ronde avant de se séparer. Au bal, les mères grognaient: "Alors, ce n'est pas fini, ça n'a pas assez duré".

Noël: Le jour de Noël, Angèle s'en allait à la messe de minuit à pied, avec les autres, soit à Cressé, soit à Beauvais. J'étais trop petite pour les suivre. Alors mon père me con-

-95-

fiait la lanterne,et nous allions ,tous deux,dans la nuit, porter le Noël aux animaux:du foin aux moutons et à la vache,du grain au cochon,"pour leur Réveillon".

FARCES

Les brouettes:Un samedi,les jeunes avaient pris toutes les brouettes dans les cours et les avaient réunies sur"le canton".Le dimanche matin,les hommes avaient besoin de leur brouette pour enlever le fumier,comme c'était l'habitude. plus de brouettes!On cherche,on jure un peu.Et puis ,un voisin qui revient avec sa brouette,vous met au courant.Alors,on va au "canton" chercher son bien en ronchonnant un peu et en pensant"Quand j'étais jeune,j'en ai fait autant!"

Les billes de bois:Autrefois,les gens de Gourvillette qui voulaient des planches faisaient débiter des arbres par des scieurs de long qui passaient de temps en temps.En attendant,on entreposait les billes de bois dans un terrain non clos(actuellement jardin du fermier à Arramy).Un jour, les jeunes gens se sont amusés à rouler les billes devant la porte de la salle où le pasteur officiait.La porte était bloquée.Les femmes et le pasteur étaient bien ennuyés.Un peu plus tard,quelques hommes qui revenaient de jouer aux cartes les ont délivrés.

La chèvre qui bêlait:Il y avait une chèvre dans une étable. Ses maîtres dormaientà côté,dans leur chambre,la fenêtre ouverte.Un soir,à la veillée,Raymond Gingreau a eu l'idée d'une bonne farce.Il se cache,avec 2 ou 3 autres de son âge derrière une palisse de lilas,au bord de la route.Il se met à bêler.La vieille réveille son mari:"La chèvre bêle; elle doit être malade!"Le vieux ne voulait pas se lever.Finalement,impatienté,il se lève."Attends,je vais te calmer!" et il donne une volée à la chèvre!Une fois le vieux recouché,le gars se remet à bêler.Le vieux se lève,furieux,et cogne sur la chèvre qui n'y était pour rien.Et les gars se tenaient les côtes,à force de rire! Mais ils ont fait du bruit,le vieux a entendu,s'est douté de la farce et s'est lancé à leur poursuite.Ils se sont tous dispersés dans les champs et le vieux a pu regagner sa chambre,enfin silencieuse.

-96-

Les chèvres de la Saint-Sylvestre:Il y a une vingtaine d'années,le soir de la Saint-Sylvestre,les jeunes sont entrés dans les écuries(en saintongeais "écuries"et"étables" ont le même sens)qui sont rarement fermées à clé,ils ont détaché toutes les chèvres et les ont changé de maison.Berluchonen trouva deux dans son écurie à la place de la sienne Il faisait joli!Je lui disais:"Tu n'es pourtant pas à plaindre,tu en as 2 au lieu d'une"-oui,mais elles sont maigres et laides.Je veux la mienne!" Quant à mon écurie qui donnait directement sur la route,je la fermais toujours à clé heureusement pour moi.Dans la matinée,chacun a retrouvé ses bêtes.

Les charrues de Gourvillette:Du temps de la jeunesse de Méka,les jeunes ont réuni dans un champ à la sortie de Gourvillette,6 charrues,dérobées chez les fermiers. Un des cultivateurs ayant fait des histoires,les gars en firent une chanson:

"Le nommé Villemonté Pierre,
Se levant de grand'matin,
Alla voir dans son jardin
s'il avait la pierre.
Il vit avec étonnement
6 charrues d'alignement.
L'une de ces charrues
Appartenant à"l'Orgueil"
N'avait gard'd'être en deuil
Car dans son porte-fouet
Il y avait un bouquet.
la"Mule" toute en furie
S'encourut chez"Bougrevoui"
Et lui dit"Mon bon ami,
Va-t-en à la gendarmerie,
Car je veux qu'avant ce soir
On m'ait rendu mon versoir.

"L'Orgueil"surnom de Foret;"La Mule" ,la femme de Foret, "Bougrevoui",le vieux Bouchet qui était maire.

La chanson du buraliste:Cela me rappelle une autre chanson. Il s'agissait d'un buraliste,abandonné par sa femme une jolie couturière,qui est revenue avec son mari quand son amant n'aplus d'argent.(on la chantait sur l'air de Mme Angot)

Pourquoi ce buraliste
A-t-il un grand chapeau?
disait à l'improviste,
La petite Isabeau.
"C'est afin,ma mignonne,
De lui cacher son front
Orné d'une couronne
Qui lui ferait affront".
Que l'on prise,que l'on chique,
Que l'on fume,Ah!que c'est beau
De voir ce buraliste
Avec son grand chapeau.

-97-

A mauvaise patronne, mauvaise farce: Marie Gingreau et Alicien Gachet étaient domestiques au Logis. Maitres et domestiques mangeaient à la même table, mais les uns à un bout, les autres à l'autre extrémité. Chaque groupe avait sa bouteille. Alicien se disait: "M'étonnerait qu'on ait le même vin que les patrons". Un jour, il change les bouteilles de place et, sitôt assis, il se sert. Le vin des maîtres était bien meilleur que la piquette des domestiques. Mais, Zoé, la patronne s'est aperçus de l'échange et était furieuse. Alicien bon apotre, s'excusait: "je ne savais pas. Je l'ai pas fait exprès" Mais en lui-même, il riait.

Les pêches: Chez Clotilde, il y avait un domestique qui venait de Melleran. Le soir, en s'en allant du travail, il passait par les venelles et cueillait quelques pêches au bord du chemin. Les gens s'en sont aperçus, et lui ont demandé si les pêches à Benoît étaient bonnes. Il a dit qu'il n'en mangeait pas. Quelques farçeurs, dont le père de Lucienne, s'embusquent dans un coin proche. Ce dernier avait son fusil. Bouscat arrive, cueille une pêche, l'autre tire un coup de fusil en l'air. Bouscat, terrorisé, se laisse tomber à terre et crie: "j'seu mort! j'seu mort!" Il faisait nuit, les voisins sortent, s'informent, et tous de rire.

La charrue: Pépé étant jeune, travaillait à "chez Guillot". Un soir, avec d'autres jeunes, ils décident de monter la charrue de Foret sur un pailler. La charrue était lourde et pendant qu'ils peinaient, le propriétaire arrive. "Que faites vous, les gars?" -"On est en train de monter la charrue de votre voisin sur le pailler, mais elle est lourde, vous devriez bien nous donner un coup de main." L'autre brave homme, aimant bien à rire, les aide. Mais le lendemain matin, quand il voulut atteler sa charrue pour partir labourer: plus de charrue! Il comprit la farce et dit: "Eh bien! je suis malin! je n'ai même pas reconnu ma charrue!" Et les gars ayant raconté l'histoire dans le village, tout le monde riait lui le premier.

Le malade imaginaire (raconté par André Fradin et MaRose)
A Sonnac, Scanille avait bien mangé. C'était un dimanche et il pensait aller se promener. Trois de ses camarades décidèrent de lui jouer un tour. Ils se séparèrent. Le premier

-98-

l'aborde:"Mais qu'est-ce que tu as?tu es malade?"-"Non"-"Pourtant tu as mauvaise mine"-"Oh,tu crois,je suis bien." Il s'en va.Un peu plus loin,le deuxième s'approche:"Quelle mine tu as! Mon dieu,mais tu es malade!"-"Oh,je suis bien" -"Eh bien,tu ne vas pas tarder à être malade!"Scanille continue son chemin.Le troisième copain arrive:"Mais ,tu es tout jaune!Qu'est-ce que tu as?";Le pauvre Scanille commence à se sentir mal à l'estomac,fait demi-tour et va se coucher§

Les pots de chambre:Les jeunes avaient ramassé les pots de chambre dans les cours(on ne les rentrait que le soir,au coucher)et les avait alignés sur la place.chaque femme est venue chercher son bien,en ronchonnant.Mais ils avaient légèrement percé le fond du pot d'une commère qui se vantait de ne pas se lever la nuit pour pissercar elle prenait le pot dans le lit.La nuit suivante,son mari lui dit:"Eh! fait donc attention!Tu pisses à côté,j'ai la chemise toute mouillée!"Et elle protestait vigoureusement!

Cette histoire m'en rappelle un autre:

Des gens de Cressé habitaient près de la rivière.Dans la nuit,la rivière est montée et est passée sous la porte. L'homme se lève dans l'obscurité et se mouille les pieds. Il s'en prend à sa femme:"Eh!L'Alsandaude!Tu aurais pu faire attention!Tu as pissé à côté,j'ai les pieds mouillés!" -"c'est pas vrai!Je ne me suis pas levée!" En colère,il allume la lampeet constate que c'est l'inondation.Autre chanson! C'est la seule fois que la rivière a atteint les maisons,vers 1905;

Les marrons: Le vieux Villemonté,qui habitait la dernière maison à droite,en allant sur Beauvais,avait une manie.L'été,trouvant qu'il faisait trop chaud dans son lit,il partait se promener sur la route de Beauvais et dans les champs en queue de chemise.Le plus jeune de ses fils,Daniel,qui couchait dans un appentis,un peu à l'écart,s'en est aprçu Avec d'autres droles de son âge,ils ont fait provision de marronset quand le vieux a commencé sa promenade habituelle ils l'ont bombardé.Après avoir bien juré,il est revenu se coucher tout meurtri,sans avoir pu voir ses agresseurs;heureusement pour Daniel§

-99-

RONDES, CONTINES, DICTONS eET AUTRES.

Pour faire sauter les enfants sur les genoux/

Tête calée monte a chevau,
Pour aller battre les z'higuenots.
Les z'higuenots sont pas venus,
Tête calée ⌀⌀ s'est revenue.

Ferre, ferre mon mulet,
T'iras demain à Ruffé(Ruffec)
Avec ton petit cheval gris,
Bois de buis,
Bois de Massac,
Qui pèsera quatre livres moins le quart.

Din, dan, la baroune.
Qui la soune?
Gens dau bor(du bourg)
Qui est mort?
La souris.
Où est-elle?
Dans la venelle.
Que fait-elle?
des chandelles.
Qui les rolle?(on roulait les chandelles derésine dans la cendre)
Sa fillole(filleule)
Qui les vend?
Ses petits-enfants.
Combien les vend-elle?
Six sous, six bians,
Marde de chien entre tes dents.

On chantait ça en balançant la crémaillère quand on tenait les petis sur les genoux, pour leur faire chauffer les pieds à la cheminée. Comme ça, ils se tenaient tranquilles.

En comptant sur ses doigts:

Celui-là l'a su(pouce)
Celui-la l'a vu (index)
Celui-là l'a dit (major)
Celui-là l'apris (annulaire)
Rikiki, la petite souris.(auriculaire).
Puis on chatouillait le creux de la main.

Contines: Greli-grelet,

Sors de ton trou creux,
ou le sarpant
Boira tes oeufs.

On chantonnait ça, en essayant de faire sortir un grillon de son trou avec un brin de paille.

Quand on avait froid aux pieds aux champs:

Les pieds me sabant, bounes gens,
Personne me les échauffe.
Quand y m'sabront pus
Echaufferz pas cyès-là des autres.

Le coucher du soleil: Quand j'étais petite et que je revenais des champs le soir avec une vieille, elle me disait: "le soleil va se coucher, il quitte ses sabots, il quitte sa blouse, il quitte.....etc...." Au moment où il disparaissait: " Tiens, il a mis soun bounet de neuil (bonnet de nuit)

Rondes:

Dansons la ronde,
Pour contenter tout le monde,
Les grands et les petits,
Rikiki!!

Nous chantions ça dans la cour de l'école et l'on criait très fort; "Rikiki!! Et la femme de l'instituteur venait rouspéter qu'on lui cassait la tête.

— — — —

Savez-vous comment on sème l'aveine?
On fait comme-ci, on fait comme-ça,
On frappe des pieds,
On frappe des mains,
On tourne le dos à son voisin,
Donne-mé la main.

On recommençait avec autre chose à semer.

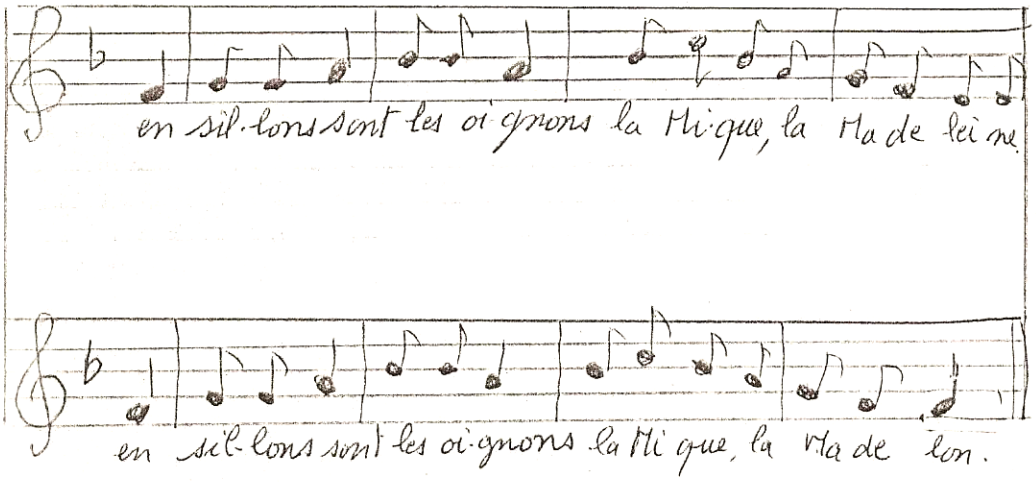
— — — — — —

Vive les vacances, et on fait c'qu'on veut!
et les temps joyeux Nous mettrons les livres aufeu
On rit et on danse, La maitresse au milieu!

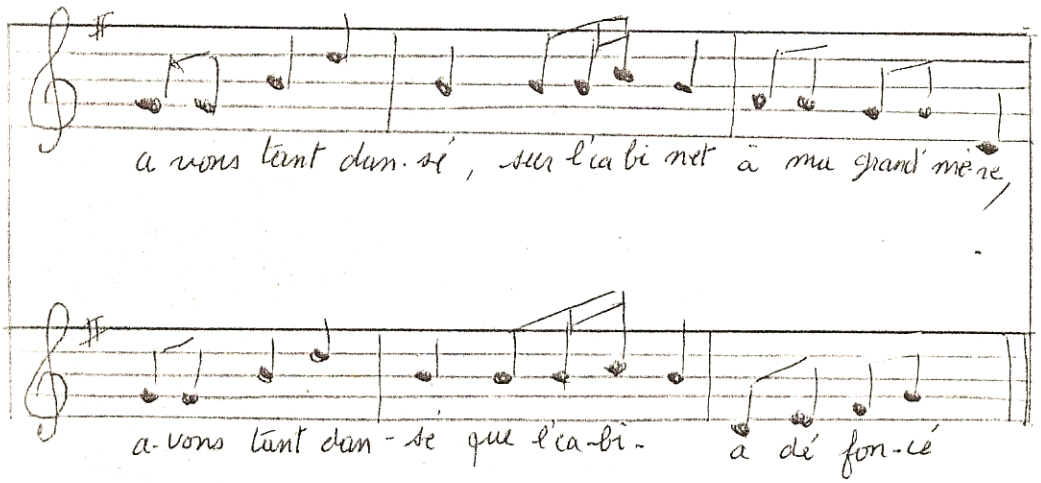
— — — —

Sur l'air de la Madelon: Mangeons des moghettes,
Y'ia reund'pus bon, d'pus bon, d'pus bon.

Ronde des oignons



Avons tant dansé



Mangeons des moghettes,
Tant pis si j'en pétons.

— — — — — —

RONDES:

Les oignons:Une est debout,seule d'un côté,les autres se tiennent sous le bras,lui faisant vis-à-vis.

I En sillons
Sont les oignons,

La Mique,la Madeleine;
En sillons
Sont les oignons,La Mique,la Madelon.

II Plus ils sont chers,
Plus ils sont bons.....

IIIUne jeune fille
Nous marierons.....

IV Quelle jeune fille
Mariez-vous?

VNous Marierons
Simone...(ou une autre)

L'appelée va rejoindre celle qui est seule,et on continue tant qu'il n'en reste qu'une;après,on change de côté.

(Musique à la fin)

Avons tant dansé:

I Avons tant dansé,su'l'cabinet à ma grand'mère,
Avons tant dansé,qu'l'cabinet a défoncé.

II Nous n'y danserons plus,su'l'cabinet à ma grand'mère,
Nous n'y dans'rons plus,son cabinet n'a plus d'dessus!

(Musique à la fin)

DEVINETTES:

I 4 tirettes,4 marchettes , 2 vise-en-l'air.Qu'est-tou?
(une vache: 4 pis, 4 pattes , 2 cornes)

abiscouti ; grinsmouti . abiscou , grinsmou.
(dialogue entre un tailleur et un mennier:Habit se coud-il? Grain se moud-il? Habit se coud ; Grain se moud.)

III je suis mère de I000 enfants,
je porte couronne,
et pour avoir mon trésor
il faut ouvrir mon corps .Qui suis-je? (la grenade)

DICTONS:

Pour les lits de plumes,

Soleil de mars vaut duvet d'oie.

— — — — — — —

Noël au balcon, en Gatinais:Noël aux moucherons
Pâques aux tisons Pâques aux glaçons

— — — —

Quand il pleut par vent de bise,
Pendant 3 jours ça pisse
(les 4 vents sont:vent de mer, autain, galarne, bise)

— — — — —

Trois gelées blanches et après il pleut.

— — — — —

Pendant les I2 mois de l'année,le temps sera le même
Que pendant les I2 jours entre les 2 Naus(Noël-les Rois)

— — — — — —

Brume en mars, gelée en mai .

— — — — — —

Le 23 septembre ou: Septembre

Chandelier en chambre, Le met en chambre
le 23 mars/chandelier/ Février
Chandelieren bas. le met de côté.

— — — — — — —

Vieille fille, Vieux garçon,
vieille guenille. Vieux chiffon.

— — — — — —

S'il pleut le jour du mariage,
La mariée sera battue.
(Forêt d'Orléans:Les mariés deviendront riches.
Gatinais:La mariée n'a pas été sage.)

— — — — —

MANIERES DE DIRE:

Il est aussi empressé(pressé) que la poêle du Mardi-Gras.

Un Dieu de rue,un Diable de maison (aimable au dehors, détestable en famille)

Un jour qu'il y avait peu de vaisselle,mémé a dit"Hier, nous n'avons pourtant pas mangé dans notre talon de"bot" (sabot)

— — — — — —

AU CARREFOUR D'ORLEANS(I9I2-I922?)

Notre arrivée

Au moment de notre mariage,Adrien avait 900 francs d'économies;moi,j'avais 900 francs provenant en partie de ce qui me revenait de mon père(400fr.),en partie de mes économies(je gagnais 5 frs. par mois).Mais les frais de la noce payés ainsi que ceux du déménagement,il ne nous restait pas grand'chose.

En partant d'ici,vers le I0 juillet,nous avons emmené notre linge(entre autres I8 draps:I2 donnés par maman,6 par ma belle-mère)notre literie(lit de plumes,édredon,couvertures,etc..) et un peu de vaisselle.Tout avait été mis en caisse.Nous sommes passés par Thouars pour dire au revoir à l'Inspecteur d'Adrien et prendre la commode que mon mari avait commandé à un menuisier de Thouars?.Le train nous a amenés jusqy'aux Bordes où nous avons couché.

Le lendemain,2 ou 3 hommes se sont débrouillés pour nous trouver un cheval et une voiture pour aller au Carrefour d'Orléans distant de près de 8 kms.Les gardes forestiers étaient bien considérés dans le coin et les gens cherchaient à nous rendre service.N'étaient-ce pas les gardes qui donnaient toutes sortes de permis(et dressaient des procès en de rares occasions,mais on espérait y échapper).Avant de quitter Les Bordes,nous avons commandé un lit de fer,un sommier ,une table et 2 chaises,mais nous n'avons pu les emporter avec nous.

Bien que les collègues nous aient offert de coucher chez eux,nous avons préféré nous débrouiller seuls:quelques planches par terre,le lit de plumes dessus et voila un lit (comme les campeurs modernes).En attendant que les meubles arrivent,les voisins nous ont prêté une table et 2 chaises

Puis le collègue qui avait un cheval nous a emmené à Lorris acheter tout ce qui nous manquait et qui était indispensable .

En arrivant au Carrefour,j'ai été très impressionnée par le grand arbre qui dominait le centre(wellingtonia gigantea) au milieu d'une pelouse bien entretenue,entouré

d'autres arbres de même espèce mais beaucoup plus petits. Quand j'y suis retournée, vers 1950, j'ai eu de la peine: le wellingtonia du milieu avait vieilli, il avait des branches mortes et les autres étaient aussi grands que lui et en pleine force.

Au Carrefour, il y avait 4 maisons forestières, toutes pareilles: celle di brigadier Delacour, celle du garde Parmentier et la notre étaient habitées. La quatrième, qui avait servi à loger un cantonnier des Eaux et Forêts n'était plus utilisée par l'administration. Puis le prince de la Tour d'Auvergne l'a louée pour mettre ses chevaux et son cocher.

Notre logement se composait de 3 pièces/une grande cuisine s'ouvrant sur l'extérieur; dans le fond de la cuisine s'ouvrait un couloir qui menait derrière. Il y avait 2 chambres: une s'ouvrait sur la cuisine, l'autre dans le couloir Il y avait une cheminée dans la cuisine et une dans la grande chambre. Le sol était carrelé partout, mais le grenier était planchéié contrairement à d'autres maisons forestières qui avaient un grenier carrelé. Il y avait en outre une étable où on pouvait mettre 3 vaches, qui ouvrait derrière, mais qui communiquait avec le couloir par une petite porte. La laiterie était sur le côté de la maison.

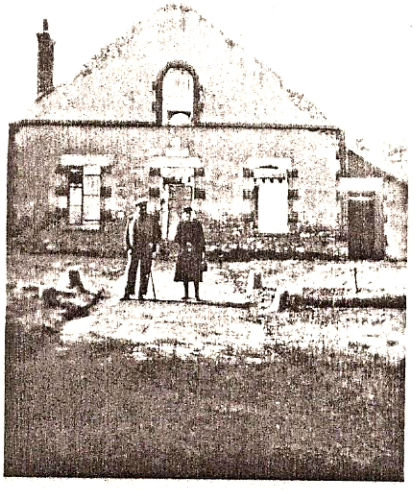
Devant la maison, il y avait un petit jardin et derrière un grand terrain (un hectare environ) pour récolter nos légumes et de la nourriture pour les bêtes (fourrage, betteraves, etc...). Le garde qui était avant nous n'avait rien cultivé, mais un collègue avait planté des pommes de terre et des haticots dans le terrain. Nous lui avons offert de lui racheter, mais il n'a voulu accepter que le prix de ses semences, et ainsi nous avons profité des légumes.

Au milieu du carrefour, il y avait une fontaine où nous puisions de l'eau avec un seau, puis l'eau de la fontaine coulait dans un bassin où nous lavions notre linge. Il y avait aussi un puits où nous tirions de l'eau pour boire. Il était commun pour toutes les maisons du Carrefour.

Une voisine m'a prêté une lapine pleine jusqu'à ce qu'elle ait élevé sa nichée. On était en juillet, époque où les gardes faisaient leur fourrage en Forêt d'Orléans

AU CARREFOUR D'ORLEANS

- Vers I9I2 -



-I949-

Léa et A drien sont devant "leur" maison forestière du Carrefour.Elle avait été incendiée par les Allemands en I944;ils ont pleuré en se souvenant des jours heureux.

Pour faire du fourrage, on coupe l'herbe des accotements à la fauxle long des chemins forestiers et on la rentre quand elle est sèche. Il y avait aussi un mauvais pré dont nous nous partagions l'herbe.

Quand nous avons eu un peu de fourrage nous avons acheté une vache(420 fr.), des rutabagas pour la nourrir et 2 poules. Quelques semaines après, les poules pondaient et nous mangions des oeufe. Jusque-là, notre nourriture s'était surtout composée des pommes de terre et des haricots du terrain.

Pendant quelques mois nous n'avons acheté de la viande (rôti de porc) qu'une fois par semaine. Nous n'avions pas d'autre viande, faute d'argent. Il fallait attendre que les lapins et les poulets soient bons à manger. Madame Delacour était bien contente quand elle m'a vu tuer un poulet: jusque là elle se cachait pour le faire, car dans cette région, on vendait tous les poulets sans en consommer. Une fermière(la mère Berton)m'a dit qu'elle n'en mangeait que lorsqu'il y avait une poule estropiée par un cheval et qu'alors son mari la grondait.

Adrien, à ce moment-là, gagnait 70 francs par mois(70 centimes I975) Avec le lait de la vache, je faisais du beurre que je vendais à une marchande(revendeuse) des Bordes. Avec le caillé, j'ai élevé un petit veau, puis j'ai fait des fromages. Un an après, nous avons acheté un petit cochon, car la première année nous n'avions rien pour le nourrir. Et le cochon, c'était l'espoir de toutes sortes de bonnes choses: boudins, rôtis, saucisses, grattons, pâtés, etc...

Les gardes touchaient une tenue tous les 2 ans(dont on retenait d'ailleurs le prix sur leur paie). Comme pépé n'en avait qu'une, je lui ai arrangé son costume de l'infanterie coloniale qui était bleu marine aussi(un cor au lieu d'une ancre au col et il a fallu enlever le passepoil rouge au pantalon) Comme cela, il a pu ménager son unique tenue.

Notre premier Noel là-bas fut bien plus beau que nous l'espérions. Angèle, ma soeur aînée, m'avait envoyé un colis avec un poulet rôti, une boîte de pâté et toutes sortes de bonnes chosesque nous n'aurions pas pu nous payer.

Pour le chauffage, nous n'étions pas gênés car nous touchions I4 stères de bois gratuitement chaque année.

Le boulanger était le seul commerçant qui venait au

Carrefour.Il passait deux fois par semaine en allant livrer dans les fermes.Comme il faisait épicier,on pouvait lui faire des commandes et il l'apportait la fois suivante,mais il n'avait pas d'épicerie à vendre dans sa voiture.

Le mandat perdu: Il y avait quelques mois que nous étions au carrefour.Adrien avait rangé son mandat comme d'habitude dans une boîte en fer.Comme d'habitude aussi,il a attendu qu'il n'y ait plus d'argent à la maison pour aller le toucher au percepteur.Il ouvre la boîte:plus de mandat! Il cherche,il vide la boîte complètement,il fouille partout. Toujours pas de mandat! Tout à coup,comme il déplaçait le couvercle de la boite,il a vu un reflet blanc dans la glace qui était en face.Il retourne le couvercle : le mandat était là,bien plié,coincé dans le couvercle!!

- - - - - - - -

LES VACHES DU CARREFOUR

- - - - - - - -

Les forestiers n'étaient guère payés ,mais les légumes qu'ils récoltaient et le produit de leur élevage les aidaient bien.

En été,nous menions nos vaches dans les parcelles autorisées(où il n'y avait pas de jeunes plants).En juillet les gardes coupaient une partie des accotements des chemins forestiers pour avoir du fourrage l'hiver.

Les trois ménages de forestiers du Carrefour avaient des vaches et nous les gardions chacune à notre tour. Une fois,madame Delacour avait emmené les vaches sur la roure du Revoir où il y avait bien à manger,et puis... elle est revenue chez elle pensant que les vaches ne bougeraient pas. Hélas!Elles ont marché plusieurs kilomètres,sont sorties de la forêt et sont allées manger des betteraves dans un champ Un homme les a vues,les a reconnues et les a renvoyées dans la bonne direction.Mais le propriétaire du champ est venu réclamer les 30 betteraves(pas une de plus,pas une de moins) que les vaches lui avaient mangées.A l'arrachage ,le brigadier Delacour lui a mené ses 30 betteraves,mais il n'était pas content,car cet-homme-là commettait souvent des délits et,comme c'était la guerre,les forestiers fermaient les

yeux. Seulement,quelques semaines plus tard,le cultivateur est venu couper des pieux en forêt sans autorisation Il s'est fait pincer et a dû payer... Chacun son tour.

Une autre fois ,la personne qui les gardait en a perdu deux.On les a retrouvées sous le hangar de leur gardienne en train de manger les haricots qui séchaient!

J'aimais bien garder les vaches en forêt.Parfois des biches venaient près d'elles.Une fois,le cerf,poursuivi par les chiens de meute a traversé le troupeau avec les chiens à ses trousses.Mon chien a voulu se joindre aux autres,mais ils ont eu vite fait de le virer de leur chemin.

La première vache que nous avons eu faisait I2-I3 litres de lait par jour:ce n'était pas beaucoup,mais ce lait était si crémeux qu'on pouvait en tirer une livre et I/4, I livre I/2 de beurre par jour.Mais quel travail§Ce beurre avait une particularité:en été,il fallait mettre le lait à la cave,sinon il était si mou qu'on aurait dit de la graisse d'oie;en hiver,par contre,il fallait tiédir le lait et secouer la baratte longtemps avant qu'il se forme.Mais j'en avais une bonne quantité à porter chez l'épicière des Bordes qui nous l'achetait 23 ou 24 sous la livre.Pour cette épicière,nous pesions le beurre en livre nous les formions et nous les décorions avec un petit bout de bois taillé.C'est madame parmentier qui me l'avait taillé car je n'avais jamais vu faire ça.Le beurre du Carrefour était réputé pour sa propreté et aussi parceque les vaches mangeaient des herbes variées et de bonne qualité. Un collègue avait une vache qui liu donnait 2o litres de lait par jour mais il ne pouvait en tirer qu'une livre de beurre.

Pendant la guerre,je vendais mon beurre à un patissier qui l'aimait bien parceque vu la qualité du beurre,il n'avait pas besoin de mettre beaucoup d'oeufs dans sa pâte Pour lui ,je n'avais pas besoin de préparer des livres;je lui envoyais la motte par le facteur,car je ne pouvais pas aller à pied aux Bordes et je n'aimais pas aller sur la bicyclette d'Adrien.(dès notre arrivée ,il avait fallu qu'Adrienapprenne à monter dessus,car il ne s'était jamais servi de ça;L'Administrationlui avait payé,mais le retenait s

sur la paie en répartissant sur 3 mois)

En 1917, je suis revenue à Gourvillette parceque j'attendais André. J'ai dû vendre mes 2 vaches: l'une 520 frs, l'autre 600 frs. Plus tard, quand nous sommes revenus, j'en ai racheté une qui m'a couté 1275 francs!

- - - - - - - - - -

LACHASSE A COURRE

- - - - - - - - -

C'était le prince de la Tour d'Auvergne qui chassait à courre en forêt d'Orléans. Son équipage s'appelait le Rallye-Francbord.

La tenue du Rallye-Francbord était: tunique rouge à parements blancs, toque foncée, culotte foncée avec des bas blancs Les dames avaient le tricorne noir bordé de cygne blanc, la tunique rouge et une amazone noire. Tout un noyau de nobles portait la tenue du Prince et suivait les chasses.

Le Prince avait son écuries et son chenil à la sortie de des Bordes; il y avait là, comme personnel, le premier piqueur avec trois autres piqueurs sous ses ordres, et le premier cocher avec deux aides.

La meute comprenait une centaine de chiens mais on n'en employait guère que soixante: 40 au départ et 20 pour le relais. Certains chiens étaient paresseux et abandonnaient la chasse pour rentrer au chenil seuls. Jean Delacour, le fils du forestier, envoyait son chien pour les rosser, et ces grandes bêtes ne se défendaient pas: ils se sauvaient devant un chien plus petit qu'eux.

La veille des chasses, les chevaux étaient bichonnés: on allait jusqu'à leur laver les oreilles et les naseaux avec des petites éponges spéciales! Ces jours-là, les piqueurs ne se couchaient pas avant minuit ou une heure du matin. Pour la nuit les chevaux portaient une espèce de chemise de calicot blanc, boutonnée au poitrail et sous le ventre, et parfois une couverture bleue par-dessus.

Autrefois les gens riches pouvaient difficilement comprendre la façon dont vivaient les gens ordinaires, car leur façon de vivre était tellement différente. Par exemple, le fils du Prince, 5 ans environ, suivait les chasses dans sa

Au CARREFOUR D'ORLEANS

Le "Rallye-Francbord", équipage du prince De la Tour d'Auvergne.

voiture personnelle avec son cocher et sa gouvernante.L'autre fils,un bébé,suivait dans son auto accompagné de sa nourrice et de la bonne de sa nourrice!

Le Prince ne connaissait guère,parmi les habitants proches de la Forêt,que des quémandeurs.Chaque fois qu'il venait au Carrefour"faire le pied" ouaprès la chasse,à la fin du repas,qui avait lieu chez le brigadier Delacour,il y avait toujours une file de gens qui venaient de plaindre: Prince,ma femme est malade...Prince,ma vache est crevée... Prince,ma fille s'est cassé la jambe... Toutes les excuses étaient bonnes pour mendier;Il donnait à tous,mais aux derniers il donnait moins,et,au fond,il devait bien les mépriser un peu.

Les forestiers,eux-mêmes,le saluaient obséquieusement chaque fois qu'ils le voyaient,l'auraient-ils vu I5 fois dans la journée.Le patron n'avait pas cette habitude:il le saluait une fois,bien réglementairement,le matin,et après il ne s'en occupait plus .Et pourtant,nous avions l'impression que le Prince l'estimait beaucoup.

Le repas de chasse était préparé par madame Delacour, très bonne cuisinière,qui se faisait aider par d'autres femmes.Je n'aimais pas aller l'aider:je n'y suis allée que 2 ou 3 fois,pour lui rendre service.Le Prince faisait apporter toutes les victuailles:oeufs,beurre,viande,boissons,etc... Et ce qui restait après le repas était pour les Delacour.

Une fois,le cerf poursuivi a traversé notre jardin potager avec tous les chiens à ses trousses.Un " bourgeois " s'est mis à crier à un gendarme qui se trouvait là:"Gendarme faites respecter la propriété!.. Gendarme,faites respecter la propriété!.. "pour éviter que les cavaliers piétinent le jardin.Le Prince a fait remettreIO frs(ou20 frs) à Adrien, car nos salsifis avaient été couchés par le passage de la meute.C'était beaucoup plus que ça valait et Adrien disait :"A ce prix-là,j'en planterais souvent des salsifis!".Le plus amusant c'est que les salsifis ont repoussé et que notre récolte a été normale!

La mère Baudin,la femme d'un garde,un jour,en forêt,a vu un petit tas brun sous un arbre.C'était un jeune faon

qui,assoupi,ne l'avait pas entendue venir.Elle l'a attrapé par une oreille et lui a dit:" qu'est-ce que tu fais là,toi ? puis elle l'a lâché et le faon a détalé.Quand elle a raconté ça à Débuché,le maître-piqueux,il lui a dit:" La prochaine fois ne le lacher pas.Apportez-le moi,je vous le paierai très cher."Hélas,c'est une rencontre que l'on fait une fois dans sa vie,pas deux,et encore quand on a de la chance!

Un jour,je gardais ma vache en forêt.J'étais seule, car les autres femmes ne faisaient pas sortir leurs bêtes les jours de chasse à courre pour ne pas gêner les chiens(Moi, je n'avais pas beaucoup de nourriture pour la vache;car nous n'étions pas là depuis longtemps,et puis personne ne me l'avait défendu...)Le cerf vint à passer dans le taillis voisin,2 ou 3 chiens sur les talons,le reste de la meute, une quarantaine de chiens,suivaient,bien groupés,une quinzaine de mètres plus loin;presqu'aussitôt est arrivé le premier piqueurqui m'a demandé si j'avais vu la chasse.Je lui ai dit:"Oui,ça va bien.Ils sont par là." Et il est reparti à fond de train entre les gros sapins.Je n'ai jamais compris si c'était l'homme ou le cheval qui dirigeait pour filer si vite,sansheurter les arbres.Si je n'avais pas connu le piqueur,je n'aurais pas répondu,car quelques-uns de ces bourgeois,quand la chasse finissait mal,disaient qu'ils avaient été mal renseignés et venaient ensuite faire des reproches.

- - - - - - - -

LE GIBIER

- - - - - - - -

Il y avait beaucoup de gros gibier en Forêt d'Orléans: cerfs et sangliers.Jamais je n'en avais vus autant avant de venie y habiter.

Le premier sanglier que j'ai vu était un gros solitaire, qui a traversé le chemin à une cinquantaine de mètres de haut moi.Je n'ai pas eu peur car il était si gros que je l'ai pris pour un âne!Quand j'ai su que c'était un sanglier,j'ai été tout étonnée.

En1915,il y a eu beaucoup de sangliers qui,parait-il, venaient des Ardennes,chassés par la guerre.Un jour,je gar-

dais mes vaches,assise sur mon pliant,dans le chemin.J'entends des feuilles qui bruissentet ma chienne revient au galop vers moi.Elle repart,ça recommence et ma chienne revient encore.Du coup,je me lève,et j'aperçois,par-dessus le talus,deux gros sangliers.Ils ont eu plus peur que moi et sont partis au galop.Je n'en revenais pas de la frousse qu'ils avaient eu.Deux mois après,les hardes de sangliers avaient quitté la région.

Pendant la guerre,il n'y avait plus de chasse à courre ni de chasses à tir,aussi les biches se sont multipliées. Quand une harde pénétrait dans un champ,c'était un désastre:les bêtes étaient nombreuses et elles n'avaient plus peur.Un jour,elles sont venues brouter avec mes vaches et je les ai admirées,car je les voyais de tout près.Il y a eu une battue et les gardes ont reçu un beau morceau de biche.J'ai fait rôtir ma part et je l'ai envoyée à Edmond et Octave(le mari d'Angèle) qui étaient à verdun.Ils se sont bien régalés et en ont souvent parlé par la suite.

Au mois d'avril les biches mettent bas dans des chambres de feuillage.Papillon,le chien des Delacour,cherchait les faons nouveaux-nés pour les tuer.Ses maîtres l'attachaient mais il lui arrivait de se sauver.Une fois,nous étions au champ.Papillon revient vers nous en courant,poursuivi par une biche furieuse.Elle est venue si près que j'ai vu ses quatre tr*a*ons,alors que les chevrettes n'en ont que deux Une autre fois une biche a coincé Papillon dans un fossé et l'a trépigné.L'arrivée de Monsieur Delacour l'a sauvé mais il a fallu ramener le chien dans une brouette,tellement la biche l'avait malmené.

- - - - - - - -

LA NAISSANCE DE JEAN

- - - - - - - - -

Quand Jean est né,il y avait plus d'une semaine qu'Adrien en était parti à la guerre et au Carrefour,il ne restait plus que le brigadier,trop vieux pour partir,sa femme:madame Delacour et la femme de lautre garde:madame Deschapps ainsi que moi. Quand les douleurs m'ont prise,c'était le soir.Vite,vite,le brigadier a pris son vélo pour aller à Sully chercher un médecin:celui de Lorris était parti à la

guerre lui aussi. Mais pour aller à Sully,il fallait traverser la Loire;le pont était gardé par des soldats qui n'ont pas voulu qu'il traverse car il n'avait pas de laissez-passer.Heureusement madame Delacour et madame Deschamps avaient déjà eu des enfants,car moi c'était mon premier et je n'aurais pas su me débrouiller.Quand le médecin est arrivé le lendemain matin,Jean était bien arrangé et dormait dans son berceau;et moi;je me reposais.Heureusement,quand même,que tout s'est bien passé,qu'il n'y a pas eu de complications.Le docteur nous a examiné rapidement,Jean et moi,et puis il est reparti bien vite.

- - - - - - - -

LA FONTAINE FOUCAULD

- - - - - - - -

Non loin du Carrefour,il y avait une source:la fontaine Foucauld.L'eau en était très pure.L'inspecteur nous disait qu'elle était potable parce qu'il y avait des petites crevettes qui nageaient dedans.Le grand plaisir des enfants, quand nous allions par là,était de boire de l'eau de la fontaine:je roulais une grande feuille en forme de cornet, je la fixais par une brindille et ça faisait une timbale originale et pas chère.Moi,mon grand plaisir,c'était de m'asseoir auprès et en entendant le vent murmurant dans les grands arbres,d'évoquer les nymphes et les dryades de la mythologie grecque.Quand j'étais à l'école à Cressé,après le certificat,madame Morisset,l'institutrice,m'avait prêté un livre de mythologie qui m'avait passionnée.Jamais je ne me suis sentie seule et abandonnée en forêt.

- - - - - - - -

POUR ALLER A L'ECOLE

- - - - - - - -

Les écoles étaient éloignées:Les Bordes(6 kms de forêt plus un km dans les champs),Lorris(4kms de forêt plus 5 kms dans les champs).Parmentier avait une fille en pension chez une garde-barrière à Lorris:cela lui coutait plus de la moitié de son traitement,et,cependant,quand sa femme allait au marché à Lorris,elle portait toujours un peu de ravitaillement(il est vrai qu'à cette époque,un garde gagnait 72 frs par mois.Pépé avait débuté à 58frs par mois)

Quand le père Monpetit était garde-cantonnier au Carrefour, ses filles allaient seules tous les jours à Lorris en voiture à chien, et le midi, elles mangeaient chez leur grand'mère qui habitait Lorris. Un jour, l'heure du retour était passée depuis longtemps. Inquiet, il part au-devant d'elles, se demandant ce qui se passait. C'était le chien qui était crevé d'un seul coup, loin du Carrefour. Peut-être avait-il été empoisonné?

- - - - - - - - -

Un bon collègue du Carrefour:

LE GARDE BAUDIN

- - - - - - - -

C'était un garde qui était en poste au Poreux, dépendant des Bordes. Il avait épousé la fille de son brigadier. C'était une brave femme, travailleuse et toujours prête à rendre service. Ils ont élevé, et bien élevé, sept enfants avec la paie de garde qui n'était pas grosse (et il n'y avait pas d'allocations familiales, en ce temps-là!)

Un fermier de leur voisinage disait: "Je ne sais pas comment fait la mère Baudin, tous les matins ses enfants partent à l'école, tabliers propres et chaussures bien cirées. Chez nous, il n'y en a que deux et ils ne sont pas comme ça." Il est vrai que ses deux filles, même très jeunes, étaient habituées à l'aider. Puis, dès que les enfants avaient le certificat d'études, on les envoyait travailler

Sur 5 fils, le père Baudin en a eu 4 qui ont été forestiers, dont 2 au moins sont passés brigadiers. Un de ses petits-fils est passé à l'école nationale forestière des Barres. Une belle famille de forestiers: 4 générations!

Un autre garde, le père Ripoteau, a dit un jour à Adrien: "Méfiez-vous de Baudin, c'est un sorcier. -Aquoi voyez-vous cela? -Quand vous lui serrez la main, faites attention, elle est froide comme un "venin" (un serpent). Le père Baudin le savait et en riait, mais quand il rentrait en retard, sa femme s'inquiétait. Elle avait peur que Ripoteau lui fasse du mal.

Même après notre départ pour Cepoy, nous sommes restés en relations. C'est une des filles Baudin qui venait garder la maison (etles bêtes) quand nous nous absentions. A

l'exode,en I940,une de ses belles-soeurs et une nièce qui habitaient Orléans sont venues se réfugiér chez nous à Gourvillette.

- - - - - - - -

NOS INSPECTEURS

Quand nous sommes arrivés au Carrefour,notre inspecteur était monsieur Pillaudeau.C'était un homme d'un abord froid et guindé.Pourtant,à la déclaration de guerre,dès qu'il a su où les gardes étaient affectés,il est passé,à vélo,chez les femmes des gardes mobilisés pour les prévenir qu'elles n'avaient rien à craindre pour leursmaris,qu'ils étaient affectés à la garde du Grand-Etat-Major(qui s'est promené un peu partout pendant 2 mois,puis s'est fixé à Chantilly pendant plus de 2 ans.),que c'était un grand honneur pour eux et qu'ils ne risquaient rien.Ensuite,quand il passait, il s'arrêtait toujours pour demander des nouvellles.Au fond c'était un brave homme,mais peut-être était-il intimidé(aujourd'hui on dirait complexé)car ce n'était que le fils d'un simple garde-forestier qui avait poursuivi ses études et était passé par l'école des Barres.

Monsieur Pillaudeau admirait beaucoup le Carrefour et il y venait souvent.Il ne tolérait pas que les vaches paissent sur la pelouse.Le soir,elles y allaient,mais nous ôtions les bouses pour qi'il ne s'en aperçoive pas.Il exigeait aussique les vaches aillent seulement dans les parcelles qui nous étaient allouées.

Monsieur Salomon,l'inspecteur-adjoint,était arrivé à Lorris à peu près en même temps que nous.Il ne faisait pas de manières,ce qui choquait un peu Mr Pillaudeau,qui lui reprochait d'être trop familier avec les gardes.

Une fois,nous étions assises,madame Delacour et moi,le long de la route et nos vaches paissaient dans la forêt à un endroit quo n'était pas prévu.Vint à passer Mr Salomon. Il descend de vélo,s'accoude sur son guidon et se met à bavarder.Pendant ce temps,les vaches continuaient de paître,faisant tinter leur clochette.Il est resté assez longtemps,s'amusant certainement de notre embarras,mais il n'a fait aucune remarque.Quand il est parti,Mme Delacour a dit -Si c'était le "petit chapeau"(Mr Pillaudeau),qu'est-ce qu'on aurait pris!.

- - - - - - - -

SOIREES AU CARREFOUR

L'été ,quand il faisait beau,nous sortions nos chaises, pour bavarder,après diner.Parfois le brigadier Delacour prenait son piston et nous faisait danser.Les soirées de danse se terminaient toujours par la même ronde"Les olivettes"

UNE BOISSON AGREABLE

Au Carrefour ,pendant la guerre,nous ne récoltions pas assez de pommes pour fournir notre consommation de cidre.~~Alors~~ Alors on coupait des pommes en quartiers,on les faisait/"ta "meller"(déssécher)dans le four).Quand nous voulions de la boisson,on mettait 5 à 6 litres de pommes mellées dans un fût de IOO litres d'eau.Après,les pommes gonflaient et l'eau "bouillait" sans même mettre de sucre(quand les pommes avaient servi une fois,il fallait les changer)Ca faisait une boisson agréable.Le boulanger des Bordes,lui,ajoutait de l'acide tartrique,peut-être pour la conservation. Mais c'était un rude travail:récolter les pommes,les couper,faire chauffer le four,y glisser les plaques pleines de pommes ~~mellées~~ coupées.J'ai eu jusqu'à 2 grands sacs de pommes mellées.Quand nous sommes revenus à Gourvillette avec maman et Jean,en I9I7,maman qui aimait bien cette boisson avait rapporté un sac de pommes mellées.Hélas!ici,elles n'ont jamais pu bouillir,même en y ajoutant du sucre.Cela venait sans doute de la qualité de l'eau.

LES J.P.P.(juments présumées pleines)

Quand,à l'armée,des juments étaient pleines,les derniers mois elles étaient confiées à des civils qui en prenaient soin et qui les gardaient jusqu'au sevrage du poulain.Ensuite le poulain appartenait à la personne qui avait pris soin de la jument.En forêt d'Orléans,il y avait des gardes qui prenaient ainsi des juments en pension.

LES POISSONS DE SOLOGNE.

Parfois passaient au Carrefour,des voitures tirées par

des chevaux qui menaient à Paris les poissons pêchés dans les étangs de Sologne.Les poissons étaient dans des tonnes pleines d'eau.

- - - - - - - -

LES FERMES EN FORET D'ORLEANS

- - - - - - - - - - - - - -

En général,dans les fermes,les logements étaient en mauvais état:les maisons grises en torchis,l'intérieur tout sale,très humide.Cela me changeait des Charentes où toutes les constructions sont en pierre et où on blanchissait l'extérieur et l'intérieur des maisons tous les ans, juste avant la"ballade" avec de la pierre à chaux(chaux vive)Chez Gaume,qui était métayer,le propriétaire avait fait refaire les étables pour les vaches,maisles humains continuaient d'habiter dans une maison en mauvais état.Ce qui m'a étonné chez eux,c'est qu'il y avait des chevilles de bois enfoncées dans les murs à hauteur,et Madame Gaume y pendait ses chaises.

Les Berthon habitaient une petite ferme en allant à Loris.Ils ont eu beaucoup d'enfants.La mère Berton en a élevé 22 ou 23,car en plus des siens,elle a élevé ceux d'une fille qui était morte.Le travail ne manquait pas et elle n'avait guère le temps de faire le ménage.Quand elle "tirait" ses vaches,le lait était si sale qu'on aurait cru du café au lait.Mais quand elle portait son beurre au marché,elle était habillée avec un bonnet bien blanc et un tablier bien repassé.Ses clientes ne doutaient pas de la propreté de son beurre.Elle n'était jamais pressée de revenir du marché,c'était d'ailleurs sa seule distraction,comme pour la plupart des femmes qui habitaient des fermes perdues,loin de tout.Le père Berthon n'envoyait pas ses enfants à l'école;il disait que savoir lire et écrire n'était pas utile.Une seule de ses filles était allée à l'école,et après,elle les méprisait.Adrien discutait souvent avec lui à ce sujet,mais le père berton ne voulait rien entendre. Au milieu de la cour était un gros tas de fumier et le purin s'écoulait partout.Quand il pleuvait,c'était encore pire.

Dans une autre ferme ,la patronne achetait une boite de harengs saurs qu'elle distribuait tous les matins au petit

déjeuner.La mère Poulain,qui avait une ferme importante,en achetait une caisse chaque semaine au marché.

- - - - - - - - -

LE MARQUAGE DES VACHES

- - - - - - - - -

Chaque année,en forêt d'Orléans,on marquait les vaches qui avaient droit au pâturage.Le maire ou un conseilles, accompagné d'un garde,passait dans toutes les fermes pour demander combien il y avait de vaches.Théoriquement,les vaches auraient du être amenées au Carrefour pour y être marquées au fer rouge.Pratiquement,on les marquait seulement sur un registre.Les fermiers donnaient une petite somme pour chaque vache et cet argant servait à payer un bon repas à tous ceux qui avaient participé au marquage.Quand pépé est arrivé,lui et Deschamps étaient nouveaux:les autres leur ont offert un bouquet.Tous 2 ont payé le bon vin. Le brigadier disait:"C'était un bon repas,d'ailleurs il y avait de la tête de viau." (c'était un repas de choix dans le Loiret,alors qu'en Charentes on n'en faisait aucun cas.

- - - - - - - - -

Les habitants des communes limitrophes de la forêt d'Orléans n'arrivaient à survivre que grâce à la forêt car leurs terres n'étaient pas fameuses et rares étaient ceux qui étaient propriétaires.L'hiver,ils prenaient une "orne"(une partie de coupe) à un marchand de bois,l'exploitaient en se faisant payer comme bûcherons et,dans les "dépattures" (restes invendables)trouvaient de quoi se chauffer toute l'année.Ils prenaient aussi dans"permis de litière" et coupaient les fougères et les accotements qu'on leur désignait et s'en servait à l'étable durant l'hiver.

- - - - - - - - -

Adrien pendant la guerre I9I4-I9I8

- - - - - - - - -

Quand Adrien a été mobilisé,le 3 aout I9I4,en montant dans le train,il a retrouvé son inspecteur:Mr Salomon (lieutenant,qui lui a demandé d'être son ordonnance.Adrien ne pouvait guère refusér,il a donc accepté,bien qu'il eut préféré son indépendance.Jusau'en I9I7,ils ont été affecté à la garde du maréchal Joffre(4ème Cie des chasseurs forstiers)

Ils sont restés 2 ans au château de Chantilly.Là-bas,Adrien en avait retrouvé son ancien inspecteur de Niort,Mr Sainturel(capitaine).C'était Matois,un autre garde de la forêt d'Orléans qui était ordonnance de Mr Sainturel.
Mr Salomon et Mr Sainturel mangeaient ensemble.C'était Marois qui faisait la cuisine et Adrien qui servait à table. (Marois était le frère de Mme Baudin qui est venue chez nous ,à Gourvillette ,pendant l'exode).Mr Sainturel avait fait une mauvaise chute en montagne,alors qu'il était de service en Savoie.Il n'avait pas beaucoup d'appétit.Marois lui disait:"Eh! Vous n'avez qu'à manger un bon bout de fromage sur un quignon de pain,avec un verre de vin blanc,ça vousremontera.-"Eh!Marois,à ce régime là,je ne vivrais pas longtemps.Les 2 officiers se plaignaient que le café était trop fort:les 2 ordonnances ont bu le premier jus.Puis Marois a rajouter de l'eau:-"Et comme ça,est-ce que ça va mieux?-C'est parfait."Et les 2 compères de rire sous cape, et de continuer de boire le premier jus.

Ce qui agaçait le plus Adrien,qui n'était guère bricoleur,c'est que Mr Salomon lui demandait souvent d'exécuter certains ouvrages.Un jour,il lui demanda de lui faire une table de toilette:"Je ne saurai pas le faire!-Mais si,ce n'est pas difficile:4pieds et puis quelque chose dessus." Pourtant quand on a demandé des volontaires pour nettoyer toutes les vitres du château,Marois et lui se sont offert. Quand ils ont eu fini,ils ont reçu chacun une belle prime. Avec cet argent Adrien m'a offert un petit médaillon en or avec sa chaîne.

Quand les zeppelins sont allés bombarder Paris,ils sont passés au-dessus du Grand Quartier Général,mais ils ne l'ont pas vu(ou n'ont pas voulu le voir.)Il n'y avait même pas un artilleur qui aurait été capable de les abattre s'ils avaient voulu attaquer!

Les ordonnances accompagnaient souvent les officiers qui portaient le courrier du G.Q.G.aux autres quartiers généraux,vers le front,jusque vers Bar-le-Duc.Mr Salomon s'asseyait a coté du chauffeur et Adrien derrière avec le courrier.Quand il avit trop chaud,il otait son képi;comme la voiture portait le fanion du Grand Etat-Major,il recevait tous les saluts et s'en amusait bien.

Un jour que le courrier allait à Bar-le-Duc et que Mr Salomon y allait seul, Adrien lui dit: "je le regrette, j'ai justement un beau-frère qui est à Bar-le-Duc.-Eh bien, donnez-moi son nom et son adresse, j'irai lui dire bonjour de votre part."; Et il l'a fait, il a été voir Isidore (le mari d'Adrienne) qui était agent de liaison à ce moment-là. Et Isidore disait par la suite: "Eh! tu sais, c'est un gars qui n'est pas fier, ça, tu sais!".

Après I9I7, ils sont allés à l'arrière, faire exploiter les forêts pour chauffer les soldats qui revenaient du front(???)

Après l'armistice, jusqu'à la signature de la paix, fin juin I9I9, ils sont tous partis dans les Vosges. Ils ont été un certain temps à la maison forestière du Spitzberg, rendez-vous de chasse du Komprinz quand il venait chasser le coq de bruyère.

Puis ils sont allés à Phalsbourg. On a demandé à Adrien s'il voulait y rester comme garde-forestier, mais il a refusé, car il ne s'y plaisait guère, en particulier parcequ'il ne comprenait pas ce que disaient les gens en patois alsacien.

Quand Jean était tout petit, il était envieux d'une bague en aluminium qu'un soldat avait donné à grand'mère Florence. Aussi quand Adrien est venu en permission, il lui en a apporté une et Jean, tout fier, la montrait à tout le monde, disant: "Regarde ma belle "batte" (bague)". Il avait à peu près 2 ans.

Quand Adrien surveillait les coupes de bois après I9I7 les prisonniers allemands coupaient du bois pas très loin du front et ça leur donnait envie de se sauver. Un meneur les a excités. L'officier a enfermé le meneur et emmené les Allemands travailler, revolver au poing. Au retour, il a passé le meneur à tabac. Qu'est-ce que celui-ci a du penser des Français?

- - - - - - - -

LA GUERRE I9I4-I9I8

- - - - - - - -

Jean est né IO jours après le départ de son père, mobilisé. Un vieux garde très patriote, le père Monpetit, s'est écrié "Quelle belle page ils vont écrire dans notre Histoire!"

Plus tard, au moment de la retraite de la Marne, il disait :"Mais qu"est-ce qu'ils attendent donc pour m'enrôler, je suis vieux mais je sais encore me servir d'un fusil.". Beaucoup plus tard, au moment des tranchées, je lui ai demandé ce qu'il pensait de la guerre:"Je ne sais plus, je n'y comprends rien, je suis désorienté."

Je ne sais si la France manquait d'armes, mais on a repris chez les gardes qui n'étaient pas partis, tous les équipements militaires qui s'y trouvaient(chaque garde avait chez lui un équipement complet)ne leur laissant qu'un revolver.

Au moment de la retraite de la Marne, le brigadier avait reçu l'ordre, si les Allemands continuaient d'avancer, d'enterrer tous les documents de la brigade et de se replier dans le Cher, avec armes et bagages. Il m'a dit:"Si je suis obligé de partir, vous n'aurez qu'à vous réfugier dans la parcelle du Haut-du-Turc, personne n'ira vous chercher là." Sa femme a dit:"Si on s'en va , on l'emmène, sinon je reste avec elle."Je les ai mis d'accord:"S'il faut partir, je mets Jean dans sa voiture(il avait un mois), j'emmène ma vache à lait et je pars à pied avec ma mère; la vache trouvera toujours à manger le long de la route et nous aurons son lait"

J'avais calculé qu'en parcourant I5 kms par jour, il nous faudrait 3 semaines. Mais ...il y avait juste un mois que j'avais accouché et maman avait plus de 60 ans.

Le matin, au lever du jour, on entendait le canon. On aurait dit que le bruit sortait de terre. Sur la route nationala qui ne passe pas très loin du Carrefour, on entendait des voitures qui passaient sans arrêt:les Parisiens fuyaient l'invasion...

Le général Brugères, ancien gouverneur militaire de Paris avait pris sa retraite dans un château proche de Lorris Tous les matins, il allait à la poste avant le départ des facteurs et il leur tenait des propos rassurants:"Il ne faut pas vous inquiéter, nous allons les arrêter, on ne craint rien ici..".Les facteurs, au cours de leur tournée répétaient ces propos et cela empêchait les gens de s'affoler.

- - - - - - - - - - -

BANQUE·DE·FRANCE

VERSEMENT·D'OR·POUR·LA·DÉFENSE·NATIONALE

LA·BANQUE·DE·FRANCE·CONSTATE·QUE
Monsieur Reteaud Adrien, chasseur 5e Cie 2e Bat. 2e R.I.C.
A·VERSÉ·CE·JOUR·EN·OR·LA·SOMME·DE
Trente francs
EN·ÉCHANGE·DE·BILLETS·DE·BANQUE
LE 29 juillet 1915
(Sceau particulier du S. C. C.)
LE·SECRÉTAIRE·GÉNÉRAL,
Pebeard

Bons citoyens, ils donnèrent leur "or" à la France.

Versement d'Or pour la Défense Nationale.

La BANQUE DE FRANCE constate que

Monsieur Reneaud Adrien

a versé ce jour en Or la Somme de

Trente Francs

en échange de Billets de Banque

Le 6 Septembre 1916

Visa,
Le Inspecteur 3 Argent S. Loire.

Le Secrétaire Général

Pebeard

BANQUE DE FRANCE

PREMIER HIVER DE GUERRE AU CARREFOUR

- - - - -

Au Carrefour, nous ne voyions pas grand'monde; mais pendant la première année de guerre, ce fut bien pire. A part le facteur, je suis sûre qu'il ne passait pas plus d'une personne par semaine.

Le boulanger-épicier qui passait 2 fois par semaine, ne vint plus. Heureusement, le brigadier Delacour, se souvenant de ce que ses parents racontaient de la guerre de I870, est allé chercher, dès la déclaration de guerre, 2 balles de farine: 50 kilos de farine de blé, 50 kilos de farine de seigle

Pendant ce premier hiver, c'est madame Delacour qui a fait le pain pour les 3 maisons du Carrefour. Elle l'avait fait étant jeune et avait encore tout le matériel nécessaire. De plus chaque maison forestière était dotée d'un four. Maman disait qu'elle ne salait pas assez son pain, mais c'était seulement la farine de seigle qui changeait le goût. Pourtant, il n'était pas mauvais, et grâce au mélange des 2 farines, il restait frais longtemps.

Au printemps quimant, la farine était épuisée. Il fallait aller aux Bordes, à 6 kms de là, 2 fois par semaine. Quand le brigadier avait l'occasion d'y aller, il en rapportait pour tout le monde, sinon j'y allais à vélo, bien que je n'ai jamais aimer monter là-dessus. J'y allais l'après-midi, pendant que Jean dormait; comme cela, il ne faisait pas enfager sa grand'mère Florence, qui était venue habiter avec moi, après la déclaration de guerre.

Après, il y a eu le camp de prisonniers allemands; le boulanger y venait régilièrement apporter du pain, et il nous ravitaillait par la même occasion.

Avant la déclaration de guerre c'était un nommé Ragu qui labourait notre champ, mais il a été mobilisé et c'est son garçon, qui avait I6-I7 ans qui est venu. Il m'a dit: " Je viens, mais je ne sais pas si je pourrai labourer, le cheval ne m'obéit pas, il faudrait lui tenir la tête. " Moi, qui avait été habituée aux chevaux, à Gourvillette, ça ne me gênais pas. J'ai maintenu le cheval et le labour s'est fait.

- - - - - - - - - -

GUERRE I9I4-I9I8:LE CAMP DE PRISONNIERS ALLEMANDS

A la fin de ~~1914~~ 1915, les Eaux et Forêts ont construit au Carrefour d'Orléans,des barraquements en bois destinés aux prisonniers de guerre allemands qui seraient employés à l'abattage et au débitage du bois.Ce sont les quelques auxiliaires qui n'étaient pas partis à la guerre,dirigés par le père Monpetit,un vieux garde,qui les ont édifiés.

L'officier,un lieutenant,commandant le camp et les sous-officiers étaient logés dans une maison forestière inhabitée(celle du garde-cantonnier).Quand je suis partie,début I9I7,le lieutenant commandant le camp m'avait donné une petite gratification pour que j'autorise sa femme à loger chez moi.

Il y avait environ I00 prisonniers.Quand ils sont arrivés,nous,les femmes,nous avons pleuré.Il y avait de la neige,ils venaient à pied,lourdement chargés,car leur"barda" était presqu'aussi gros qu'eux?.C'était quand même des hommes!

Les territoriaux français et les prisonniers allemands coupaient du bois pour l'armée:fascines,étais,caillebotis, tout allait aux tranchées.Le bois était emmené jusqu'à une halte de chemin de fer appelée "Le Garage de la Forêt" et là ,il était embarqué sur des wagons.Les voitures qui servaient au transport avaient été réquisitionnées un peu partout et il y en avait de toutes les formes.Les soldats français qui les menaient ne savaient pas toujours s'occuper des chevaux.Un jour,au Carrefour,j'en vois un qui s'engage dans une mauvaise direction.Je le préviens,il s'arrête mais ne sait pas faire tourner les chevaux.Comme j'avais eu l'habitude des chevaux étant jeune,je prends le cheval de tête et je le fais tourner.Le soldat me répétait:"Non,non, vous allez vous faire du mal,faites attention!." Quand j'ai eu remis l'attelage dans la bonne direction,il m'a beaucoup remerciée et m'a dit:"Que voulez-vous,je n'y connais rien, je suis clerc de notaire à Paris."

Les prisonniers allemands étaient taxés à la tâche et avaient fini à midi.Les territoriaux français devaient tra-

vailler"d'un soleil à l'autre"(soleil levant au soleil couchant).Le père Monpetit disait que ca n'était pas juste, qu'il aurait fallu au moins que les soldats allemands travaillent autant que les soldats français.Quand les prisonniers allemands rentraient au camp,ils portaient tous une perche sur l'épaule pour alimenter le feu dans leur chambrée.

Les sentinelles qui gardaient les prisonniers étaient soit des territoriaux,trop vieux pour aller au front,soit des jeunes qui avaient été blessés et qui venaient là en convalescence,en attendant de remonter au front.

L'un de ces gardiens,un gitan,je crois,nous réparait tout ce qui était en osier.Pour salaire,un verre de vin lui suffisait.Un jour ,en tirant de l'eau,un gardien a perdu son allianee dans la fontaine.Il l'a cherché longtemps, en vain.Le gitan arrive,demande une récompense(IOfrs,je crois),se déshabille à moitié,plonge et ramène l'allianee. Avait-il un don??

Une fois,plusieurs gardiens avaient été blessés dans une dure bataille pour garder un certain terrain et étaient venus là en convalescence.Ils ont appris que les Anglais qui leur avaient succédé,avaient abandonné le terrain en question.Les malheureux gardiens en étaient"retournés".L'un d'eux pleurait:"dire que tant de nos camarades ont été tués beaucoup ont été blessés et tout cela pour rien.3 Si des Anglais étaient venus dans le coin,ils auraient été mal reçus!

Au début,les prisonniers n'étaient pas malheureux.Ils percevaient des bons pour acheter ce qu'ils voulaient dans le camp.Le boulanger venait leur vendre du pain'et une femme de Lorris,nommée"la cantinière" venait régulièrement leur vendre toutes sortes de choses;entre aures,elle achetait tout le lait disponible au Carrefour pour le leur vendre.Plus tard,avec les restrictions,ils ont été moins bien ravitaillés.

Le caporal Larousse,de Chateaurenard,était chargé de la cuisine des Français.Il venait nous chercher du lait,car les soldats préféraient le riz au lait au riz au gras.Il nous apportait les restes pour nos volailles et nos cochons et il y en avait suffisamment pour tous ceux du Carrefour.

Le caporal d'ordinaire était au contencieux du tribunal de commerce de la ville de Paris.

Un jour,des délégués de la Croix-Rouge allemande sont venus inspecter le camp.Le lieutenant Labarrière n'était pas content car aucun interprète français ne les avait accompagnés et les délégués allemands discutaient entre eux et avec les prisonniers,sans qu'il n'y comprenne rien.

Il y a un prisonnier qui a donné un harmonica à Jean.Je l'ai remercié un peu,une seule fois,car je n'aurais pas voulu qu'on me voit causer avec un prisonnier allemand ou le saluer:j'étais jeune,et les mauvaises langues ont vite fait de dire du mal.

Un autre prisonnier avait fait passer au brigadier, pour qu'il nousle montre,un morceau de pain allemand,reçu dans un colis.C'était du pain tout noir.

Un prisonnier,menuisier de son état,restait au camp,où il réparait tout ce qui n'allait pas.Le commandant du camp lui fit faire deux barrières pour la maison du brigadier et la nôtre.Cet Allemand disait qu'il était bien là,qu'il ne voulait pas se sauver.Il nous a fait comprendre qu'il avait 3 enfants dont il nous montrait les tailles échelonnées avc sa main.

Je lavais le linge de plusieurs Français,comme les autres femmes du Carrefour.Il y avait un sergent,gros fermier de l'Yonne,qui ne causait à personne;un autre soldat,avait du linge très fin avec des initiales brodées à la main Il avait été blessé et son linge portait parfois des taches de sang.

Un prisonnier s'est évadé en plein midi,en passant sous les fils de fer barbelés.Ila été repris à Varennes,car il était entré dans une ferme pour demander à manger.Une autre fois,le gardien qui accompagnait les prisonniers chargés d'aller porter les ordures,a trouvé qu'ils avaient un comportement bizarre.Sitôt rentré,il prévient le chef de poste.Ils y retournent et trouvent des provisions soigneusement emballées,dissimulées dans les ordures.On a renforcé la surveillance et aucune évasion ne s'est produite. Un jour, des meneurs ont excité les prisonniers qui ont refusé d'aller travailler.Le père Monpetit disait:"Moi,je les dresse-

rais:pas de travail,pas de nourriture.Ils céderaient vite. Le lieutenant qui commandait le camp,a fait monter les meneurs dans un grenier,en plein soleil,et où ils pouvaient à peine tenir debout.On leur passait des boules de pain avec une baïonnette.Ils y sont restés 2 jours,jusqu'à ce qu'on vienne les chercher et les emmener à Orléans.Après, tout a repris comme à l'ordinaire.

Quand les prisonniers étaient malades,ils allaient à pied,à la consultation des Bordes,à 6 kms de là.Un jour,le lieutenant et Sultane,son chien policier,accompagnent prisonniers et gardiens.La consultation finie,plus de gardiens Ils étaient probablement au bistrot.Le lieutenant a ramené tout seul,avec sa chienne,les prisonniers,à travers 6 kms de forêt!Il ne s'en est pas échappé un seul,mais ,quand même,le lieutenant n'était pas froussard.et qu'est-ce que les gardiens ont dû entendre quand ils sont revenus!!

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE I870 AU CARREFOUR;

Dans les archives du poste,il y avait des rapports sur la guerre de I870 ;On avait creusé des tranchées aux sorties de la forêt,à toutes fins utiles.Mais les Allemands n' n'ont jamais pénetré dans la forêt d'Orléans.

Un fermier nous a racontéqu'un cultivateur avait caché ses poules et son coq dans son four.QUand les Allemands arrivent,ils lui demandent des poules,ilrépond qu'il n'en a pas et au même moment son coq semet à chanter.Les Allemands l'auraient fusillé(???)

Des jeunes gens étaient grimpés dans des arbres pour voir les Allemands arriver de loin.Ils ont été tués car l'ennemi les avait pris pour des francs-tireurs.

Les Français manquaient de sel.Au four communal,les Allemands cuisaient leur pain et avaient de grandes poches de sel.Quelques Françaises ont été en demander.Les soldats ont refusé.L'une d'elles les aurait giflé,puis toutes seraient reparties avec leur tablier plein de sel.Mais est-ce bien vrai?

PETITS METIERS

Il y avait des ouvriers qui fabriquaient des "cotterets" pour chauffer les fours de Paris. J'admirais fort l'adresse de l'un d'eux. Il mettait debout un tronçon de bonne longueur et, pan, pan, pan, sans s'arrêter, il débitait le morceau en éclats longs qu'il pesait ensuite, car les éclats étaient liés en bottes d'un poids imposé. Comme je le félicitais, il m'a dit: "il y a si longtemps que je le fais, j'ai l'habitude, je le fais machinalement, sans y penser;"

Il y avait aussi les écorceurs. Ils écorçaient les chênes car l'écorce était vendue aux tanneurs. Avec une bêche plate ils soulevaient de longues plaques d'écorces qui étaient mises en ballas et pesées.

Au I5 avril, il fallait que les sapins restés sur place après leur abattage soient écorcés à cause des insectes nuisibles qui prolifèrent sous l'écorce des arbres morts. Les marchands de bois devaient donc faire écorcer les sapins qu'ils n'avaient pas pu enlever en temps utile.

On trouvait aussi des ramasseurs de fourmis. Ils s'attaquaient aux grosses fourmislières qu'on trouve de place en place en forêt. Vite, ils enfournaient fourmis, larves et aussi brins de paille dans un grand sac. Ils vendaient ça aux éleveurs de faisans.

Il y avait des charbonniers vivant en forêt dans des cabanes rudimentaires. Souvent ils venaient au Carrefour échanger un sac de charbon contre du ravitaillement: beurre, oeufs légumes que nous produisions. C'étaient de grands sacs presqu'aussi hauts qu'un homme. Un jour le garde Parmentier dit au charbonnier: "Voulez-vous des saucisses?" Bien sûr dit le charbonnier qui rêvait déjà de saucisses de porc grillées. Hélas, il n'était question que de pommes de terre, les saucisses du Gatinais, d'ailleurs très estimées. Les marchands de bois autorisaient ce troc, car ça faisait plaisir aux charbonniers et aux gardes, dont ils pouvaient avoir besoin un jour ou l'autre.

Pendant la guerre, Mr Peyronnet, un marchand de bois a été très chic. Il faisait revenir de l'armée tous ses anciens ouvriers et ses voisins qui étaient dans la territoriale pour travailler à l'abattage des bois ou à la scierie, car il avait des contrats avec l'Intendance, surtout pour les

tranchées. Comme cela,les hommes tout en travaillant pour l'armée pouvaient rentrer chez eux tous les soirs et diriger leur petite exploitation où,bien souvent,la femme était seule pour faire le travail.

- - - - - - - -

DIVERS

- - - - - - - -

Le pied de bas:Quand je suis arrivée au Carrefour,j'ai vu Mme Parmentier refaire un pied de bas:elle coupait le pied usé et cousait le bas de la jambe pour en refaire un pied. Mais ça racourcissait la jambe et ça faisait des plis sur le pied.Je lui ai offert de lui retricoter les pieds des bas;elle ne savait pas que c'était possible.Elle achète de la laine très fine,je remonte la jambe sur 4"broches"(aiguilles à tricoter) et je refais le pied.C'était beaucoup mieux fait et ça ne racourcissait pas le bas.Elle avoulu me payer,car,dans le Loiret,tous les services rendus se paient.J'ai refusé,car en Saintonge ça ne se fait pas.Alors elle m'a donné un vieux gril(celui qui est réparé maintenant avec du fil de fer) et un vieux moulin à café;j'étais bien contente... et elle aussi.

Une belle peur:J'étais aux champs avec Jean et Anré,dans une parcelle assez éloignée du Carrefour.Tout à coup,voila les 2 enfants malades,tout pâles,tremblants,avec des coliques.J'ai pensé tout d'abord à un empoisonnement et j'ai eu très peur,seule,loin de tout secours.Mais,en les interrogeant,ils ont avoué qu'ils avaient sucé des tiges de rhubarbe.J'étais rassurée.Ils sont restés là,la tête sur mes genoux et le soir,ils allaient mieux.Simone Deschamps,la fille de l'autre garde,avait fait de même.Les enfants avainet remarqué que,lorsque Mme Deschamps avait soif,elle suçait une tige de rhubarbe.Ils avaient fait de même,mais en avaient sucé beaucoup trop/

Les oeufs tabhés:Je menais mes vaches en forêt,quand un gros oiseau s'est envolé de la bordure du chemin.Je n'en avais jamais vu de pareil.A l"endroit qu'il venait de quitter,il y avait 2 oeufs dans un nid grossier comme un nid de poule.Je les ai ramassés,et,sitôt rentrée au Carrefour je les porte à Mme Delacourppour lui montrer/"Hé la!Il y

a de l'écrit dessus!- tiens, je ne l'avais pas remarqué. - Si, si, ce sont bien des lettres!" Le caporal d'ordinaire du camp passait. Elle l'appelle, toute excitée. C'était un homme instruit qui a immédiatement compris ce qui s'était passé. :"Dans quoi les portiez-vous? - Dans ma main, enveloppés dans un journal - Eh bien, c'est le journal qui a déteint. d'ailleurs les lettres sont à l'envers;" et il ajouta pour Mme Delacour:"Vous ne croyiez quand même pas que cet oiseau avait une machine à écrire dans le derrière?"

Le caporal d'ordinaire et le collet: Mr Delacour avait vu des collets et se figurait bien que c'était le caporal qui les posait, mais celui-ci a protesté de son innocence ; le lendemain, Mr Delacour se lève très tôt pour inspecter les alentours et trouve un collet avec un lièvre de pris. Il se dissimule derrière un arbre et attend. Sans méfiance, le caporal arrive et décroche le lièvre. Mr Delacour parait. L'autre n'avait pas l'air fin. Mr Delacour s'est contenté de lui faire promettre de ne plus recommencer et on n'a plus vu de collets ...dans le voisinage.

Les collets d'Adrien: Des lapins mangeaient les choux à vaches que j'avais plantés dans le terrain derrière la maison. Adrien a voulu tendre un collet: il a pris la chatte du brigadier. Elle était tellement furieuse qu'il a du mettre un pied à chaque bout du corps pour lui maintenir les pattes et pouvoir la lâcher.

Alors, il a tendu un petit piège: il a pris mon "colin" (canard de Barbarie). Je l'ai vu immobile, sa colette auprès de lui. Il n'avait que le bout de la patte pris.

Adrien a retendu un collet: Cette fois, il a pris André qui commençait à marcher et à naviguer de-ci, de_là. Il n'a rien dit et s'est assis. Je l'appelle, il reste assis. En colère, je m'approche de lui. Il me montre sa jambe. J'ai bien ri, mais Adrien a renoncé à tendre des collets.

Vers 1930:la maison forestière des"Hauts-de-Cepoy"

Vers 1930:(deg. à d.) André,Adrien,Marie-Rose,Léa,Jean.

CEPOY
(I922?-I934)
- - - - - - - -

En I922(mémé ne m'ayant pas précisé la date de leur arrivée à Cepoy,ou ayant oublié de la marquer,j'ai demandé à l'Office des Forêtes à Montargis de me fournir ce renseignement:plusieurs semaines après,on m'a répondu:entre avril I92I et mars I923,nous ne pouvons préciser davantage.) il a fallu quitter le Carrefour.Jean devenait grand et il fallait qu'il aille à l'école.Je lui avais déjà appris à lire,à écrire et à compter,mais il lui fallait apprendre autre chose.Il y a eu un poste libre à Cepoy,dans la même inspection,alors nous l'avons demandé:Jean et André pourraient aller à l'école à pied et même faire les commissions car à Cepoy ,il y avait beaucoup de commerçants.Le patron lui ne changeait pas d'inspecteur,ce qui lui faisait plaisir,car il avait fait la guerre comme ordonnance de monsieur Salomon,notre inspecteur.De plus,à Cepoy,les élèves de l'école des Barres venaient souvent avec leur professeurs et on avait dit à Adrien qu'il pourrait enprofiter pour se perfectionner et essayer de passer brigadier (par concours)

Quand nous avons reçu notre nomination,il a fallu penser au déménagement.Ce n'était pas loin,une quarantaine de kilomètres.C'est Salomon,un cultivateur avec qui nous avions parfois affaire quinous y a emmenés avec ses chevaux.Il a fallu faire des cages pour les lapins,attacher les poules et monter tous les meubles dans deux voitures.Salmon en conduisait une,son commis une autre.En arrivant à Montargis ,il y avait l'octroi:le préposé voulait nous faire payer pour la vache,les bêtes et notre boisson.Pourtant nous lui avions expliqué que nous ne faisions que traverser la ville.Salmon a ri:il lui a passé une bouteille d'eau-de-vie et il nous a laissés tranquilles! Salmon et son commis ont couché à Cepoy quand on a eu tout déchargé et sont repartis le lendemain matin.La maison était à peu près disposée comme la notre au Carrefour et je n'ai pas eu de peine à m'y habituer.Devant, la maison,le jardin donnait sur un petit chemin empierré qui venait de Paucourt et descendait par une forte pente jusqu'au passage à niveau ,à une centaine

de mètres de chez nous près de la gare de Cepoy.Sitôt passé la voie ferrée,il aboutissait sur la route nationale 7(Paris-Côte d'azur).Le jardin s'étendait devant et sur un des côtés;de l'autre côté notre cour se terminait par un talus dominant la voie ferrée Paris-Montargis(et ensuite jusqu'à la Méditerranée).Derrière il y avait quelques arbres fruitiers.La forêt nous enserrait sur 3 côtés,elle nous dominait même ,la maison étant construite dans une cuvette où la route de Paucourt dévalait.Mais nous n'avions plus le calme du Carrefour:la voie ferrée passait au long du jardin et j'ai longtemps été réveillée par les trains qui passaient la nuit.De l'autre côté de la voie ferrée,il y avait la R.N.7 etaussi de la circulation mais beaucoup moins qu'aujourd'hui et ça ne me dérangeait guère.Le terrain forestier ne touchait pas la maison.Il était un peu plus loin dans le bois et il fallait grimper un petit raidillon pour y aller.Quand nous sommes arrivés,il n'était pas entretenu et les clôtures étaient effondrées.Le patron l'a fait labourer,mais il a remis à plus tard la réparation des clotures.La première année ,les sangliers sont venus se régaler avec nos pommes de terre,alors il s'est décidé à les mettre en état.Dans ce terrain,il y avait une quarantaine de pommiers,bien plus qu'au Carrefour.Nous pouvions faire notre cidre et même vendre des pommes.

Nos plus proches voisins étaient le chef de gare et sa famille.Tout d'abord,il y a eu les Foucault qui avaient 2 garçons de l'âge des nôtres;puis ensuite,les Chataigner dont le fils Maurice était un grand ami des notres.Nous nous sommes toujours bien entendus avec ceux de la gare qui étaient de bons voisins.De l'autre côté de la R.N.7, il y avait le parc du château de Cepoy et des champs.Ce n'était pas comme aujourd'hui.Il fallait aller presque jusqu'à la rue de la Pierre-aux-Fées(qui d'ailleurs n'avait pas encore de nom) pour trouver d'autres maisons.

- - - - -

L'ECOLE

- - - - - -

A cette époque-là,il n'y avait que deux classes à Cepoy une classe de garçons,une classe de filles.Monsieur Bourgine,l'instituteur,avait 70 élèves de 5 ans jusqu'au certificat d

d'études. Comme je m'étonnais qu'il arrive à s'occuper de tout le monde il m'arépondu que s'il n'avait pas eu sa femme pour apprendre à lire aux petits, il n'aurait pas pu y arriver. Pour la discipline, il avait une grande baguette, assez longue pour traverser la classe. Quand auelque chose n'allait pas à son goût, il cinglait la tête de l'élève récalcitrant, mais les voisins faisaient bien de se garer, car parfois la baguette s'égarait et ratait son but. C'était d'ailleurs un excellent instituteur, et, malgré le nombre de ses élèves, il obtenait de très bons résultats.

- - - - - - - - -

LE CONCOURS DE BRIGADIER

- - - - - - - - - - -

Les élèves de l'école forestière des Barres de Nogent-sur Vernisson (qui à cette époque formait des ingénieurs forestiers) venaient souvent en forêt de Montargis. Ils débarquaient du train en gare de Cepoy avec leurs professeurs et partaient en tournée en forêt accompagnés par les gardes. Monsieur Camus, un des professeurs, a conseillé au patron de préparer le concours de brigadier. Il s'offrait à lui corriger ses devoirs. Pour le calcul, la grammaire, l'orthographe, ça allait tout seul, ainsi que pour tout ce qui touchait directement le travail de ~~brigadier~~ forestier. Mais pour le français, monsieur Camus rouspétait: pépé faisait des phrases très courtes, n'indiquant que le nécessaire. "Développez, allongez vos phrases" et ça n'allait pas tout seul, car le patron ne voyait pas l'utilité d'écrire une demi-page quand on pouvait l'expliquer en deux lignes. Puis il a passé le concours de brigadier. Il en est revenu effondré: "J'ai raté complètement mon lever de plan, je me suis embrouillé dans la triangulation, j'aurai une note éliminatoire". Puis un ami, qui était au bureau central lui téléphone: il n'était que quatrième au lever de plan, mais premier partout ailleurs et premier au classement général!! Hélas, avant même qu'il ait pu demander un poste, il était frappé par la maladie et n'a jamais pu être nommé brigadier. Pourtant, tous les ans, il était maintenu en tête de ceux qui avaient le droit de demander un poste. Et cela, jusqu'à sa mise à la retraite.

- - - - - - -

LA MALADIE DE PÉPÉ

(elle n'aimait pas parler de cette période.J'ai procédé par recoupements)

Un soir ,en I925 ? le patron ne se sentait pas très bien D'un seul coup,il s'effondre.Il était entièrement paralysé du côté droit et parlait difficilement.Le médecin est venu aussitôt;il a fait des piqûres,mais s'est montré pessimiste.Pépé a recouvré la parole assez vite,mais ne pouvait pas se servir du bras droit,ni de la jambe.Le médecin m'a appris à le masser.Je le faisais 2 fois par jour.Nous sommes allés plusieurs fois à Paris,voir le professeur Schaeffer,un neurologue très réputé.Petit à petit,sous l'action des médicaments,des massages et grâce à une volonté tenace,pépé a pu marcher un peu.Il a appris à écrire de la main gauche.Comme il était gaucher,ça n'a pas été trop difficile.Nous n'avons jamais su exactement ce qui s'était passé.Le patron ayant fait des crises de paludisme quand il était au Sénégal,le professeur Schaeffer a pensé qu'il avait eu une brutale rechute de paludisme et la violence de la crise avait entraîné une rupture d'un vaisseau cérébral.

Il a été près de 2 ans sans pouvoir travailler.Normalement,il n'avait droit qu'à 3 mois de maladie,mais les chefs et les collègues ont été très chics:je remplissais les paperasses administratives et les collègues faisaient ses tournées,si bien qu'il était toujours compté en activité.Quand il a repris son travail,tout le monde s'est ingénié à lui épargné les travaux fatigants..Malheureusement, en I934,un nouvel inspecteur est arrivé.C'était l'époque de Laval et de la"commission de la hache" (compression de personnel).L'Inspecteur est venu à la maison et a exigé qu'Adrien lui fasse sur-le-champ une demande de mise à la retraite anticipée.Et il fallait partir au I° septembre!!

Jean qui sortait de l'Ecole Normale était nommé à Bressigny-les-Pins,mais ne pouvait emménager car son collègue n'était pas parti.André,qui avait échoué au Brevet élémentaire devait "repasser" à la session d'octobre.J'ai immédiatement demandé l'autorisation de rester dans la maison

jusqu'en octobre.Je n'ai reçu l'autorisation accordée par l'administration que la veille du départ:le camion était re retenu,les colis étaient faits.C'était trop tard! Et le collègue,qui nous remplaçait,n'est venu habiter Cepoy qu'en décembre.

Note de Marie-Louise :Il n'y avait à ce moment-là,ni Sécurité sociale,ni Mutuelle.J'ignore comment mémé à pu se débrouiller au point de vue financier:les nombreuses visites du docteur,les médicaments,les voyages à Paris avec consultations d'un professeur,tout cela coutait cherEt cela ne l'a pas empêchée de faire continuer les études à ses 2 fils Mémé n'a jamais voulu s'expliquer.Je pense que ses économies épuisées elle a dû vendre ses vaches car après elle n'en avait plus (mais peut-être aussi ne pouvait-elle plus s'occuper du bétail,avec le surcroit de travail entraîné par la maladie de pépé)Mais que de sacrifices et de privations cela représente.Jamais elle ne s'est plainte.Le seul regret qu'elle ait exprimé,c'est que Jean ait été instituteur au lieu de forestier.Un des inspecteurs,apprenant que Jean se présentait au concours d'entrée à l'Ecole Normaleleur a dit:" Comment ,vous voulez faire un instituteur de votre fils, vous me décevez,intelligent comme il est,il aurait pu avoir une belle situation dans les Forêts".Elle me disait plus tard:"Il était pourtant bien gentil,cet inspecteur, mais il ne se rendait pas compte qu'une fois à l'école normale,Jean ne nous coûterait plus rien ou presque,alors que dans les Forêts,il aurait fallu de nombreuses années d'études,à nos frais,pour qu'il ait une situation.Et pourtant Jean aurait bien aimé ça.Mais elle était heureuse qu'André y soit entré et surtout qu'il soit passé brigadier Et ses petits-enfants,eux aussi,ont continué la tradition! C'était sa revanche sur le malheur!!

- - - - - -

LES ENFANTS ET LA FORET

- - - - - - -

Dès qu'ils avaient un moment de libre,les enfants partaient en forêt.Ils en ramenaient toutes sortes de choses,surtout Jean:des plantes,des papillons,des cailloux.Et puis ,à à la saison,ils allaient aux fraises:ils connaissaient les

coins et en ramenaient de pleines laitières. Je ne connais sais pas les fraises des bois et la première fois, j'ai v voulu en faire des confitures. Elles furent immangeables! Il y avait trop de petites graines. Par la suite, on les mangeait fraîches, on en offrait aux amis ou on en ajoutait un peu aux fraises du jardin pour parfumer les confitures. A la saison, ils ramenaient des bottes de muguet, Jean plus qu'André, car il était plus attentif et plus persévérant. Ils ramenaient aussi de pleins pots de bousiers, ces gros insectes à la carapace bleu violacé, qu'ils donnaient à manger aux poules qui en étaient friandes. A cette époque, le débardage se faisait à l'aide des chevaux, les chemins forestiers étaient pleins de tas de crottin et les bousiers pullulaient. Parfois aussi, ils ramenaient un oisillon orphelin, surtout après les orages. Pendant quelques jours, ils s'en occupaient beaucoup et le gavaient de nourriture. Par la suite c'était moi qui m'en occupait, sans aucun enthousiasme. La plupart d'ailleurs crevaient rapidement. Seul, un geai résista et apprit à siffler quelques airs. Il resta toute une saison, puis s'envola car nous ne mettions jamais les oiseaux en cage.

Il y avait un gros noyer dans la cour de la maison forestière. Les écureuils grimpaient sur un hêtre voisin et s'élançaient vers nos noix en faisant un grand bond. André, qui était très adroit, leur "tirait" des pierres avec sa fronde et parfois les faisait virer bout à bout, mais cela ne les tuait pas et ils revenaient tout de suite, tellement ils étaient gourmands. Le patron a dû couper la branche du hêtre qui s'étendait par-dessus la clôture pour que nous soyons tranquilles.

- - - - - - - - -

UN BON CHIEN: MOUSSE

- - - - - - - - -

Mousse fut le plus fameux de nos chiens (I92I-I930). Il était intelligent, fort et très malin.

Il aimait beaucoup l'uniforme. Quand le facteur montait jusqu'à la maison, il lui faisait fête. Quand les élèves de l'école des Barres débarquaient, il les accompagnait jusqu'à la hauteur de notre terrain.

C' était un chien de garde formidable. Un jour, j'avais

laissé mes mes vaches seules pour venir réveiller les enfants pour l'école.Mousse était enfermé.En partant pour l'ecole ,les enfants le libèrent sans que je m'en aperçoive.J'attendais que mes vaches rentrent seules comme elles en avaient l'habitude,mais elles ne revenaient pas et j'étais inquiète ,car elles ne tardaient guère d'habitude.

Tout à coup arrive Bourdin,le garde de Puy-la-Laude. "-Madame Reneaud,vos vaches sont vers Puy-la-Laude.Je vous les aurais bien renvoyées,mais votre chien ne me laisse pas approcher." Mousse avait retrouvé les vaches,les avait empêchées de continuer à s'éloigner et il attendait que j'arrive.Le tableau était amusant:les deux vaches étaient "piquées" là,un peu inquiètes,le chien,sur le cul,les surveillait,et tous trois m'attendaient.

Il était obéissant et quand je l'appelais,il se contentait de surveiller les visiteurs sans rien leur dire,à moins que ceux-ci ne fassent un geste inattendu.Un jour,le commis de Damoy arrive.C'était un nouveau.Je lui crie" n'entrez pas à cause du chien!".Alors il me tend brusquement le carnet par-dessus la barrière.Crac!Mousse saute,lui arrache le carnet des mains et le met en pièces.

Un jour,un Parisien s'amusait à cueillir nos pommes et à les lancer à son chien.Le patron a rouspété.Le Parisien lui a répondu.Puis Mousse est sorti de la maison,hargneux, et a mis l'autre chien en fuite.Le Parisien a dit:"Le chien et son patron font bien la paire!!"

Quand le patron allait en martelage,il emmenait son casse croûte dans une musette qu'il accrochait à un arbre.Mousse se couchait à côté.Un jour,un auxiliaire dit:"Ne vous dérangez pas,monsieur Reneaud,je vais vous apporter votre musette;"Pépé a répondu:"ça m'étonnerait;".En effet,Mousse ne l'a pas laissé approcher.

Mousse ne pouvait pas s'entendre avec un gros "colin(canard de Barbarie).Quand ils se battaient ,Mousse attrapait le canard par l'aile,au ras du corps,et ensuite il le secouait.A la fin,le canard s'en allait ,l'aile traînante. Mais le malin avait trouvé moyen de se venger.Mousse avait l'habitude de sauter par-dessus le portillon.Le colin le guettait et,crac,quand le chien prenait son élan,il lui attrapait la queueet ne la lâchait pas facilement,à la grande

colère du chien,qui avait ensuite bien mal à la queue.

J'attelais parfois Mousse à la petite charrette à chien qui venait du Carrefour d'Orléans.Il adorait les enfants, et quand ils montaient dans la charrette,il les promenait fièrement,en faisant bien attention.Il était très fort,et je pouvais charger dans la charrette plusieurs sacs de pommes de terre,qu'il transportait du terrain forestier jusqu'à la maison.Il suffisait de retenir la charrette dans la descente avant la maison.Jamais il ne rechignait pour travailler.Par contre,il ne tolérait pas que je monte dans la charrette.Je n'étais pas lourde,moins de 50 kilos,mais il avait mis dans sa tête que je pouvais marcher à pied. Quand je voulais monter,il s'arrêtait.Je pouvais crier,le taper.Il tournait la tête pour me regarder,puis restait "piqué" immobile,jusqu'à ce que je descende.

Le chef de gare avait remarqué que Mousse galopait toujours le long de la voie quand passait le "Train Bleu" (Paris-Côte d'Azur).Il se demandait bien pourquoi,jusqu'au jour où il l'a vu revenir avec un morceau de morue large comme les 2 mains ,dans la gueule.Les cuisiniers avaient sans doute remarquer le chien et lui jetaient leur déchets Et,Mousse savait très bien à quelle heure passait le train.

Mousse avait pris la mauvaise habitude d'aller lever la patte sur la porte du chef de gare.Et comme on descendait des marches pour entrer dans la cuisine,l'urine coulait souvent à l'intérieur.Mais cette brave madame Chataigner ne se fâchait jamais,elle était très patiente.

Quand le patron a commencé à marcher après avoir été paralysé,monsieur Camus,l'inspecteur,lui a dit:"Reneaud, emmenez votre chien avec vous,il vous tiendra compagnie.Si les chasseurs rouspètent,envoyez les-moi".

Un jour ,il était partiavec le père Bernaudin et sa femme.Un tremblement le prit,il a été obligé de s'asseoir. Mousse veillait sur lui et n'a pas laissé approcher nos amis.La mère Bernaudin disait:"C'est qu'il n'est pas commode,votre chien.Monsieur Reneaud aurait été vraiment malade,je ne sais si nous aurions pu lui porter secours."

- - - - - - - - -

LES VERRIERS

Il y avait une verrerie à Cepoy et certains ouvriers

étaient très bien payés,il y en avait qui se faisaient jusqu'à I00 frs. par jour. (salaire d'un instituteur en I934:720frs. par mois.Une vendeuse chez Mazet gagnait 300 frs par mois et devait toujours être bien habillée.) Mais ils le dépensaient aussi vite qu'ils le gagnaient,pour la plupart et,sitôt qu'ils étaient malades ou qu'il y avait du chômage,ils étaient dans la misère.Et il étaient souvent malades:ils travaillaient dans la chaleur ardente des fours,ils étaient affaiblis etbeaucoup attrapaient de mauvais refroidissements. Et pas de Sécurité Sociale§

Il y avait un homme qui exploitait les enfants.Il allait les chercher à l'étranger:Italie ou Espagne.Il donnait une petite somme aux parents et ramenait les enfants à Cepoy. Ils couchaient tous ensemble dans une espèce de dortoir.

Il les faisait embaucher à la verrerie pour faire de petites besognes:nettoyer,apporter les outils ou les ranger, aller chercher à boire pour les ouvriers.Il leur prenait tout ce qu'ils gegnaient,les nourrissait très mal et les habillait encore plus mal.A la saison des pommes,le dimanche,ces gamins venaient à la maison pour que je leur vende des pommes pour quelques sous que les ouvriers leur donnaient en cachette.

- - - - - - - - -

DIVERS

- - - - - - - - -

Le Lait: En arrivant à Cepoy,j'ai continué à avoir une vache.Je vendais régulièrement 6 litres de lait à des clientes,et je faisais du beurre avec le reste,que le patissier m'achetait.Un jour,un laitier qui distribuait le lait avec une voiture à cheval m'a demandé de lui vendre le lait. Il me suffisait de le descendre sur la route nationale, près de la gare,à 50 m. de chez nous?Il le prenait en passant.Plus besoin de faire du beurre et jegagnais plus d'argent!C'était le rêve!

La bière ratée: Une année ,j'ai essayé de faire de la bière comme la femme d'un verrier.J'ai acheté du houblon chez Damoy; j'ai mis de l'orge,de la levure,un peu de sucre.Mais la bière n'a jamais voulu bouillir.C'était à cause du fût, paraît-il.

Confitures:A Paucourt,au Buisson,habitait une femme,Mme Lamy.Elle m'a raconté que dans sa jeunesse,on fabriquait, à paucourt,une espèce de confiture à base de pommes et de poires(cuite un peu comme le raisiné) et qu'on en envoyait des tonneaux à Paris,par des voitures à cheval.

Pommes vendues:Quand nous avions trop de pommes,nous en vendions,et nous avions beaucoup de clients,car nous les vendions bien moins cher qu'à l'épicerie.Une fois,une femme est venue en acheter.Elle faisait la difficile:"celle-ci est trop petite;celle-là est tachée,celle-là n'est pas jolie comme couleur,etc..."Après avoir bien remuer tout le tas ,elle en prend un kilo!Quand elle est revenue,je lui ait dit qu'il n'y en avait plus.

Pommes volées: Le terrain forestier était planté de pommiers et nous ne le voyions pas de la maison.Quelle aubaine pour les maraudeurs!Un matin,Adrien s'en allait de bonne heure.En passant devant le terrain,il voit un homme qui venait de ramasser un plein sac de pommes.Il l'a interpelé et lui a fait vider ses pommes.L'homme n'était pas content.Quand j'en ai parlé à notre voisin,le chef de gare,il m'a dit:"Mais cet homme venait très souvent et remmenait toujours un sac de pommes.Je croyais qu'il allait les acheter à Paucourt(la route qui passait devant la maison et le terrain allait à Paucourt)Si j'avais pensé ça,je l'aurais empêché de partir.

Feuillages: A l'automne,à Cepoy,il y avait des fleuristes de Paris qui venaient prendre des permis de feuillages. Ils emmenaient ainsi une pleine voiture à bras de feuillages d'automne(surtout de hêtre) qui voyageait dans le fourgon à bagages du train.

Les permis de bois mort:Les gens qui n'étaient pas riches pouvaient prendre des permis de bois mort,ce qui leur permettait de se chauffer l'hiver,gratuitement.On en voyait aui chargeaient le plus possible une petite voiture à bras ou une brouette et rentraient péniblement,parfois aidés par leurs enfants ou par un chien.C'étaient presque toujours les femmes qui allaient au bois mort.Mais elles n'avaient pas le droit d'emporter une scie ou une serpepour

leur éviter la tentation de "faire mourir" des petits arbres. Seulement la serpe facilitait beaucoup le travail et elles en emportaient souvent. Quand Adrien s'en apercevait, il grondait. Si ça recommençait, il confisquait la serpe ou la hachette. Alors les femmes envoyaient leurs maris, bien ennuyés, les réclamer à la maison forestière.

Les deux RENEAUD: A Toury, (oeuvre Valentin Houy) qui dépendait de l'administration des forêts, un garde-vente a fait couper un arbre qu'il devait épargner. Le patron, qui avait la surveillance de Toury, a grogné et lui a fait laisser à la place un arbre qui aurait dû être abattu. L'année suivante le garde-vente recommence. Cette fois, le patron s'est fâché et lui a fait un procès. Quand André a été garde forestier à Cepoy, une douzaine d'années plus tard, le gars lui dit: "Vous appelez Reneaud? J'en ai connu un autrefois qui était une belle vache". André lui répond: "C'était mon père" Tête du gars!!

Monsieur Salomon: Quand nous sommes allés à Cepoy, monsieur Salomon est resté notre chef. Quand il venait en tournée, il apportait son repas et mangeait avec nous. Il avait un fils un peu plus jeune que Jean et nous parlions de lui et de l'avenir de nos enfants. Quand il a été nommé à Sens, il est venu nous dire au revoir. S'il était resté notre chef, Adrien n'aurait pas été mis à la retraite si brutalement. Je regrette toujours de ne pas être allée le voir à ce moment-là. Je suis sûre qu'il aurait fait tout son possible pour nous aider.

- - - - - - - -

RETOUR A GOURVILLETTE
(I934 - I976)

- - - - - - -

A la retraite,nous sommes revenus dans notre maison de GourvilletteA la mort de mes parents,Angèle et moi avions eu la maison et la cour,Edmond avait eu le"balet"(hangar) et l'écurie.Angèle nous avait revendu sa part.Edmond avait vendu le balet à Pelin qui avait construit un grand mur qui fermait le hangar de notre côté,avec une ouverture qui lui permettait de prendre de l'eau à la citerne,car il en avait le droit.Nous avons fait ouvrir le grand portailen fer,car le porche d'entrée de la cour se trouvait maintenant chez Pelin et nous avions besoin d'une grande porte pour entrer les voitures de bois,et même les fûts de vin. Nous avions racheté à Pelin leur ancienne écurie,un peu plus loin,sur la route de Massac,pour y mettre les lapins, quelques poules,notre récolte de betteraves et de pommes de terre et le surplus du bois,ainsi que les engrais. Le petit bâtiment,qui donnait sur l'autre rue,où mon père mettait les moutons contenait la cuve pour les vendanges,les fagots et un vieux tarare.Nous mettions le fumier dans le terrain à la sortie du bourg,sur la route de Massac.A l'occasion,nous y mettions aussi des fagots quand il y en avait trop.A la maison,nous avons changé les W.C. de place(avant ils étaient près de la descente de cave),nous avons fait refaire le plancher de la grande chambre,car la poutre maitresse s'était cassée lors du mariage d'Angèle,en I899 et était restée étayée depuis.

C'est Manjard,un transporteur de Montargis,qui nous a déménagé avec un camion qui allait chercher un chargement dans les Charentes.Comme cela nous avons payé moins cher. André et Jean étaient restés chez des amis dans le Loiret. Le mobilier et les bêtes s'entassaient dans le camion et, nous,nous étions assis devant avec les deux camionneurs. Quand nous avons approché de chez nous c'étaient les vendanges,et les gars du camion s'extasiaientsur la beauté des raisins.Le patron leur dit:"Arrêtez lz camionet cueillez-en quelques-unes".En Charentes c'est une coutume:quand on a soif ou faim,on s'arrête et on se sert dans la première

vigne venue:les vignerons n'en sont pas à quelques grappes près,et puis,comme ils en font autant,tout le monde retrouve son compte.Mais dans le Loiret,les gens sont moins accueillants,plus égoïstes.Aussi les camionneurs ne voulaient pas en prendre.Il a fallu que le patron aille leur en chercher.

Et puis nous nous sommes installés:j'avais une vache dont je livrais le lait à la laiterie coopérative et une chèvre pour faire des fromages.Quand j'en avais de trop,j'en vendais quelques-uns.J'avais aussi des lapins,des poules et, à la saison quelques oies,pour fairedes confits,des"cous farcis",de la graisse et d'autres bonnes choses.Nous élevions un cochon dont je cuisinais au moins la moitié.Sur les étagères,dans l'entrée et dans la cuisine,il y avaient plein de pots de rôtis sous graisse,de grillons,de pâté de lapin, de cous farcis,etc...au plafond pendaient les saucisses et dans la cheminée se cachait dans un sac de toile,un jambon que j'avais salé moi-même.Pas besoin de boucher.Quand quelqu'un arrivait sans prévenir,vite on ouvrait un pot de grillons(sorte de pâté où la chair n'est pas finement hachée) on sortait un morceau de rôti de la graisse qui le cachait (comme il était cuit,il n'y avait qu'à le faire réchauffer) on ouvrait des conserves(je mettais les petits pois et la sauce tomate dans des bouteilles que je faisais stériliser dans mon"chaudroun"(grande marmite que l'on met sur un fourneau);je mettais les "moghettes"*(haricots verts)dans des bocaux.Pour qu'ils ne se cassent pas pendant l'ébullition je les entourais de paille et de vieux chiffons.Avec tout ça,nous pouvions régaler les invités.

Pour nourrir les lapins,j'allais à l'herbe avec ma brouette.Mais bientôt l'effort pour soulever la brouette me fit beaucoup souffrir (j'avais une descente de matrice)et Jean et sa femme m'achetèrent une petite voiturette qui me rendit bien service.Le fermier qui nous louait nos quelques terresnous payait en nature:grains,paille,fourrage.De plus nous nous étions réservé un champ qu'il nous labourait et que nous cultivions en légumes:pommes de terre,haricots,ail oignons,etc...Si bien que nous ne dépensions presque rien

*N.B:les "moghettes"sont des haricots en grains;les haricots verts sont appelés:"moghettes en aiguilles"

Adrien n'aimait ni les bêtes,ni le jardinage;par contre il savait fort bien s'occuper de nos vignes.En I934,nous n'en avions qu'une :celle de la Baraude,que mon père avait planté Adrien en a planté une aux "Gands Versennes",pour que plus tard chacun de nos garçons ait sa vigne.Quand un cep venait à crever à la Baraude,vite,il en plantait un autre.C'était lui aussi qui les taillait,et pourtant c'est un art difficile,mais il y réussissait très bien.En hiver,il coupait des"pallices" (grosses haies qui séparent les champs) à moitié(moitié pour le propriétaire,moitié pour lui) pour avoir du chauffage l'hiver.Habitué ,comme forestier à avoir son bois gratuit,il ne le"ménageait"pas dans la cheminée et il nous en fallait beaucoup.Un voisin,le père Berluchon l'aidait à couper le bois,car Adrien seul n'aurait pas pu y arriver,son bras n'ayant jamais repris complètement sa force

Au début,nous avons eu quelquessoucis:la retraite,tout d'abord.S'il avait fallu peu de temps pour nous renvoyer, il a fallu presqu'un an pour que nous touchions la pension. Il fallait vivre,et ça a été dur.Et puis André n'avait pas de situation:il était courageux,travaillait dans les fermes mais nous n'avions ni assez de terres,ni assez d'argent pour qu'il s'installe à son compte,et je ne sais si cela lui aurait plu.Finalement,il s'est engagé comme son père; mais la guerre est arrivée.J'abomine la guerre,que de souffrances inutiles.Jean,instituteur dans le Loiret,s'était marié là-bas.J'ai pris leur petite Janine,car on craignait les restrictions dans le Loiret.En I940,André est revenu; Jean est resté prisonnier en Rhénanie:il est revenu fin I94I avec de la tuberculose osseuse,suite d'une pleurésie.~~X~~ Roland,notre neveu,fils de Méloé,était prisonnier aussi.~~X~~ Jacques,un a utre neveu,fils de Louis,est parti en Tchécoslovaquie comme S;T.O;Quand j'avais les étiquettes nécessaires,je faisais des colis pour tous.André s'est marié en I94I. Il avait fait une demande pour entrer dans les Forêts.Il a été nommé dn Lorraine.Ils n'ont guère été heureux là-bas.Au début,André et pierrot ont failli mourir de la typhoide(on ne connissait pasla typhomycine)et cette pauvre Pierrette,enceinte de Michel était obligée de se débrouiller seule.Pour ne pas nous inquiéter,elle ne nous a prévenus que lorsqu'ils

EN RETRAITE

-1939-
Mémé Léa aux champs, avec sa vache "sans couette"(sans queue), ses 2 chèvres et Médor.

Adrien et Léa dans la cour de leur maison à Gourvillette-vers 1955 -

étaient sauvés.Michel est né,puis Danielle;c'était une belle petite qu'ils ont malheureusement perdue à I8 mois du choléra infantile.Chez Jean ,Jean-Pierre est né en I942 puis Yves en I945.Malheureusement yves avait été abimé à la naissance(3 fractures du crâne)et le médecin avait prévenu Jean qu'il était trop atteint,qi'il ne pouvait pas vivre.ILa vécu 7 ans,paralysé du côté droit.Je l'ai eu quelques mois après son opération(fin I946).Entre-temps André v avait été nommé à Cepoy,à la maison forestière des Hauts-de-Cepoy ,où il avait été élevé.J'ai eu la chance de voir André brigadier forestier comme aurait dû être Adrien.Pierre,son fils,est passé par l'école des Barres et est ingénieur des Forêts.Le mari de Janine aussi est passé par l'école des Barres et est ingénieur des Forêts en Tunisie. Quand je mourrai,j'aimerais qu'on mette avec moi le petit tableau où j'ai réuni les photos de tous mes forestiers. Plusieurs de mes petits enfants sont venus ici en convalescence:jacqueline après sa typhoide,françoise après sa primo,Bernard est venu aussi.De I954 à I959 Alain passait une moitié de l'année ici,une moitié chez sa mère.Jean,opéré d'un cancer au cerveau en décembre I954 est mort en I956; en I957,adrien mourait à son tour.André aussi est parti avant moi.C'est dur de voir partir les jeunes avant les vieux.J'ai perdu mes deux fils;Un patit-fils,Robert et un petit-gendre,Mustapha ont été tués à quelques mois d'intervalle dans des accidents d'auto.Mon frère et ma soeur sont décédés depuis longtemps ainsi que mes belles-soeurs et beaux-frères.Seule survit,Elise,la veuve de Louis Renaud mon beau-frère.

Mes forces ont commencé à décliner il y a longtemps:au début,j'avais une chèvre et une vache,puis je n'ai plus eu que 2 chèvres,puis une seule.enfin je n'avais plus que quelques lapins et quelques poulets pour manger quand les enfants venaient.A partir de I972,je n'ai plus rien au du tout.

En I970-7I,j'ai commencé à perdre la vue,à cause de glaucomes,je ne peux plus lire,ce qui est bien dur pour moi,car les livres ont toujours été mes amis.Que de fois ai-je relu "La dernière harde" de Maurice Genevoix qui connaît si bien la forêt.Et maintenat ,je ne peux plus me déplacer seule.

Quand donc la mort viendra-t-elle?J'aimerais mourir comme ma nièce,Lucienne,emportée d'un seul coup ,la nuit ,par une crise cardiaque.

Note de Marie-Louise:En avril I975,2 plaies sont apparues à la jambe droite de mémé.Au début,on pensait à une artérite,mais bien vite elles évoluèrent:c'étaient des plaies cancéreuses.Heureusement mémé n'en souffrait pas ,et,étant aveugle,elle ne pouvait se douter de leur horrible aspect. Mais ellesouffrait beaucoup moralement,car,toute sa vie, elle avait mis son point d'honneur à se débrouiller seule sa maxime favorite étant:"Quand on veut,on peut".Et,la dernière année,elle ne pouvait se déplacer sans aide,ni même se déshabiller seule.Cependant,jusqu'à la fin ,elle s'est débrouillée pour manger sans aide.Elle avait hâte de mourir et disait toujours au docteur:"Surtout,docteur,ne me prolongez pas".Quand une tumeur se développa à l'aine,elle commença à souffrir et elle s'est doutée qu'elle avait un cancer.Elle n'en a d'ailleurs parlé à personne,qu'à Françoise,étudiante en médecine,pour se renseigner.

Les douleurs devinrent de plus en plus vives mais elle ne resta alitée que 4 jours,faisant front jusqu'au bout.

Elle est morte dans la maison familiale,qu'avait construite son grand-père et son père.Dans son cercueil,elle a emporté les photos demandées. A sa demande,Pierre,son petit-fils,est venu à son enterrement en costume d'ingénieur des Forêts et il a salué réglementairement son cercueil.Jusqu'au bout,elle aura été une passionnée des forêts

DIVERS

(Gourvillette, Cepy, Carrefour)

- - - - - - - -

Nos Meubles: Le buffet de la cuisine et le cabinet en merisier viennent de ma grand'mère Marianne David. Elle avait fait faire le buffet en se mariant. A ce moment-là, il y avait un vaisselier dessus, mais quand Edmond s'est marié, Philomène l'a ôté parce que ce n'était plus la mode. On l'a monté au grenier et il a disparu, sans doute brûlé.
Le cabinet en bois blanc teinté de la grande chambre vient de chez mes beaux-parents. Ce sont eux qui l'avaient fait faire.
L'horloge a été achetée dans une vente à Beauvais par mon beau-père. Comme elle était trop haute pour tenir dans leur pièce commune, ils ont creusé le sol en terre battue et ils l'ont plantée dans le trou. Quand nous en avons hérité, tout le bas était pourri, et il a fallu le lfaire refaire, ce qui se voit nettement.

C'est Adrien qui a fait faire la commode qui est dans la grande chambre, quand nous sommes mariés. Il était garde-pêche à Thouars et prenait pension chez un menuisier. Alors pour le mariage, il lui a fait faire la commode. Nous l'avons bien regretté par la suite, car le garde que nous remplacions au Carrefour avait trop de meubles pour son nouveau logement et nous aurait cédé une armoire ou une commode pour pas cher, et nous n'aurions pas eu à la faire transporter.

C'est ma grand'mère Marianne David qui avait le plus de meubles. En se mariant elle avait deux lits à la duchesse le cabinet, le buffet vaisselier, une maie, une table et des chaises à dossiers droits.

- - - - - - -

Maladies et remèdes: En I906, il y a eu la typhoïde à la maison. Cela a commencé par Philomène qui a été très malade car elle a fait une rechute. Quand Philomène a été tirée d'affaire, c'est Edmond qui a été malade à son tour. Enfin ; au mois de janvier, je me suis alitée à mon tour. Tant que j'ai été bien portante, c'est moi qui m'occupait de MaRose qui n'avait qu'un an.

C'est ma mère Florence et Méka(Floriska Gachet,la mère de Philomène) et André Gachet,son frère qui,tour à tour soignaient les malades.Quelque temps avant,Méka avait eu la "suette" et était restée très déprimée;mais de voir sa fille gravement malade ,elle n'avait plus le temps de penser à elle-même et elle a été guérie de sa dépression.

On faisait des cataplasmes de son et de farine de lin. Un jour je me suis trompée et j'ai jeté le son dans la soupe de Philo.Elle a protesté que sa soupe était mauvaise,et tout d'abord on ne l'a pas crue.

En même temps qu'Isaure que nous ,Isaure et Boulestin ont eu la thyphoïde;elle était d'ailleurs à l'état endémique dans le village.

Pendant que nous étions malades,il est venu un délégué de la Préfecture qui a visité le village.Il pleuvait ce jour-là,et il y avait plein de "fagne"(boue) dans les rues Ensuite,il est venu un ordre de la Préfecture,d'éloigner les fumiers des maisons.C'était le grand-père d'Armand Blanchard qui était maire et ses adversaires politiques essayaient de lui faire du tort en disant que c'était de sa faute s'il fallait déplacer les fumiers.

Avec tous ces malades qui se succédaient à la maison, le médecin est venu pendant 4 mois et son cheval avait pris l'habitude de s'arrêter quand il passait devant chez nous. C'était le vieux Gachet qui allait aux médicamants à Beauvais et en arrivant à la pharmacie,son cheval allait directement à la boucle pour qu'on l'attache.(devant les boutiques,les mairies et autres lieux publics,il y avait des boucles en fer scellées dans le mur ou sur le trottoir pour qu'on attache les chevaux pendant que leur maître s'occupait de ses affaires)

La picotte (variole):Le vieux Villemonté,le grand'père de Philo,a eu la picotte(variole).A ce moment-là,il y a eu une grosse épidémie de picotte et les gens mouraient au bout de 2 ou 3 jours.Il était défendu aux malades de boire frais.Pendant que sa femme "la Guiuche" était absente, il s'est levé et a bu 3 "cassotées"(environ 3 verres) d'eau bien froide au seau,puis il s'est recouché et,de ce moment-là,il a été de mieux en mieux.

Tisanes et remèdes:
Pour guérir des vers intestinaux(oxyures) on prenait de l la tisane de sansenic(composée à petites fleurs jaunes et à toutes petites feuilles vert-bleuâtre)les trois premiers jours de la lune.
Pour guérir du mal de gorge, on mettait son bas de laine autour de son cou la nuit(dans le Loiret aussi). Certains y mettaient même de la cendre chaude.

Quand on tombait, qu'on se"cotissait" , on faisait une tisane de myrtre(?) (marcè Gingreau en avait encore dans son jardin). On buvait la tisane et on faisait un cataplasme avec les feuilles bouillies. Quand ma mère Florence est tombée d'une échelle, Alexandrine Labosset lui a fait ce traitement et elle s'en est très bien trouvée.

Diarrhée: Quand Angèle était petite, elle a eu la diarrhée. Ma mère l'a emmenée à Néré voir une femme qui"arrêtait" la diarrhée. Elle lui a dit qu'elle avait"la rate et le carreau"(?). Comme traitement, des grandes feuilles de chou vert (chou à vaches) qu'on passait à la flamme et qu'on lui appliquait sur le ventre; et puis manger beaucoup de lait caillé. Angèle a été guérie. (Maurice Mességué utilise le chou repassé au fer contre la diarrhée et les douleurs)
Boissons: Chez Labosset, pour se garder en bonne santé, ils buvaient "sur le goudron", c'est à dire qu'il y avait du goudron dans le fond de leur cruche à eau et ils buvaient cette eau qui avait été en contact avec le goudron.
Chez Valentine Vigier, je crois me souvenir qu'ils buvaient "sur de la résine"
Comme fortifiant, on buvait"sur du fer", c'est à dire qu'on mettait quelques clous dans le fond d'une cruche ou d'une carafe. On l'a fait pour Angèle qui n'était pas forte.
Le plantain: Pour guérir le zona, on fait bouillir des feuilles de plantain. On en fait un cataplasme qu'on met sur le mal pendant 7 jours(Eliane Tardy l'a fait avec succès)
Le plantain guérit aussi les piqûres d'orties, éloigne les puces, cicatrise les blessures. (il s'agit du "plantain des oiseaux"Plantago major)à larges feuilles et aux longs épis de petites graines brunes)

BRACONNIERS:(Gourvillette)Autrefois on braconnait déjà.Outre les classiques collets pour le lièvre et le lapin,on allait à la "déjhuche"(on y va encore).De nuit,on prenait une lanterne et on allait dans les pallices(grosses haies) où on assommait les oiseaux endormis.Un jour,Edmond avec Hector Blanchard et quelques autres étaient allés à la déjhuche route de Massac.Manque de chance:les gendarmes passent à bicyclette!Bien entendu,en voyant la lanterne,ils s'arrêtent.Nos gars soufflent le lumignon et"s'éparent"de tous côtés! Edmond est revenu au galop à la maison,et,vite vite,s'est mis dans son lit,parcequ'il avait peur que les gendamrmes viennent voir s'il était là.Les vieux ont bien ri et se sont moqués d'eux:"-Vous ne pouviez pas aller au chemin des Gands Versennes,vous auriez été tranquilles,au moins".

On chassait aussi avec une"araigne",un grand filet.Edmond avait I3 ans,quand un métayer à Forget lui en a fait faire une,et ma mère grognait qu'avec tout le fil(du bon fil à La Louve)qu'il avait fallu pour faire l'araigne,elle aurait eu de quoi coudre pendant 2 ans.Le vieux Perret attrapait des perdrix avec son araigne:il guettait,le soir, l'endroit où la compagnie se couchait,en général au creux d'un sillon près d'une motte.La nuit,il y allait avec une lanterne et lançait son filet dessus.
On tendait aussi des araignes verticalement,au long des pallices,pour attraper les merles.Un soir de ballade à Bazauges,les gendarmes de Beauvais empruntent un raccourci par le chemin de Fontaine et se prennent dans une araigne. Ils n'ont jamais su qui en était le propriétaire,mais celui-ci n'avait jamais pris un si gros gibier!

Une autre fois,nous allions au champ aux moutons,Valentine et moi.Ils suivaient le long d'une pallice et se sont pris dans une araigne.Elle était en colère et a dit:"Je te parie que je l'emmène!!" Mais finalement,elle s'est contentée de l'enlever du chemin et de l'accrocher à une branche.

MAISONS:Avant la mortalité des vignes,vers I870)le père Léonord décida de se construire une belle maison avec des "chambres hautes" (Iº étage).C'est celle que les Quintard occupent actuellement,près de la Grand'Font?

Il a mis ses ouvriers à tirer des pierres dans les carrières de Baritaud(comme presque toutes les pierres qui ont servi à construire les maisons de Gourvillette). C'était le père d'André Gachet, valet chez lui et excellent charretier qui conduisait les chargements jusqu'au bourg. Un jour, le patron voulut conduire son attelage. Hélas! le passage était étroit, les chevaux fougueux et le Léonord accrocha l'échafaudage des maçons, à sa grande honte, et pour l'amusement de tous les moqueurs du village.

Pour faire la maçonnerie, il avait embauché des maçons qui y travaillaient "d'un soleil à l'autre(soleil levant - soleil couchant), ce qui explique d'ailleurs que les gens n'employaient les maçons qu'à la belle saison, quand les jours sont longs. L'hiver, les maçons coupaient du bois ou s'occupaient de leurs quelques champs.

Le Léonord allait chercher tous les matériaux sur les lieux d'extraction avec ses chevaux. Le sable provenait d'une sablière, de l'autre côté de Massac. Les pierres de taille pour encadrer les portes et les fenêtres provenaient de Sainte-Même, près de Cognac(30 kms). Les tuiles de Buthiers dans le Pays-Bas(partie la plus basse de la Saintonge) étaient les plus renommées.

Souvent les maçons démolissaient une maison et se servaient des pierres pour reconstruire autre chose. Par exemple, derrière la ferme à Blanchard, il y avait une belle maison avec un étage, mais dans ma jeunesse elle était déjà délabrée et inhabitée. Avec les pierres provenant de la démolition Gaston Arramy a fait faire une partie du logement de son métayer et le grand hangar qui est à côté.

Au moment de la "ballade", des marchands venaient proposer des "pierres à chaux" (chaux vive). On les mettait dans de l'eau et on en faisait une bouillie blanche pour blanchir les maisons(extérieur et intérieur), car tout le monde ou presque, blanchissait sa maison tous les ans pour la ballade. Cela faisait joli et surtout ça désinfectait les maisons et éloignait les insectes. Nos villages faisaient bel effet vus de loin, tou blancs dans la verdure. Ils étaient beaucoup plus agréables à voir et à habiter que les villages du Loiret.

VOYAGES:La première fois que j'ai pris le train,c'était pour aller à Melleran.Un oncle à Lydie m'a accompagnée une partie du chemin.Edmond nous avait conduits en voiture à Néré et nous avons pris le train pour Chef-Boutonne.L'oncle de Lydie est descendu à la Bataille et j'ai continué seule jusqu'à Chef-Boutonne où la tante Marie m'attendait avec une voiture.J'étais bien contente mais un peu effrayée.J'avais I5 ou I6 ans.Une autre fois je suis allée avec Floriska Gachet voir maman qui était en place à Nuaillé. Elle s'affolait,avait peur de se tromper,surtout qu'il fallait changer à Surgères,et moi ,j'étais très fière de la guider.J'avais I7 ans.De Nuaillé,nous sommes allées visiter La Rochelle et la Pallice avec une voiture,genre diligence.J'ai beaucoup admiré le port,c'était la première fois que je voyais la mer.Le bruit du ressac m'avait particulièrement frappée. Quand maman était à Lagord,nous sommes allées la voir avec Angèle.Cette fois,nous sommes allées voir la mer au Plomb(?).Il y avait une tempête.C'était magnifique,mais effrayant.Le vent soufflait si fort qu'il emmenait des embruns loin dans les terres.Pendant que nous nous approchions de la mer,je me suis aperçue que j'avais les lèvres toutes salées..Les vagues étaient hautes comme des maisons:à la base,elles étaient toutes noires,mais leur têteétait écumeuse,comme si l'eau avait bouilli.Ce sont les seules fois que j'ai vu la mer.

Les autres voyages que j'ai faits consistaient surtout en trajets entre le Loiret,où Adrien a fait toute sa carrière et la Saintonge,notre pays,où vivait notre famille.

De Cepoy nous sommes allé̀z une fois en Normandie,voir Louis mon beau-frère,qui était gendarme à La Loupe.Les bâtiments de ferme à poutres apparentes dispersés dans les pommiers et les pâturages étaient différents de ce que je connaissais Mon beau-frère qui savait que j'aimais les chevaux,m'a emmenévoir 3 jolis poulains qui vivaient dans un pâturage en attendant de participer à un concours.C'étaient de superbes percherons. Ce qui m'a surprise aussi c'est que le beau frère de Louis achetait des boeufs maigres et fatigués,en avril.Il les mettait dans ses pâturages:l'herbe était si bonne qu'elle suffisait à les engraisser.Le boucher venait les chercher quand ils étaient gras à point.En septembre,il

ne lui en restait plus que deux ou trois.Ca se passait à La Chamandière.

LES BOURGEOIS:On disait dans le village "riche comme Forget" ou " il n'a pourtant pas la fortune des Forget".Ils étaient deux fois millionnaires quand j'étais petite. Monsieur Baron,le grand-père Forget,avait un ouvrier qui est mort accidentellement,tué par un cheval.Un de ses garçons,Frédéric Foret,était intelligent.Monsieur Baron lui a payé ses études pour qu'il soit curé.

Monsieur Baron était déjà vieux quand j'étais petite.Il était très pieux et allait au moins une fois par jour à l'église où il entretenait la petite lampe à huile toujours allumée devant le tabernacle.Il était si imposant,avec sa grande barbe blanche,que je l'ai confondu un certain temps avec le Bon Dieu;

Ma mère avait été bonne chez Forget dans sa jeunesse.C'est madame Forget qui lui a demandé de m'appeler Marie-Léa.Ma mère me racontait que Mr Forget,qui faisait le commerce du cognac,revenait parfois avec beaucoup d'argent et qu'en arrivant il vidait son sac dans son coffre-fort.Je me figurais,étant petite,que c'était unsac grand comme un sac à grainset j'ai été bien déçue quand j'ai connu les vraies dimensions d'un sac à argent.

Quand on a tout vendu à la maison Forget,il y avait tellement de draps filés à la main dans les armoires qu'il a fallu plusieurs heures pour les vendre tous.Ma mère avait acheté pour quelques francs une pile de draps que les rats avaient gâtés.Elle en a fait des torchons.J'en ai encore quelques-uns.Tout ce linge était filé par les servantes à la veillée,depuis plusieurs générations certainement.

JEU;Parfois avec Rachel nous nous amusions sur l'aireau (petite cour) commun.Nous prenions une poêle à longue queue usée.L'une s'accroupissait dedans,l'autre tirait.Un jour, Rachel a brutalement relevé la queue de la poêle et je suis tombée à la renverse.

PATRONYMES:Autrefois le fils ainé(ou la fille s'il n'y avait pas de fils portait le nom du père.Les autres étaient appelés par leur prénoms.Par exemple chez nos voisins Blanchard:l'ainé était Blanchard,Le second Ferdinand,etc..Mr

Barry avait 3 filles:on appelait l'aînée la Barrite,et les autres par leursprénoms.

Les PLANTIS:UN Plantis,c'est un morceau de terre entouré d'un fossé très profond et bordé d'arbres.C'est pour ça que c'est un lieu-dit très commun:"Le Grand Plantis,le Plantis à Charrier,etc... La vieille Viaude,qui a du naître vers I820,me racontait que les ouvriers qui creusaient ces fossés(Im de large,Im de profondeur)gagnaient 5 sous du mètre.Ce n'était pas cher payé.

LesASSIGNATS:Un jour que j'étais chez Louise Candé,son arrière-grand'mère a raconté qu'elle avait entendu dire chez elle que son père avait un troupeau de moutons.Quelqu'un a voulu lui acheter très,très cher.La somme était tellement importante que sa méfiance s'est éveillée et qu'il a refusé de les vendre.Quelques jours après,les assignats ne valaient plus rien.Heureusement qu'il avait gardé ses moutons

UNE GRANDE PEUR:Une fois ,nous revenions de nuit en voiture avec mon père qui était allé voir un client à Coussac. La lanterne n'éclairait que faiblement la croupe du cheval. Tout à coup comme nous traversions les bois de la Gataudière,une main sort de l'ombre de mon côté et se pose sur la planche qui servait de garde-boue.Et une voix,qui m'a semblé très forte,s'exclame:"Alors,Brillaud,qu'est-ce que tu fais ici à cette heure!".C'était un fermier de Neuvicq qui connaissait mon père.Mais je commençais à lire dans les livres et j'avais lu une histoire de brîgands.Aussi,tout de suite,j'avais pensé que c'était un brigand.

LE TREMBLEMANT DE TERRE: Vers I936,il y a eu un léger tremblement de terre à Gourvillette.

J'étais aux champs au chemin de Béchard,assise bien tranquillement,quand,brusquement,j'ai eu l'impression que mon pliant était en train de s'effondrer,il a penché comme si les 2 pattes du même côté lâchaient.Comme mes yeux se portaient sur le clocher de Beauvais,j'ai eu l'impression qu'il était en train de pencher,puis qu'il s'est redressé.

Dans la grange à Lalie,à côté de chez nous,il y avait Faillis,le bourrelier qui était en train de travailler.Tout à coup l'eau de la citerne est violemment agitée:"Fionc!".Il se précipite,pensant à un accident:"Eh!cette femme qui est

"chette"(tombée)dans la citerne!".Vite,il se précipite,il ouvre le volet qui permet de tirer l'eau à la citerne commune et comme de bien entendu il ne voit rien.Quand je suis revenue,il m'a dit :"vous m'avez fait une peur,mais une de ces peurs!".Et il m'a raconté ce qui c'était passé.

LA ROUTE D'AIGRE:

Dans ma jeunesse,j'ai entendu dire que lorsqu'on a construit la route d'Aigre,le projet prévoyait qu'elle passerait par Gourvillette.Le conseil municipal de Gourvillette s'y est opposé car "ça amenerait des rabalous(vagabonds)

La MATHILDE:

Elle disait:"à ce qu'il paraît qu'on se retrouve au Paradis.J'espère bien que non.S'il fallait encore que je retrouve ce chrétien-là(son mari) dans l'autre vie,je l'ai assez supporté comme-ça" .Pourtant,lui aussi l'avait bien supporté,car elle n'était pas sérieuse.

LES P.T.T:

Dans ma jeunesse,le facteur de Beauvais faisait sa tournée à pied:Gourvillette,Cressé,Bazauges,avec son sac et sa canne.C'était long,mais il avait moins de courrier qu'aujourd'hui.Il a fallu attendre la guerre 1914-1918 pour qu'il y ait un bureau de poste à Cressé.

Autrefois c'était une voiture à cheval qui apportait le courrier de Matha à Beauvais.On acceptait les voyageurs, mais les gens de Gourvillette étaient obligés d'aller à pied à la route d'Aigre car la voiture suivait la route nationale jusqu'à l'embranchement de Beauvais.

LA PRESURE:

Pour faire cailler le lait,on vide l'estomac d'un chevreau fraichement tué,on détrempe le caillé qui est dedans avec un peu de farine(et peut-être un peu de vinaigre).On le remet dans l'estomac,on l'aplatit et on le fait sécher.

Quand c'était sec,on faisait tremper la grosseur d'un pois du produit ci-dessus dans un verre avec du "trigot"(liquide clair qui reste quand on fait cailler le fromage).On le "brassait"(remuait) et on le versait dans environ un litre de lait de chèvre frais.Le fromage obtenu était bien meilleur que celui fabriqué avec de la levure achetée.

LA MARECHAUDE:

Une femme de Melleran avaitnourri au sein la femme du maré

chal de Mac-Mahon.Les Mac-Mahon avaient un château dans les Deux-Sèvres.Un jour,le mari de la nourrice veut aller voir la Maréchale.A l'entrée ,il est arrêté par le concierge qui lui demande ce qu'il veut.-"I vins veur madame la maréchaude(dans le Poitou,la femme du maréchal-ferrant s'appelle une maréchaude).Le concierge voulait le renvoyer.Pas moyen.Finalement,la Maréchale accourt et embrasse le bonhomme,au grand ébahissement du concierge.

LE CHAR A BANCS:

Mon père avait un grand char,qu'il avait acheté à l'oncle meunier(?) .Quand il allait à la foire,il emmenait la jeunesse et mettait 3 planches en travers pour faire des sièges.Quand Angèle était à Orfeuille,rien que mariée,le dimanche nous atteliions le char à bancs,mais il fallait y mettre de grosses pierres pour le charger et éviter d'être trop secoués.Ce char à bancs lui servait pour son commerce d'engrais,quand il allait en chercher un chargement à St Jean.

BEBE-TROTTE: Autrefois,quand les enfants étaient petits et qu'ils commençaient à vouloir marcher,on les mettait dans une petite cage montée sur roulettes,qui les maintenait sous les bras.Et les marmots se déplaçaient partout dans la maison,souvent devant les pieds de la mère.Pour remédier à cela Ferdinand Blanchard en avait fait une à glissière.Deux traverses de bois longues d'environ Im,50 la maintenaient. Quand bébé arrivait au bout,il ne pouvait aller plus loin et devait faire demi-tour.J'ai souvent mis André dedans.

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE I870 A GOURVILLETTE:Beaucoup d'hommes de la région se sont battus en I870,les uns à Sedan,les autres à Pithiviers,Jargeau,Etc..

Mon père a été mobilisé avec d'autres à Niort.De là,ils sont remontésà Saint-Nazaire.De Saint-Nazaire,ils se sont embarqués jusqu'à Cherbourg.Puis ils sont redescendus par la Normandie en direction de la Loire,mais la paix a été signée avant qu'ils atteignent leur but.

Pommereau était si fatigué qu'il s'était effondré dans la neige.Ses copains lui disaient:"Viens".-"Laissez-mé,je suis en train de mouri"Finalement,ils l'ont relevé et l'ont obligéà se remettre en route.Et il a survécu.Souvent,il rappelait cette histoire.

ÉTAT-CIVIL	TITRE SOUS LEQUEL A EU LIEU L'INCORPORATION.
Fils de Louis	Incorporé le 12 9bre
et de Lucie Rodegonde	en qualité de garde
domiciliés à Melleran	
Canton de Sauzé Vaussais	
Dépt Deux Sèvres	
Taille : 1 mètre 66 cent.	
Visage rond	
Front découvert	
Yeux roux	
Nez long	
Bouche moyenne	
Cheveux noirs	
Sourcils noirs	
Signes particuliers :	

2me Légion

1er Bataillon 5me Compagnie

Noms Brilleaud Augustin

Numéro Matricule 3286

GARDE NATIONALE MOBILISÉE

DES DEUX-SÈVRES.

2e LÉGION

1er BATAILLON 5e COMPAGNIE

Nom Brilleaud Augustin

Numéro matricule 3286

Le Major

DES DEUX-SÈVRES

NIORT, DESPREZ, IMPRIMEUR DE LA MAIRIE.

Couverture et deux pages du livret militaire d'Augustin Brillaud (guerre de 1870)

Un autre habitant de Gourvillette, Théophile Raffin, faisait partie de l'armée Bourbaki qui se réfugia en Suisse. Les Saintongeais aiment bien donner des surnoms, aussi s'appela-t-il désormais "Le Suisse".

L'oncle "Vindieu" (un Renaud) était ainsi appelé parcequ'après la guerre, il ne disait plus "Fi de garce", juron habituel des Saintongeais, mais "Vain Dieu" juron qu'il avait pris l'habitude de proférer quand il faisait partie des Grenadiers de la Garde. Il s'est trouvé à Paris lors du siège et a souffert de la faim. Il a mangé des rats et toutes sortes de saletés.

Le père de Maurice Berluchon, "Bourlu" était de garde quand Napoléon III est passé: "-Il ne fait pas chaud, factionnaire -"Non, Sire". Et ici tout le monde s'étonnait qu'il ait parlé à l'Empereur. Quand nous étions jeunes, nous lui avons demandé une fois: "Tu as fait la guerre. As-tu tué quelqu'un? Oui, un Allemand, d'un coup de baionnette. Nous nous sommes trouvés face à face brusquement. Je me suis dit: Si je l'tue pas, y m'tuera. Mais c'est un mauvais souvenir, je n'aime pas penser à ça; le pauvre gars avait certainement de la famille

Le vieux Labosset avait été fait prisonnier à Sedan. Il y a avait beaucoup souffert du froid; une fois, tout était si trempé, si boueux qu'il a été obligé de s'asseoir sur un fagot d'épines. Emmené à la frontière autrichienne, il pelletait de la neige dans le camp, lorsqu'un soldat allemand, remarquant la lyre à son col de tunique lui demanda: "Musikant?". Labosset, qui faisait en effet partie de la musique, répondit: oui. -"Nixt travail, foutre toi barraque!" Et mon Labosset ne s'est pas fait prier pour obéir. Il disait qu'il y avait beaucoup de neige là-bas, et qu'il fallait sans cesse l'enlever à la pelle. Dans ce camp, la première fois qu'ils ont entendu parler français, c'est par un curé qui, après le sermon, leur a adressé la parole en français. Ils étaient tellement émus qu'ils pleuraient tous comme des gosses. Son patron, Alexis Arramy, le grand-père de Gaston, lui a envoyé des petits mandats tant qu'il était dans l'armée, et ensuite, il lui envoyait des lettre en Allemagne C'était un bon patron, il n'y en avait pas beaucoup qui en faisaient autant.

LES GRANDES MANEUVRES A GOURVILLETTE:Dans ma jeunesse,des grandes manoeuvres militaires se sont déroulées,en été dans notre région.La Iº compagnie n'a fait que traverser Gourvillette pour aller aux Touches.Mais les fourriers nous avaient prévenus et sur la route de Beauvais aux Touches, les gens avaient préparer des seaux d'eau bien fraîche.Chez Augustin,à la petite-Font,les 2 hommes fournissaient à peine à tirer des seaux d'eau.Les soldats buvaient et s'aspergeaient le visage.

Chez Forget,sur la place,les "messieurs" avaient préparé des bouteilles de vin.Quand les soldats s'en sont aperçus, quelle bousculade!
Ils avaient fait halte sur la place,et formé les faisceaux Quand il a fallu se relever pour partir,certains avaient de la peine à se remettre en route.
Après,sont arrivés ceux qui logeaient au village.Chez Labosset,l'épicière à côté de chez nous,les soldats ont achetétoute la provision d'espadrilles,tellement ils avaient mal aux pieds.Labosset faisait aussi aubergiste.Il y a 4 soldats qui ont commandé un poulet rôti,ils l'ont mangé,et,comme ils étaient assis près du chemin,ils sont partis sans payer.Après,on faisait payer avant de servir? Je suis allée aider madame Labosset.Je surveillais pour qu'il n'y ait pas de vol dans la bousculade,et pour me récompenser,elle m'a donné une boîte de sardines.Mais Edmond m'a attrapée parce que la musique avait joué sur la place et que je n'y étais pas allée.

LA GUERE I9I4-I9I8 A GOURVILLETTE:
(tout ceci se passe surtout après la naissance d'André,en I9I7 et I9I8,car Léa y était revenue avec son fils Jean,âgé de 3 ans,pour ses couches)
les permissionnaires:A une permission,alors que nous étions à table,mon frère Edmond a donné un grand coup de poing sur la table et a dit:"et puis,merde,j'y retournerai pas, je ne veux pas y retourner".Tout le monde a pali et ma mère a simplement dit:"Mon pauvre petit".Quand sa permissio,n a été terminée,il est reparti.
Un camarade d'Edmond,Pasquilon,de Langon,a "oublié" de repartir après une permission.Il est resté des mois chez

lui,sans que personne ne dise rien,sans que son régiment le réclame.Et puis,un jour,les gendarmes sont venus l'arrêter et il est passé au conseil de guerre.Il a dit:"Je n'ai pas refusé de partir puisque personne ne me l'a demandé.Je ne me suis pas même caché." Les juges se sont contentés de le renvoyer dans les tranchées.

Mon frère Edmond et mon beau-frère Isidore étaient à Verdun.Ils disaient que la soif les faisait souffrir."On n'en a pas par le ravitaillement.Dans les trous d'obus,il y en a bien,mais elle est mélangée avec du sang.C'est malheureux à dire,mais il y a des fois qu'on est obligé d'en boire tellement on a soif.

Un camarade d'Edmond habitant Cressé avait été blessé à la main et était soigné dans un hôpital à Chambéry.J'ai écrit à madame Deschamps,la femme d'un forestier du Carrefour, qui était là-bas dans sa famille.Elle a été le voir et lui porter des petits cadeaux.Quand ce gars est venu en permission,il m'a remerciée mais il m'a dit qu'il serait sûrement tué.En effet,il a été mortellement blessé au Chemin des Dames.

Ceux qui restaient: A la guerre I4-I8 le vieux Ferdinand Blanchard,notre voisin,a continué à cultiver ses terres comme il le pouvait.Son petit-fils,Paul Berluchon,qui avait une douzaine d'années est venu lui aider.Le vieux était tout fier parce que Paul avait vite appris à labourer bien qu'il ait habité la ville.

Des officiers d'Intendance étaient passé chez Ferdinand demander s'il avait de l'orge:"-Oui,5 ou 6 sacs,pour mon cochon et mes volailles"-"Mon pauvre homme,pourquoi nous l'avez vous dit,maintenant nous sommes obligés de le marquer et vous devrez en livrer un peu.

Le ravitaillement.

Le pain: Pendant la guerre,il n'y avait pas toujours du pain chez le boulanger.Au début de I9I8,je suis allée à pied à Haimps(6 kms),dans la neige,pour en chercher.Nous étions toute une bande et Ernestine Raffin,qui était très croyante disait:"Regardez toute cette neige;qui pourrait en faire autant?Comment cela se fait-il qu'il y en aiaient qui ne croient pas en Dieu?".Mais,moi je me dépêchais,car

à ce moment-là, j'allaitais André qui était resté à la maison. En arrivant chez le boulanger, il n'y avait plus de pain Il fallait attendre qu'il défourne celui qui était dans le four! Mais cela m'était impossible. Alors, il m'a dit d'aller chez un client qui venait juste d'en chercher et de leur en demander, qu'il leur remplacerait. Ces braves gens n'ont pas été contre et je suis revenue avec mon pain! Quand Léopold Vigier, un voisin a appris ça, il m'a attrapée, en me disant qu'il en aurait rapporté pour nous en même temps que pour lui.

A Beauvais, cet hiver-là, le boulanger ne donnait pas de pain à ceux qui n'étaient pas de la commune. Il n'avait pas de provision de farine et, à cause du verglas, c'étaient les hommes de Beauvais qui emmenaient à dos le grain au meunier de Cressé (3 à 4 kms) et qui ramenaient la farine sur leur dos (et il faut penser que les plus forts étaient partis à la guerre). Le boulanger d'Haimps avait eu plus de chance, il avait été approvisionné en farine juste la veille du verglas.

Le café: En 1914, Herminie, l'épicière, avait un commis qui lui avait conseillé d'acheter un gros sac de café vert qu'elle torréfierait elle-même. Elle avait bien hésité, mais ensuite elle avait du café quand personne n'en avait plus et les gens vendient lui acheté autre chose pour avoir du café.

Le pétrole: Gaston Arramy, qui était soldat à Rochefort, connaissait un grossiste. Il a demandé à ce gars s'il pouvait fournir du pétrole à l'épicier, pour arranger tous les gens du village. C'est le père Pelin qui a été à Rochefort le chercher avec sa voiture à cheval (70 kms)

Au sujet du pétrole, il m'est arrivé un drôle de tour. Ma belle-mère, de Cressé, n'avait plus une goutte de pétrole. En économisant bien sur le pétrole que Lalie (Pelin, fille d'Alexandrine Labosset) me donnait, j'en ai rempli un bidon. Je le donne à mon beau-père caché dans un sac. Mon beau-père rapporte le bidon vide, et, comme je n'étais pas à la maison il l'a porté à ... Lalie!! Celle-ci n'était pas contente, car elle me donnait du pétrole pour moi, son amie, pas pour les autres! Mais je lui ai expliqué que ma belle-mère était malade et elle s'est calmée. Quand ma belle-mère a appris ça,

elle était furieuse;elle aurait arraché les yeux à son mari!!

L'armistice:Le II novembre,vers midi,Constant Renoux,le maçon qui faisait les annonces publiques,a joué de la trompette à côté de chez nous,comme à tous les carrefours du village.Il disait,la voix enrouée par l'émotion:"j'ai quelque chose à vous lire,et je n'y arrive pas.Mais la guerre est finie,la guerre est finie!!".Et tout le monde était heureux,et n'en demandait pas plus.Mais la mère de Valentine est passée à ce moment-là.Son fils avait été tué dès le début de la guerre.Elle a seulement dit:"Il y en a pour qui la guerre est finie depuis longtemps."Et tout le monde s'est tu.

A 4 heures les cloches se sont mises à sonner.Elles se répondaient d'une commune à l'autre.C'était émouvant

Quand on a su que la guerre était finie,tous:les badinguets et les autres,ont sorti les drapeaux tricolores et ont pavoisé.Tout le monde était content,tout le monde était d'accord.Il aurait bien fallu que ça dure.Hélas!Le père de Lucienne Forton,le vieil Anatole Arramy disait à une voisine qui avait tenu un café autrefois:"Constance,fais-nous du café,beaucoup,beaucoup,j'en offre à tout les Voisins

- - - - - - - - - - -

LA GUERRE I939-I945 A GOURVILLETTE

- - - - - - - - - -

Les réfugiés:En I939,les premiers réfugiés qui nous ont été officiellement envoyés étaient des familles d'employés de chemin de fer eudes douanes qui habitaient près de la ligne Maginot.Ils sont arrivés par le train jusqu'à Saint-Jean d'Angély avec leurs paquets(50 kgs,je crois).Ce sont les frères Meillet qui sont allés les chercher avec des camionnettes.Il y en avait une vingtaine.Quand ils sont arrivés,on leur a servi un repas à la salle des Fêtes.Après,on les a emmenés dans les maisons vides(inhabitées et sans confort)qui leur étaient attribuées.Chacun dans la commune leur a fourni à peu près ce dont ila avaient besoin:meubles,vaisselle,etc...Madame Sinot,une brave femme qui avait 2 ou 3 enfants et sa vieille mère,est venue habiter dans la chambre à côté de chez Pelin,qui appartenait à Gaston Arramy.Le lendemain matin,elle est venue me

trouver,bien ennuyée.Elle n'avait jamais allumé de feu dans l'âtre et c'était alors son seul moyen de se chauffer et de cuisiner.Je lui ai montré comment faire.Par la suite, elle a pu se procurer un fourneau à lessiveuse,et c'est là-dessus qu'elle faisait sa cuisine.Elle l'avait mis dans le coin de la cheminée.

En I940,il y a eu un nouveau flot de réfugiés,d'Alsace et de la Meuse,cette fois.Et puis,il y a eu les réfugiés individuels;chez nous,madame Baudin,la belle-soeur de notre ami du Carrefour est arrivée avec sa fille et elles ont partagé notre vie.Elles avaient pu venir par le train jusqu'à Ruffec.Là ,c'était un vétérinairequi s'occupait de l'accueil des réfugiés.Il connaissait Gourvillette et les y a fait conduire en auto.Je ne la connaissais pas avant, mais j'en avais entendu parler.Elle avait une lettre d'Hélène Baudin,la fille du garde que je connaissis bien. Ma bru est arrivée aussi avec sa mère,sa grand'mère et sa soeur.Ma bru a habité avec nous(nous avions déjà sa petite Janine)et les trois autres femmes sont allées habiter chez Philomène.

L'occupationIl n'y a jamais eu de soldats allemands à Gourvillette,mais il en venait souvent au ravitaillement (pour eux-mêmes)surtout en oeufs.Ils allaient ensuite au café, chez Birot,et Milienne était bbligée de leur faire des omelettes avec les oeufs qu'ils apportaient.Ils étaient très gourmands:un seul pouvait manger une omelette de I2 et même I8 oeufs.

Un jour,un grand Allemand,qui avait une chaîne au cou(un gendarme) est venu à la maison.Il m'a demandé:"C'est bien ici qu'habite André Renaud?".Il a répété 2 fois et a ajouté "Forgeron".Pépé lui a dit:"Il n'est pas forgeron;ce n'est pas plutôt André Manaud?" Il a regardé son papier"Si" Et il est parti(André Manaud a été arrêté quelques jours après comme communiste).J'avais eu très peur.

Mon fils André et Louis Billard avaient été désignés par l'administration française pour s'occuper de la garde civique(les plus jeunes).Je me demandais si c'était à cause de ça.Bastié et Marcel Arramy avaient été désignés pour s'occuper des plus vieux.On les avait choisis parce qu'ils avaient été sergents tous les 4.Ce n'était d'ailleurs qu'une

charge théorique, car ils n'ont rien eu à faire; heureusement, car ils n'auraient rien voulu faire.

Les réquisitions: J'étais requise de fournir des oeufs. J'avais dit à Bastié que j'avais juste suffisamment de poulets pour nous fournir moi et mes enfants (Bastié faisait partie de la commission): "Bah! faites un effort, donnez ce que vous pourrez. J'en portais environ une douzaine par mois chez Guillon qui était chargé du ramassage et il me donnait un reçu. Ce qui me faisait enrager, c'est que je n'avais pas beaucoup de foin pour ma vache, et il fallait pourtant en fournir à la réquisition. Je faisais des bottes d'environ 10 kilos et quand j'avais préparé le tas, je tachais de trouver quelqu'un pour le mener à Matha. Car, non seulement il fallait se donner la peine de le botteler et de le peser, mais il fallait leur porter. Pourtant j'en avais bien peu.

Je fournissais du lait à la coopérative laitière. Un mois, j'avais fourni plus que la quantité imposée, à la fin du mois j'ai eu une prime supplémentaire avec la paie de lait. A un moment donné, il n'y avait plus de tournée de ramassage du lait et les gens de la commune, qui avaient des chevaux, ramassaient le lait chacun leur tour. Jemot et un autre ont décidé qu'ils ne ramasseraient pas mon lait, que nous étions des retraités avec de l'argent plein nos poches, que nous n'avions pas besoin de travailler. Ce Jemot ne pouvait pas sentir les fonctionnaires, surtout les instituteurs. Un jour de réunion du Conseil il recommença sa ritournelle. Maurice Berluchon (ancien S.N.C.F.) qui était secrétaire lui dit: "Pourquoi est-ce que tu n'en as pas fait un? - j'étais trop sot - Je ne te le fait pas dire" Et tous de rire.

En ce temps-là, un retraité était, aux yeux des gens, un gros rentier: pourtant la retraite était bien juste pour vivre. Maintenant que tout le monde touche une retraite, cet état d'esprit s'est atténué.

A l'arrivée des Allemands à Cognac, la ville de Cognac a été condamnée à fournir un grand nombre de draps. Ce sont les fabricants importants de Cognac qui les ont fourni. Ils sont allés jusqu'à Cholet pour en chercher.

A Melleran, ma cousine Marie Tafforin tenait un café-restaurant-épicerie. Ils l'avaient taxée à donner un grand nombre de draps. Elle leur a expliqué qu'elle ne pouvait pas, que

ce n'était pas un hotel,qu'elle n'en avait p s beaucoup ; qu'elle avait des enfants,etc... Finalement,elle leur a proposé de donner I/2 douzaine de draps et ils ont été d'accord.Elle monte à sa chambre pour les chercher.Un soldat la suit.Elle s'affole.S'il la voit fouiller dans son armoire qui est pleine de draps,il verra qu'elle a menti. Elle lui ferme la porte de la chambre au nez.Correctement, il reste à la porte et elle a pu repartir avec ses draps a sans qu'il ait vu toute sa réserve.

Bombardements et explosions:Quand les Allemands se sont retirés de Cognac(25 kms)ils ont fait sauter leurs munitions dans des carrières.La nuit,on voyait la lueur des explosions.Les murs de la maison tremblaient un peu et le "cabinet" dans la grande chambre tremblait plus fort,car le plancher y est"sensible".Une nuit,Lalie avait tellement peur qu'elle ne voulait pas aller se coucher,disant que sa maison allait s'effondrer.

Au bombardement de Royan(90kms) on entendait un vague bourdonnement et les vitres cliquetaient.

Le ravitaillement:Juste avant la déclaration de guerre, j'avais acheté une balle(I00 kgs) de riz pour les volailles et le cochon.C'était du petit riz bien propre avec pu de brisures.Je l'ai gardé pour nous et aussi j'en envoyais des paquets aux prisonniers de la famille:Jean,Roland Couperie,Jacques Renaud.Cela leur faisait plaisir parcequ'ils manquaient de nourriture.Le riz m'a duré plus de 2 ans.

Peu avant la déclaration de guerre,Edgar Guillon avait reçu de grandes boites de vermicelle de 5 et I0 kgs.Il m'en avait proposé une que j'avais achetée,di bien que j'ai pu longtemps faire la soupe au vermicelle.

J'avais une bouteille pleine de butagaz.Je l'ai économisée le plus possible,car il était impossible d'en avoir d'autre.Je m'en servais surtout pour faire chauffer le petit déjeuner.Elle m'a duré plusieurs années.

Parfois,la nuit,on entendait des troupeaux de boeufs ou de vaches qui traversaient mystérieusement la commune.On entendait seulement le bruit des pattes sur la route.Paraît-il qu'ils étaient destinés au marché noir.D'autres m'ont dit que c'était pour approvisionner les gens dans les "poches" de Royan et de la Rochelle..Un jour que j'étais

allée à la "Versenne boitouse", j'ai vu que les buissons et les herbes étaient aplatis, et il y avait quantité de bouss Peut-être était-ce là qu'on les cachait le jour, car le ~~ça~~ coin était peu fréquenté.

- - - - - - - - - -

La guerre à Cepoy: Un jour, qu'il y avait martelage, en forêt de Montargis, les gardes sont "tombés" sur un poste émetteur Sitôt finie l'opération, quelqu'un a vite couru chez les Allemands pour les prévenir, espérant peut-être une prime. Pendant ce temps, Thuilier, le brigadier, qui s'en doutait est retourné en forêt et a rendu le poste inutilisable. Il était juste revenu chez lui, quand les Allemands y arrivent. Sans perdre la tête, il leur dit: "Justement, j'étais en train de m'habiller pour aller vous prévenir. Je vais vous mener en forêt, mais je crois que ce poste ne vaut plus rien, il a dû être abandonné."

- - - - - - - - - -

Prénoms saintongeais
au XIX° siècle

- - - - - - - - - - - - - -

Adelys (LAMIREAU) - Alphée (SUIRE) - Aminthe (JEMOT) - Appolonie (dite la Jeannette) Eleonor (ARRAMY-masculin) - Evelyne (GACHET) - Fanélie (FLEURY) - FLORISKa (GACHET° - Floriska (ARRAMY) - Fridolin et fridoline (GINGREAU) - Fulbert (ARRAMY) - Herminie (ARRAMY) - Isaure (POMMEREAU) - Juillet (VILLEMONTE-masculin de Juliette?) - Misaëlle (VILLEMONTE) - Modeste (POMMEREAU-féminin) - Olinde (TEXIER) - Olindia (de Cressé) - Orphise (POMMEREAU) - Scanille (DUBREUIL-masculin) Taxil (le fils de l'oncle Michel, d'Orfeuille) - Télémaque (CHIBONOURE) - Théolinde (BLANCHARD) - Zilda ou Ezilda (Mère de Gabrielle Arramy)

- - - - - - - - -

ADIEU ....

L'âme de la maison s'en est allée
Avec mémé.
Plus jamais ne fumera la cheminée
De la mémé.

Dans l'âtre noir et froid, plus de tisons
Pauvres grillons
Plus jamais on n'entendra le faible son
de vos chansons

Nul ne verra plus, sous le poirier,
Dans les allées,
Trottiner la silhouette cassée
De la mémé.

L'horloge ne sonne plus dans son coin,
Près de la porte.
Dans le vaisselier, plus de pain,
d'aucune sorte.

Les meubles sont vides...les volets sont clos,
Fermez la porte
Et dites tout bas, à tous les échos
:Mémé est morte....

Pastiche d'un poème de Maurice Rollinat.

M.L.R.

DOCUMENT TROUVE DANS LES PAPIERS DE M.LEA RENEAUD é BRILLAUD

Carnet de Labossay Pierre, le papa d'Eulalie de son départ à sa captivité (guerre de 1870)

Partis de Toulouse le 2 août à midi par une chaleur extraordinaire: nous étions trempés de sueur nous prenions le train par ce soleil ardent et ensuite on peut regarder le pays à son aise. Villefranche Montferrand Avignonet Castelnaudary sont de magnifiques pays de récolte. Carcassonne vieille ville fortifiée la nouvelle ville est à côté au pied de l'Aude; Capendu vieille cathédrale en ruines. Là commencent les immenses vignobles qui continuent jusqu'à Béziers et qui produisent le vin du Languedoc. On commence à remarquer de très beaux oliviers. Luzignan ville nouvellement bâtie grand commerce de vins entre Luzignan et Narbonne immenses rochers et beaux vignobles dans les plaines . Narbonne est très ancienne et possède une belle cathédrale. A la nuit tombante nous étions à Béziers où l'on avait disposé des tonneaux de vin pour tout le monde. On fit IO minutes d'arrêt et on repartit jusqu'à Cette où nous fîmes halte de 3 heures . Nous visitâmes le port qui est très grand et bien éclairé et formé par un grand canal venant de la mer. . Il était IIH. quand nous repartîmes allâmes souper Nous repartîmes avec la pluie et le lendemain nous étions à Montpellier jolie ville du coup d'oeil le plus séduisant puis à Lunel renommée par ses vins. A 6H. du matin nous étions à Nimes belle ville dont les rues sont larges et droites les abords très agréables. Les grandes arènes bâties par les Romains sont au milieu de la ville, le Forum est sur une grande hauteur et produit de loin un aspect imposant. Passé Nimes le pays est très maigre et sauvage on ne rencontre plus que de grandes carrières de pierre et dans les plaines de vastes forêts d'oliviers jusqu'à Beaucaire belle ville sur le Rhône et la Saône? (Gard?) remarquable par un formidable château-fort et son champ de foire qui était autrefois le plus beau du monde. Elle est unie à Tarascon par un beau pont suspendu le pont du chemin de fer est d'une beauté et d'une longueur remarquables. On remarque une grande prison d'Etat qui fait rappeler l'histoire de la Bastille. Le pays est le même jusqu'à Avignon grande ville très ancienne les maisons sont noires, les rues étroites et tortueuses; de loin on remarque

le célèbre château qui fut jadis la résidence des Papes.Passé cette ville le pays est le plus beau et le plus riant qu'onpuisse voir les vifs cours d'eau dans tous les fossés provenant de la fontaine de Vaucluse c'est immense jardin constamment arrosé par la main de Dieu .Montélimar vieilles ruines et beaux monuments;Saint-Tournon(?) petite ville très fraîche et très jolie;les habitnant sont d'une affabilité remarquable/ St Vallien sur le rhône grande culture de mûriers;les Roches Cardou d'où l'on voit parfaitement les monts d'Auvergne et le majestueux Puy de Dôme;Vienne en Dauphiné au pied de roches immenses.En sortant de la ville on parcourt un tunnel dont on croit ne pas voir le bout;ensuiteon commence d'apercevoir de loin les innombrables cheminées des manufactures de Lyon dont les abords de la ville fournit des cuvriers en chemises bleu et noires comme la suie qui prenaient leur chapeau à la main au passage du train et hurlaient de toutes leurs forces:Vive la France,à bas la Prusse.Nous arrivons à la gare Perrache , très belle gare il faisait nuit close.Les gens curieux comme partout nous demandaient avec empressement :quel régiment? d'où sortez-vous? Est-ce que vous ne jouez-pas? On répondait je n'en sais rien,bonsoir.Nous quittâmes la ville aussitôt et nous traversâmes un tunnel de 6 ou 7 km et nous descandîmes à la gare de Veisse(?) Nous arrivâmes au camp de Santhonay vers minuit.On était déja un peu fatigués.Ce fut le Ier soir que je couchais par terre mais en me levant je me disais "Ceci ce n'est que les premières fusées du feu d'artifice, gare le bouquet!"Maintenant nous attendons toujours les ordres de repartir en commençant de nous faire ronger par les punaises qui peuplent les baraques du camp, les rats font un tapage infernal.Mais nous nous serions trouvés bien heureux si nous avions su tout ce qui devait nous arriver.Enfin j'ai visité la belle ville de Lyon dont j'ai vu les choses les plus remarquables et le quatrième jour mon camarade Bernard est venu me voir au camp.Cela m'a été une douce et agréable surprise de nous revoir si loin de notre pays et après avoir causé ensemble un instant nous avons été diner ensemble,mais très comme il faut,et nous avons terminé sa visite en nous donnant rendez-vous pour le lendemain à Lyon.En effet,l'heure du rendez-vous n'a pas été manquée.

2/

L'idée nous a pris de monter à Notre-Dame de Fourvière et après être grimpés à la statue malgré un grand vent qui nous faisait peur,nous avons joui d'un coup d'ceil séduisant.Notre séparation a été comme la précédente après avoir vu les plus beaux monuments de la ville et diné dans un beau restaurant. Le I2 aout nous partimes pour Belfort;nous passâmes à Macon Dijon,Besançon et autres belles villes.Le pays est très bien cultivé.Nous arrivâmes à Belfort le I4,nous restâmes là huit jours.C'était une triste vie mais l'on était encore assez bien;nous faisions répétitions tous les matins sur des morceaux allemands,puis on était libres.On allait lire les dépêches en ville qui est petite mais bien fortifiée.Les remparts bâtis sous Louis XIV .C'était tout plein de soldats.Ahuris de tumulte on rentrait au camp espérant que peut-être tout s'arrangerait avant que nous partions de là.Mais le I9 au soiron reçoit l'ordre de partir sans savoir où on allait . Nous parcourons une partie de l'Alsace,la Franche-Comté et la Champagne.Nous passâmas à Langres,Clairvaux,Bar-sur-Aube, Nogent-sur-Seine,Longueville,Maison-Rouge,Nangis.Nous arrivâmes à Paris,gare de apntin à II heures du soir.Nous repartîmes le lendemain à 7 heures du matin.Nous passâmes à Bondy nous traversâmes la fameuse forêt de ce nom,Tancy,Livry,Gagny,Mont-Fermeil,Chelles,Lagny,Meaux,Château-Thierry,Arenne Epernay et à Reimsà 6H. du soir,au moment où l'empereur et son fils arrivaient du camp de Châlons.Le cortège commençait par les piqueurs,ensuite venaient les Cent Gardes.Dans la première calèche étaient l'empereur et son fils et les Princes;ensuite venaient les généraux de l'Empire puis tous les équipages qui à eux seuls occupaient au moins 50 voitures et 300 chevaux;le tout était couvert de poussière;c'était beau, grandiose,imposant.Le lendemain je fus visiter la ville qui est très grande et très jolie :belles promenades très bien ombragées,beaux édifices,mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est la belle cathédrale qui passe pour la plus belle de France.Quand on arrive sur la place du parvis on ne peut retenir un cri de surprise et d'admiration.L'extérieur est garni de milliers de sculptures de bas en haut découpées en relief;les groupes religieux sont d'une ressemblance frappante;les hautes tours finiment dentelées couronnent le tout. L' intérieur est simple et majestueux;on y ~~éprouve~~ sent encore

le bruit,le tumulte de joie et de l'ivresse des grandes cérémonies qu'on célébrait aux sacres des rois de France depuis Clovis.Nous partîmes le 22 de Reims.Là on commença de marchr On marchait toute la journéeet le soir on campait au premier endroit venu.On avait 4 jours de vivres sur le dos et en arrivant on faisait la soupe,et le lendemain on repartait.Nous traversons la Champagne pouilleuse qui est maigre et aride ce qui lui donne le nom de Champagne Pouilleuse.Quand nous eûmes passé Chalons on sentait les approches de l'ennemi;les paysans émigraient de leurs villages,emportaient leurs enfants et tout ce qu'ils avaient de plus précieux.En entrant dans les Ardennes,nous commençâmes à faire maigre chair,les débitants des villages que l'on traversait étaient épuisée de provisios et il n'y avait pas moyen d'avoir de pain ni de vin;ils nous répondaient naîvement"je vous en donnerions mais j'en avions point";donc on était obligés de marcher toute la journée en mangeant du biscuit et en buvant de l'eau.Le 27 à 7H. du soir nous étions à Vouziers.Le lendemain,nous partîmes en reconnaissanceà Buzency(24km).Nous ne fûmes pas plus tôt arrivés que les avant-postes signalèrent la présence de l'ennemi;ils tenaient leur camp de l'autre côté de la montagne;comme ils étaient un corps d'armée,nous avons été obligés de battre en retraite,car nous n'étions que notre régiment avec 6 pièces de canon;nous revînmes à Vouziers d'où nous étions partis;nous y arrivâmes vers minuit et comme il avait plu toute la journée ,on ne savait où se coucher vu qu'il était défendu de démonter les tentes.Je découvris un mauvais fagot d'épines,je m'étendis dessus tout trempé de sueur et de pluie,je m'endormis du sommeil du juste.Le lendemain 29 nous marchâmes toute la journée avec une pluie torrenticlle,à travers champs car les routes étaient occupées par le convoi des bagages et de l'artillerie;nous allâmes camper à Oches où nous étions à l'entrée de la nuit .Le lendemain 30 nous devions partir à 5H. du matin,mais l'alerte ayant été donnée nous restâmes jusqu'à IIheures et nous fûmes attaqués.On se battit toute la journéeet nous passâmes la Marne à IIh. du soir à Mouzon où les Prussiens étaient à Ih. derrière nous;repoussant notre arrière-garde dans la rivière où un grand nombre périrent,car quelques-uns de l'arrière-garde nous assurentque sur le matin les morts se suivaient au fil de l'eau emportés par le courant,quelques-uns poussaient encore de faibles

en battant toujours en retraite,

cris mais s'engloutissaient aussitôt.Après avoir passer la Meuse,nous repartîmes pour nous rendre à Sedan;là,on se battittoute la journée à 2 km de la ville;L'attaque a commencé à Mouson à 5h. du matin et on termina sous les murs de la cité de Ballan à 7h;du soir.Le lendemain I° septembre nous fûmes éveillés à 3h. du matin par le bruit du canon:on se battait déja à outrance. A 7 h. on sonna la marche de notre brigade et tous les régiments se mirent sur la défensive.Sur les 9 h. l'ennemi commençait déjà à nous cerner et au bout d'un instant les obus commençaient à nous tomber dessus; et faute d'avoir des commandements,on était abattu sans savoir quelle direction prendre pour se défendreEt là,sentant que ce n'était pas la place des musiciens,nous courons à une ambulance à travers la mitraille.Les boulets fendaient l'air en tous sens,broyant tout,tuant les hommes et les chevaux à nos côtés Enfin, je parvins à joindre l'ambulance.Aussitôt on nous fi fait quitter nos instruments et on nous donne des brancards pour aller chercher les blessés.Un instant après une bombe a tombé et éclate surle toit.Les malheureux blessés qui étaient dedans sont tous brûlés.J'ai eu le bonheur de me trouver près dela porte.Moi et quelques camarades nous repartîmes à travers la mitraille,mais on criait déjà à haute voix:Nous sommes trahis!Et de plus en plus:Sauve qui peut! Ce qui mit tout le monde en déroute.Alors commença la plus grande débandade que l'on ait jamais vue:la cavalerie,l'artillerie,l'infanterie, des régiments entiers fuyaient;entremêlés,tous se sauvaient, heurtant les morts,écrasant les blessés.L'ennemi nous cernait toujours et cherchait à nous concentrer dans la ville,comme le plan lui avait été donné.Il y parvint enfin,nous restâmes jusqu'à 6h. di soir au milieu d'un cercle de feu.On commençait de bombarder la ville où nous allions tous être écrasés lorsque l'on hissa le pavillon blanc en signe de soumission. Aussitôt le feu cessa.La nuit approchait pure et claire,le temps avait été beau toute la journée.On nous ordonna de rentrer en ville.En arrivant sur la plate-forme de la caserne, nous vîmes la ville éclairéepar quelques incendies qui produisaient l'effet le plus sinistre.Les blessés que l'on transportait de tous côtés poussaient des cris et des gémissements qui vous fendaient le coeur.Je remarquais surtout 2 gardes mobiles qui étaient de faction à la porte de la ville:ils étaient couchés l'un sur l'autrecomplètement broyée et leur

guérite à moitié brûlée.Je me couchai le long du parapet de la Meuse et je m'endormis.Le lendemain,je me réveillai grelottant et je me mis à la recherche de mon régiment.On a mis toute la journée à se rallier.Il nous manquait I400 hommes.Le lendemain 3 septembre on nous déclara prisonniers de guerre. Rien n'était triste comme de voir les tas de fusils,sabres mousquetons roulant de toutes part dans la boue.Il pleuvait à torrents;les armes formaient une litière par tous les chemins:ces armes qui avaient tant couté d'argent et d'entretien étaient toutes foulées aux pieds.Nous étions donc au pouvoir des Prussiens,ils nous ont conduit à l'île d'Iré près de la Meuse.Là,on commença à manquer complètement de vivres.Pour les officiers,ceux qui voulaient démissionner étaient libres.Nous restâmes là jusqu'au 5 et nous partîmes pour la Prusse;nous marchions toute la journée:à la nuit tombante,on s'arrêtait;on courait dans les champs de pommes de terre,nous les faisions bouillirtant bien que mal on les mangeait sans sel,sans pain,car il y avait 8 jours que nous n'en avions pas vu.Nous marchâmes ainsi jusqu'au IO;tous les villages que nous traversions étaient infectés de Prussiens .Il pleuvait constamment,on était mouillé jusqu'aux os,les soldats tombaient par centaines sur la route,epuisés de fatigue et de vivres.Mais les Prussiens s'approchaient,les frappaient avec la crosse de leur fusil en criant d'une voix enrouée par le chenaps (eau-de-vie):"vor vert rraouss bis".Ces pauvres misérables essayaient de se relever mais ils retombaient aussitôt. Alors les Prussiens les laissaient tranquilles et une fois la colonne passée,ils devaient s'endormir dans la boue et sous la pluie,mais bien sûr,la plupart ne se réveillèrent jamais.Alors épuisé moi-même,j'enviai le sort de ceux qui étaient restés morts à Sedan.J'ai déjà dit qu'il pleuvait constamment et que nous étions restés 5 jours sans pouvoir nous sécher.On bivouaquait dans le premier champ venu,on passait la nuit assis sur une pierre,sur un morceau de bois ou plutôt dans la boue,et,le lendemain,on repartait ,froid comme un glaçon;nous étions obligés de marcher 3 ou 4 km.

pour avoir l'usage de ses membres.Enfin le IO nous devons prendre le ~~train~~ chemin de fer,mais en passant près de Metz les Prussiens craignaient que Bazaine vint nous délivrer , mais il n'y avait rien à craindre.On nous fit faire un grand détour,nous marchâmes jusqu'au lendemain à Ih. du matin,ce qui nous faisait I7 h. de route:nous étions plus morts que vifs.Enfin nous arrivâmes à la gare de Rémilly,on nous embarqua dans des wagons à bestiaux sans avoir de bancs,45 dans chaque wagon.On s'est laissé tomber les uns sur les autres,car il n'y avait pas de place pour s'asseoir.Nous restâmes 96h. en chemin de fer:nous traversâmes la Bavière, la Saxe et la Silésie.Les villes les plus remarquables sont Mayencz,Dinslau,Liepzig,Breslau,le Hanovre et le I4 dans la niut nous arrivâmes a Neisse,à I2 km. d'Autriche.On nous a conduit dans une forteresse sombre:les casemates vous inspirent l'horreur et le dégoût.Nous restâmes là 2 jours,le I6 nous allâmes camper sur uncoteau fortifié en vue de la ville;nous travaillons 5h. par jour sous le commandement des Prussiens à leurs fortifications.Le dimanche 25,on nous annonça de nous approprier le plus possible et que ceux qui voudraient iraient à la messe.Cela me fit plaisir de m'apercevoir du dimanche.Nous partîmes entre 2 lignes de factionnaires,leur fusil chargé,devant nous.Nous traversâmes la vi le qui est petite mais assez commerçante.Le grand monde comme dans toutes les villes de l'Allemagne porte l'élégante toilette des modes de ParisNous arrivâmes à l'église vieille et ridée par les siècles;l'intérieur est simple et assez riant;la messe fut célébrée au son d'une musique religieuse ~~et~~ exécutée par les musiciens militaires qui y tenaient garnison Après la messe le curé monta en chaire,fit un sermon allemand aux Prussiens,puis,se tournant vers nous,il s'excusa d'abord de de ne pas bien parler notre langue,il nous lût l'Evangile du XVI ème dimanche après la Pentecôte et il nous parla de la paix et de la tranquillité de l'âme,du bonheur,dela confiance qu'éprouvent ceux qui ont le coeur pur,nous engagea à nous recommander à Dieu notre Père,que lui seul pouvait nous consoler dans notre malheur d'exil et de la misère où nous avions été jetés par un malheureux sort?Ces paroles douces me touchrent le coeur comme il y avait longtemps que j'avais eu un moment de repos et de consolation.L'odeur de l'encens,les chants

religieux m'avaient remis dans mon caractère naturel, car j'avoue que je préfère voir les hommes tranquilles et humiliés devant Dieu qui nous a créés tous frères que de les voir se massacrer comme des forcenés ou des bêtes sauvages; il vaut bien mieux entendre le son allègre de l'orgue que le bruit affreux du canon. Je sortis de l'église le coeur content et je passai le reste de ma journée à éviter toutes les causeries pour laisser mon âme nager dans le bonheur et l'espérance que m'avait inspiré cette touchante cérémonie de

Niesse, le 30 septembre 1870.

Depuis que nous étions arrivés au fort Neisse, il mourait chaque jour 3 ou 4 Français: ils avaient échappé à la mitraille mais ils n'avaient pu résister à tant de misère que nous avions. Chaque fois un nombre (de soldats) étaient convoqués pour l'enterrement. Le 6 octobre vint mon tour d'y assister; nous partîmes sur les IIh. entre 2 cordons de factionnaires, comme toujours. Le soleil était éblouissant, nous allâmes à l'hopital militaire chercher le défunt / I2 hommes furent désignés pour le porter: le convoi se mit en marche, le peuple ôtait leur chapeau sur le passage; un régiment prussien qui manoeuvrait s'arrête court, les hommes se reposèrent sur leurs armes et les officiers firent le salut militaire. Puis on arriva au cimitière qui est un vaste parc composé de toutes sortes d'arbres. Un prêtre nous attendait à la fosse: il récita les prières des morts, ensuite il nous engagea à dire un Pater et un Ave pour notre camarade défunt. tout le monde se découvrit et on s'agenouilla; la prière finie, le prêtre s'approcha, jeta une poignée de terre dans la fosse; nous en fîmes autant en répétant tout bas: qu'il repose en paix. Puis on se retira avec le silence et le recueillement qu'inspire toujours la pensée de la mort. Ainsi finit la cérémonie funèbre. C'est triste de mourir ainsi loin de sa patrie, de ses amis et de sa famille; personne ne savait son nom, ni son régiment. On le déposait dans la tombe où jamais une main amie ne devait venir déposer une croix couronnée d'immortelles, et où un coeur affligé ne devait jamais venir verser une larme. Ca a été pour moi une douce et agréable surprise d'apprendre par la lettre de Mr Arramy que vous pensiez à moi et que vous aviez l'extrême bonté de m'envoyer vos compliments. J'ai été heureux, car je suis fier

au plus haut point d'être porté en considération par vos honorables personnes.Pour le moment j'ai peu d'occupations sérieuses,ce qui fait que je passe mon temps à penser au pays que j'aime tant,où j'ai passé mes premières années et les seuls beaux jours que j'ai passés en ma vie Par les protections et les bontés toutes paternelles de Monsieur Arrany Alexis et sa famille,et vos aimables cordialités et les connaissances que j'avais me font regretter ma patrie comme une mére absente et mon seul bonheur sera de revenir.

Veuillez agréer,Messieurs les marques du plus profond respect et de ma très humble/ soumission,et ,croyez moi votre bien dévoué serviteur.

FIN DU CARNET

Note de M.Louise:

Le style de ce carnet peut sembler bizarre,mais il faut penser qu'il a été écrit en I870,quand l'école n'était ni gratuite,ni obligatoire,et que Pierre LABOSSAY était un simple ouvrier agricole chez Alexis Arrany.Il a certainement mis dans cet écrit tout son coeur et toute sa science.Combien y a-t-il de jeunes actuellement qui ne voudraient pas entreprendre un tel travail?

A la suite de cet écrit,voici ce que Léa Brillaud a recopié:

"Voici ce qu'écrivait pour Bazaine un officier qui prévoyait les évènements actuels: si j'étais à même de vous interroger voici pour ma part les questions que je vous adresserais:

Iº Pourquoi le 2I aout,après avoir par une seule route, massé toute votre armée en avant de St-Julien,n'avez-vous pas livré bataille prétextant le mauvais temps? Est-ce que la puie n'était pas pour les Prussiens comme pour nous Vous saviez évidemment,vous ne pouviez l'ignorer que l'armée de Mac-Mahon approchait par le Nordet je crois alors que vous auriez réussi à lui donner la main;L'ennemi n'avait pas encore ses terribles batteries de position qui ont commencé à nous enserré quelques jours après.

2º Pourquoile 3I aout n'avez-vous pas poursuivi, même pendant la nuit,les avantages que l'armée avait obtenus et

n'avez-vous pas gardé les positions qu'elles avait conquises au prix de son sang?
3° Pourquoi après avoir pris les Max,ne les avez-vous pas occupées jusqu'à ce que les immenses approvisionnements qui s'y trouvaient aient été amenés à Metz?Au lieu de cela vous vous retiré après avoir emporté pour les états-majors quelques sacs de grain,quelques bottes de paille.Les Prussiens alors sont revenus pendant la nuit et ont allumé cet immense incendie que nous avons tous vu,pas une maison n'a été épargnée ;vous deviez faire savoir à l'ennemi des assauts pour assurer votre ravitaillement. Ne comptez pas sur nous,vous ne nous vendrez pas comme un troupeau de moutons. Metz le douze octobre.

La capitulation a donc été signée par Bazaine,la honte est donc consommée ,et l'armée trahie,dépossédée de ses chevaux et de son artillerie ne peut plus rien pour défendre son honneur. France ne crie pas contre l'armée, elle a été vendue et trahie.Elle est malheureuse mais non déshonorée.

L'Indépendant de la Moselle.

(je pense que cet article avait été joint par Labossay à son carnet de route car M.Léa Brillaud n'est née qu'en 1889)